



Homo Perfectus

L'Avenir de l'Espèce

Sébastien JUNCA

HOMO PERFECTUS

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang – Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile – La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI.COM :

- *La Sensation du gouffre – Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique – Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome – Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.
- *Homo Perfectus – L'Avenir de l'Espèce*, 2024.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
au format papier sur le site

coollibri.com

Sébastien Junca

HOMO PERFECTUS

L'Avenir de l'Espèce

Sébastien Junca © Août 2024
ISBN : 9791042605476
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur CoolLibri.com

L'homme est une corde tendue entre
la bête et le Surhumain – une corde
sur l'abîme.

J'enseignerai aux hommes quel est le
sens de leur existence, je veux dire le
Surhumain, l'éclair qui doit jaillir de
la lourde nuée humaine.

Friedrich NIETZSCHE
Ainsi parlait Zarathoustra

Le but ne serait atteint que s'il y avait
finalement ce qui aurait dû
théoriquement exister à l'origine, une
humanité divine.

Henri BERGSON
*Les deux sources de la morale
et de la religion*

C'est dans la fumée et le sang des
batailles que le Surhomme apparaîtra.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN
L'activation de l'énergie

INTRODUCTION

L'ÂGE DE TRANSITION

Les temps que nous vivons sont un commencement. De nouvelles crises et catastrophes à la fois climatiques, géopolitiques, sanitaires, économiques et sociales sont encore à venir. Plus nombreuses, plus intenses et plus dévastatrices aussi. Parce que nos sociétés, qui sont des organismes comme les autres, ne sont plus viables en l'état. Des crises qui d'ailleurs, nous le voyons déjà aujourd'hui, auront d'autant plus de force et d'impact qu'elles s'entretiennent les unes les autres, se nourrissent et s'attisent du fait même qu'elles ne sont pas des accidents indépendants les uns des autres, mais les différents symptômes d'un mal qui menace l'humanité dans la totalité de son organisme. La crise est systémique.

Tous les esprits un peu lucides s'accordent pour faire le même constat : notre espèce, telle qu'elle se présente en ce début de troisième millénaire est arrivée au bout de ses actuelles ressources. Ressources géophysiques d'abord, dont elle aura fini d'épuiser les derniers gisements d'ici ces vingt ou

trente prochaines années. Ressources intellectuelles et spirituelles aussi, dont on voit dans les différents domaines des arts, des lettres, de la politique, de la religion, que nous approchons dangereusement d'une décadence psychologique et d'un essoufflement idéologique, signes avant-coureurs qui appellent de profonds bouleversements et de non moins profondes mutations. Les sciences elles-mêmes semblent piétiner. Et s'il n'était les retombées technologiques dont nous nous gavons depuis un demi-siècle pour faire court, quelles connaissances supplémentaires, quel « mieux vivre » la recherche a-t-elle apporté à l'humanité mis à part plus de longévité, une surpopulation grandissante jointes à une dépendance technologique et une surconsommation bientôt étendues à toute la planète ? Avec, de surcroît, toutes les conséquences que l'on sait sur l'environnement, nos propres organismes et jusqu'à l'avenir de l'espèce. Bien sûr on me rétorquera sans hésiter les progrès incroyables de la médecine. Lesquels ont considérablement amélioré notre confort corporel en éliminant ou atténuant un nombre incalculable de souffrances et de risques pour nos existences individuelles. Nous vivons plus longtemps. Certes. Nous souffrons moins. Certes. Nous vivons au sein de nos sociétés occidentales et pour la plupart d'entre nous dans un confort relatif. Certes. Mais sommes-nous pour autant plus heureux ? Nos vies ont-elles seulement recouvré un sens nouveau ? Avons-nous véritablement progressé sur l'échelle du bonheur ?

Force est de constater que notre planète aujourd'hui n'est plus en capacité de nourrir et supporter les quelques neuf milliards d'êtres humains qui s'annoncent. D'autant moins que cette masse grouillante, avide et vorace, tend de plus en plus à

vouloir se repaître d'une planète déjà exsangue, épuisée, dépouillée et rongée jusqu'à l'os par une espèce porteuse des germes de sa propre destruction.

Mais tout n'est pas perdu. Et comme le disait le poète Hölderlin, « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve ». Tous les poisons contiennent en eux leur antidote. Tout organisme possède en lui ses anticorps. Notre espèce ne fait pas exception. Pas davantage que notre planète d'ailleurs, organisme supérieur aux équilibres fragilisés et menacés par une humanité répandue à sa surface comme une maladie de peau, une gangrène purulente, une lèpre dévorante. Or, comme tout système dépendant des lois du vivant, notre bonne vieille Terre a ses propres ressources prophylactiques. Progressivement, depuis quelques décennies, son vieux corps se réchauffe. Cette fièvre qui ne cesse de gagner est bien le signe d'une infection quelconque. Puis vient la production d'anticorps. Les différentes pandémies qui, régulièrement, s'en prennent à nos propres développements ne sont-elles pas autant de réactions de défense immunologique face à notre humanité virale autant que cancéreuse ? La dernière en date, le Covid-19, a momentanément impacté nos économies et nos développements. Mais cela n'a pas suffi. Nous avons repris de plus belle nos habitudes nocives et la sacro-sainte croissance est revenue sur le devant de la scène économique comme un leitmotiv. Pourtant, les résultats positifs d'un confinement planétaire sur notre environnement nous ont montré la voie à suivre ; celle de la décroissance, de la frugalité, de la sobriété et de la juste mesure. Mais pour que le remède fut efficace et porta les fruits d'un renouveau quelconque, il eut fallu prolonger ce confinement pendant plusieurs années. Autant dire

que c'eut été pure utopie. Surtout pour constater qu'après seulement deux mois, un certain relâchement s'était déjà fait ressentir à tous les niveaux, individuel et collectif. Certaines grandes nations parmi les plus polluantes, trépignaient déjà à l'idée de relancer leur économie et chacun n'avait plus à la bouche que ce « manque-à-gagner » que le confinement faisait peser sur leur industrie ou leur commerce. Au niveau individuel, cette frustration entretenue pendant ces deux mois de claustration a été le prétexte à une surconsommation de rattrapage et de compensation une fois le confinement et les restrictions levés. Une fois les morts oubliées et la peur écartée. Aussi, les quelques avancées significatives indirectement obtenues sur le plan environnemental ont fondu comme neige au soleil une fois sa liberté rendue à la meute. La joie des retrouvailles mêlée à l'état de manque des consommateurs compulsifs que nous sommes eurent tôt fait de nous précipiter dans tous les lieux à même de nous fournir l'opium dont nous avons été sevré deux mois durant. L'argent que nous n'avions pas dépensé pendant tout ce temps fût très vite employé à seule fin de rattraper le temps perdu. Au final, et toutes choses étant égales par ailleurs, le résultat que l'on était en droit d'espérer à l'endroit du climat et de la biodiversité s'avéra nul.

Les anticorps produits par notre planète à l'agonie n'auront pas suffi. Pas cette fois du moins. L'humanité a repris le cours de ses développements. La contagion se poursuit. La fièvre planétaire continue de monter. Jusqu'à quand ? Les spécialistes de la macroévolution que sont les paléontologues le savent bien. L'évolution des espèces et de la vie sur Terre est ponctuée de loin en loin de crises, catastrophes et autres cataclysmes de plus ou moins grande ampleur. Ils ont chaque fois contribué à

la relance et au renouvellement d'un mouvement qui menaçait ou de s'essouffler ou de mener à une impasse. La vie n'est faite, à quelque niveau de complexité qu'on l'observe, que de ces moments de transition, de ces changements de niveau ou de paradigme. Ils sont les points d'appui ou les leviers mêmes de sa propre dynamique. Autant d'initiations dans la double acception du terme.

L'humanité n'échappera pas davantage à son destin. Et c'est plutôt de bon augure. Quant à l'ampleur des souffrances que susciteront les prochains changements, elle sera en proportion de notre résistance et de notre attachement aux formes anciennes de notre civilisation. Elle sera le prix de notre réticence à abandonner les formes d'une vie qui n'est plus en adéquation avec nos propres attentes. Car plus qu'une crise de la croissance réduite à ses composantes économiques, c'est bien davantage d'une crise de croissance dont nous sentons aujourd'hui, plus intensément que jamais, monter les douleurs, les tiraillements et les bouillonnements aux creux de nos entrailles comme à travers tout le corps social. Elle s'accompagne également d'une crise de sens. Car depuis plus d'un siècle de progrès médicaux, économiques et technologiques, nous avons oublié vers quelle finalité ces moyens étaient censés nous acheminer. Le progrès ! Encore serait-il utile de se pencher sérieusement sur un terme largement galvaudé. Car de quels progrès parlons-nous ? Si ce n'est de ceux-là seuls qui tendent à satisfaire nos ambitions et nos appétits du moment. Répondent-ils pour autant aux impératifs de l'espèce et plus largement, à ceux de la vie elle-même ? Ces derniers restent également à définir.

Nous étions-nous d'ailleurs jamais posé la question ? Le bonheur n'était-il que cela ? La satisfaction de désirs somme toute relativement primaires, au-delà de leurs aspects de plus en plus sophistiqués et raffinés. Ne sommes-nous donc réduits qu'à nous reproduire, à couvrir la Terre de notre engeance tout en la vidant progressivement mais de manière certaine de sa substance ? Quelles fins, quels buts à toute cette frénésie au-delà de la disparition totale, non seulement de notre espèce, mais pis encore, de toute forme de vie sur Terre ? Pouvons-nous nous contenter de n'être qu'une expérience malheureuse au sein d'un système planétaire dont l'absurdité biologique ne serait circonscrite qu'à ses seules dimensions ? En effet, l'Univers n'en serait pas moins sauvé dans sa cohérence, autorisant autour de milliards d'autres étoiles autant d'expériences biologiques à l'issue sans doute plus heureuse.

L'humanité est impatiente. Impatiente de vivre. Impatiente de grandir, explorer, apprendre sur le monde et sur elle-même. Elle est à l'image de ces adolescents qui se sentent en pleine possession de leurs moyens, avides d'exprimer les forces qui les travaillent mais auxquels il manque un dernier élan, une ultime initiation à même de les faire entrer de plain-pied dans l'âge adulte que réclame leur corps. Une initiation utile aussi à la maîtrise et à la canalisation de ces mêmes forces pour en faire des puissances créatrices capables d'emmener l'humanité vers son destin. Des forces libératrices dont elle aura besoin afin de s'affranchir de la gravité et des forces telluriques qui l'empêcheraient, faute d'un élan suffisant, de s'élever au-delà de l'orbe terrestre. Mais le corps va plus vite que l'esprit. Il est prêt avant lui et c'est l'esprit sans cesse qui est entraîné, tiré, élevé par une chair dont il doit suivre les rythmes, les pulsions

et impulsions. Les passions aussi pour accéder à l'harmonie d'une vie parvenue à sa juste mesure. On le constate aussi au niveau des nations et de notre espèce en général. Nous ne sommes pas spirituellement et humainement à la hauteur des progrès que nous avons accomplis matériellement. Le décalage est parfois même si important qu'il comporte les risques liés à toute immaturité. Ces progrès furent en leur temps les fruits d'un travail collectif ; d'une synergie des forces et des connaissances humaines. Ils appellent à leur suite une même synergie de nos forces spirituelles. C'est cette initiation qui nous attend, qui se prépare et que nous appelons inconsciemment de nos vœux. Mais comme toute initiation, comme tout changement ou métamorphose, elle ne se fera pas sans douleurs, sans déchirements, sans renoncements aux formes du passé. Or c'est dans cet *âge de transition*, ce début de métamorphose que nous entrons aujourd'hui avec toutes les craintes et les interrogations qu'il suscite. Il faut que nos civilisations se préparent à laisser en arrière nombre de leurs acquis et de leurs certitudes ; de leurs anciennes valeurs et croyances aussi. Autant de prothèses qui nous avaient jusque-là aidé à grandir, à avancer, à nous développer et à nous éduquer. Lesquelles aujourd'hui s'avèrent autant d'obstacles et de fardeaux qui risquent d'entraver notre marche sinon même de nous réduire à un immobilisme qui, dans l'urgence actuelle, nous serait assurément fatal.

L'espèce humaine est amenée à évoluer. C'est inévitable parce que c'est sa seule chance de survie. Pourtant, ces changements qui s'imposent ne se feront pas sans la disparition de tout ou partie de l'ancien monde. Il est désormais trop tard pour convertir neuf milliards d'individus avides de confort, de

réussite sociale et de technologie à un nouveau modèle économique ayant pour valeurs cardinales la sobriété et la décroissance. Une vaste purge doit au préalable s'opérer, comme d'autres se sont opérées à maintes reprises à travers les temps géologiques de notre planète. La dernière en date ayant permis l'avènement des mammifères puis d'*Homo sapiens* sur cette Terre. Pour que la vie suive son cours, pour que la prochaine lignée humaine advienne, il faudra que le berceau soit prêt pour accueillir le nouveau-né. Comme pour toutes les récoltes, quelques plants seulement seront retenus. Ils seront à même, comme ce fût aussi le cas par le passé avec l'homme moderne, de relancer le *phylum* humain dans une nouvelle direction porteuse d'espoir. Un homme plus achevé est en train d'advenir. Il est déjà là ! Potentiellement présent en chacun de nous.

Mais seul un vent suffisamment fort devra éclaircir le champ et recueillir la précieuse semence. Celle à partir de laquelle naîtra une nouvelle lignée pour les millénaires à venir. Une femme et un homme plus achevés, plus complets, porteurs de nouvelles valeurs à même de réconcilier à la fois notre espèce et la nature, le corps et l'esprit, la foi et les faits. Une humanité définitivement porteuse d'espoir, seule à même d'inaugurer une nouvelle dialectique avec la Terre et le Cosmos dans son insondable immensité. Seule une relation nouvelle avec le monde, doublée d'une collaboration et d'une coévolution de nature symbiotique sera capable de nous projeter dans une dimension de connaissance et d'existence renouvelée.

La nuit qui commence à peine à nous envelopper n'est pas une nuit noire et sans fin. Certains repères, indifférents aux

modes, aux époques et aux générations peuvent nous y guider comme autant d'étoiles fixes. Au plus fort de notre désespoir et de notre déréliction, ces repères seront là, brillants comme des feux. Et pour qui saura encore redresser la tête et regarder, ils nous préserveront et guideront nos pas jusqu'aux premières lueurs d'une nouvelle aurore.

CHAPITRE I

L'HOMME INACHEVÉ

Pour Stephen Jay Gould (1941-2002), *Homo sapiens*, depuis environ 50 000 ans, n'a guère évolué ou changé physiquement. Et il est fort probable, d'après le paléontologue américain, qu'il n'évoluera pas davantage durant les 50 000 prochaines années, si tant est que notre *phylum* existe encore. Depuis l'inflorescence du langage et plus encore avec l'écriture, c'est le partage des connaissances, leur transmission à travers les générations et leur accroissement exponentiel qui ont définitivement pris le relais de notre évolution biologique. Nos corps, semble-t-il, sont arrivés à maturité. Ils ont atteint les dimensions physiques nécessaires sinon suffisantes à toute vie en société. C'est nos esprits et plus loin, nos consciences, qui doivent dorénavant prendre le relais d'une évolution qui, au fil de ses progrès, n'a de cesse de se réinventer elle-même.

D'un point de vue physiologique aussi bien que culturel d'ailleurs, l'humanité se globalise et par là même, s'uniformise. À part quelques derniers îlots de résistance

incarnés par les populations traditionnelles des dernières grandes forêts équatoriales, notre espèce, à l'instar d'une soupe de légumes dont on aurait patiemment mixé tous les éléments, perd de sa variété au niveau de ses formes les plus apparentes. Dans un premier temps, ce mélange lui aura immanquablement fait gagner en richesse, en densité et en propriétés diverses et variées. Le tout, à ce moment précis, est devenu infiniment plus que la somme de ses parties. Parce que non contents de se mélanger ainsi les uns les autres, les différents composants de cette soupe cosmopolite qu'est devenue l'humanité, interagissent les uns avec les autres. Le premier résultat de cette globalisation interactive ne se traduit donc pas seulement par un changement de forme, du reste relativement secondaire et superficiel, mais par un changement de fond aux propriétés émergentes résolument nouvelles. Mais il ne s'agit que d'un premier temps. La contagion de certaines idées dominantes, la perte irrémédiable de certaines connaissances et la standardisation des savoirs les plus « en vogue » tendent à refroidir notre soupe culturelle. La rapidité des moyens de communication, une certaine facilité liée à des impératifs d'efficacité et de rentabilité, tendent tous ensemble à réduire les propriétés « nutritives » de notre soupe au risque de la changer en un brouet indigeste.

D'un point de vue strictement physiologique, depuis 300 000 ans, *Homo sapiens* a localement pu faire l'objet de certaines modifications eu égard aux aléas climatiques, aux modifications lentes de son environnement et de son mode de vie, à ses interactions avec ses semblables. Ces variations ont encore cours aujourd'hui. Mais elles restent, du moins jusqu'à ce jour, encore très marginales. Toutefois, ces dernières

décennies, certaines tendances sont plus marquées que d'autres. Et elles touchent autant notre physiologie que notre psychologie. Dans *La Terre en héritage* (2000), Jean-Marie Pelt (1933-2015) nous en cite quelques-unes. Par exemple, l'augmentation, en quelques générations seulement, de la taille des individus des pays développés. L'auteur met en avant une hypothèse qui imputerait l'augmentation de la taille à l'action quasi continue des champs électromagnétiques sur l'épiphyse, régulateur durant la nuit de la production hormonale de l'hypophyse (hormone de croissance en particulier) et des gonades (hormones sexuelles)¹. Un autre phénomène comme une myopie de plus en plus courante chez les jeunes adultes serait lié à nos environnements de plus en plus urbanisés où nos horizons ne s'étendent quotidiennement pas au-delà de quelques mètres et où les activités dès l'enfance sollicitent davantage la vision de près que la vision de loin. On peut aussi ajouter, sur le plan psychologique, les difficultés d'attention sur la durée et de concentration liées à nos outils numériques et à l'utilisation systématique que nous en faisons. Ces mêmes écrans, mis trop tôt et trop longtemps entre les mains d'enfants en bas âge influent sur l'apprentissage du langage et sur la capacité des petits soumis à ces écrans à développer des liens sociaux de base. On ne connaît pas encore, sur le moyen et le long terme, les conséquences à la fois physiologiques et psychologiques qu'auront toutes ces ondes et cette frénésie d'images. De même pour les perturbateurs endocriniens, pesticides, OGM et autres nanoparticules désormais partout présents à la surface de notre planète et en premier lieu dans notre alimentation. *Quid* enfin de notre simple « hygiène de

1 Jean-Marie Pelt, *La Terre en héritage*, Fayard, 2000, p. 219.

vie » dont on sait aujourd'hui qu'elle est de plus en plus calquée sur le modèle anglo-saxon ? Hygiène de vie (sédentarité, mauvaise alimentation, mauvaise qualité du sommeil, alcool, tabac, antidépresseurs...) si déplorable qu'on a pu voir à quel point les comorbidités induites par nos modes de vie occidentaux ont été dans une large mesure les causes indirectes mais bien réelles des dizaines de milliers de décès liés au Covid-19.

Or, force est de constater que nos sociétés dites modernes, en nous protégeant toujours plus individuellement ne font que nous fragiliser collectivement. La sécurité, la facilité, le confort, une certaine abondance, la sur-médication, l'accès aux soins facilité de manière générale... bref, toute cette prophylaxie socio-culturelle tend à nous appauvrir dans nos capacités de réaction et d'adaptation. Jusqu'à la maîtrise de nos propres émotions dont on voit bien aujourd'hui que le sens commun, l'éducation, la famille, la morale, les lois, quelque autorité que ce soit et jusqu'à l'État lui-même ont grand peine à réprimer, même chez les plus jeunes, des pulsions destructrices qu'aucune forme d'inhibition ne semble devoir freiner. En lieu et place d'une véritable et salutaire évolution, voilà donc que notre culture dominante œuvre dans l'ombre mais de manière certaine, à la dégradation et à la fragilisation générale de notre espèce. Ne restera plus qu'un virus un peu plus agressif ou un peu plus exotique que les autres pour finir le travail : conduire l'humanité au bord de l'extinction.

Mais la nature veille, et comme pour toute métamorphose, l'apparente détérioration et déliquescence du corps social vu de l'extérieur masque de manière provisoire quelque chose de

nouveau qui se prépare à l'intérieur. Que nous observions le corps d'un simple insecte en pleine métamorphose ou celui, infiniment plus vaste, de la fourmilière humaine, les mêmes lois et les mêmes mécanismes sont à l'œuvre qui sont ceux de la vie elle-même. Quelle forme nouvelle se prépare donc sous la déconstruction apparente de nos sociétés ? Quelle « grande santé » à venir pour une humanité prise de fièvre, de convulsions et sujette au délire et à l'autodestruction ?

Sur le plan culturel par contre, avec le développement des sociétés, la sédentarisation, l'élevage, l'agriculture, le développement du langage et de l'écriture, *Homo sapiens* s'est définitivement installé dans un monde nouveau. Le partage des connaissances, l'art, l'abstraction, les notions de passé et d'avenir, le développement des religions et de leurs cohortes de règles pour la vie en société ont relancé le travail évolutif au cœur de chaque individu. Lequel allait progressivement passer, au fil des millénaires et des progrès sociaux, du statut d'anonyme à celui de *personne*. Tout comme aux premiers temps du monde où la matière n'a eu de cesse de se transformer sous son propre poids, les sociétés humaines, sous la pression continue de leurs forces internes, n'ont cessé de densifier chacun de leurs éléments constitutifs. Lesquels, rétroactivement et par le jeu d'interactions continues, n'ont eu de cesse, en retour, de métamorphoser la société. Mais jusqu'à quand ? Et surtout jusqu'où ?

Cependant, pourquoi d'autres formes de sociétés, humaines comme animales, n'ont-elles pas évolué dans les mêmes proportions ? Tout simplement parce qu'elles n'en avaient pas l'utilité. Parce que leur survie n'a jamais été menacée par les

contraintes environnementales ou internes. Trop bien adaptées à leur milieu ; trop longtemps isolées et donc protégées de toute interaction, elles ont d'une certaine façon acquis un tel équilibre, développé une telle relation harmonieuse sinon quasiment symbiotique avec leur milieu que leur évolution à la fois biologique, individuelle, collective et technologique s'est pour ainsi dire figée à ce moment précis de leur histoire entre socialisation et expansion démographique. Condamnées à errer sans fin dans une stéréotypie comportementale et une monoculture sociale. Forme de réclusion dans la perfection, certes efficace en terme de longévité tant qu'elle n'est pas menacée par quelque changement ou évènement brutal mettant à l'épreuve une capacité d'adaptation réduite à sa plus simple expression.

Mais ce « plafonnement » dans les développements sociétaux et technologiques n'interdit pas pour autant d'autres formes de progression et d'évolution, celles-ci de nature spirituelle. Lesquelles ne peuvent le plus souvent s'accomplir que dans le seul cadre d'une évolution harmonieuse et symbiotique avec la nature. Autrement dit, avec les formes les plus authentiques de la vie elle-même. Ceci expliquant peut-être cela. Les sociétés traditionnelles ou « primitives » en sont les dernières preuves vivantes. Mais toutes empreintes qu'elles sont d'une relation intime et pacifiée avec la nature, ces sociétés ne sont pas pour autant des panacées en terme de relations humaines. La jalousie, la vendetta, la guerre, le meurtre, l'ambition, l'envie comme tant d'autres vices inhérents à la nature humaine ne sont pas absents de ces groupes humains, même les mieux préservés de toute modernité. Les deux formes de société ont beaucoup à

apprendre les uns des autres et l'avenir de notre espèce dépendra en grande partie de notre prochaine coévolution.

Toute forme d'évolution comme toute forme d'apprentissage par l'expérience, ce qu'elle est d'une certaine manière, participe d'une certaine prise de risque ou, à défaut, d'une certaine fragilité ou inadaptation native. C'est un mode de vie, une manière de penser ou une physiologie divergente de la norme en vigueur. Mais c'est aussi potentiellement, et dans un cas comme dans l'autre, un nouvel espace de développement et de liberté. Quelles soient subies ou voulues, ces divergences, ces faiblesses apparentes, sont autant de chances, de forces et de promesses. Parce que c'est justement là que se situe le plus puissant ressort de l'évolution. Parce que c'est là aussi, dans cet intervalle entre résignation et folie, qu'a le plus de chance d'intervenir la création.

Faut-il distinguer l'homme de la société qui en serait la matrice ou forment-ils un tout ? Jusqu'à quand, vers quelle nouvelle étape de notre évolution doit nous conduire cette boucle de rétroaction permanente entre l'homme et son environnement social ? Certains chercheurs dans la continuité de Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) comme Joël de Rosnay, optent pour une forme d'accomplissement de la conscience à un niveau supérieur. Sorte de conscience planétaire fruit de l'union personnalisante des consciences individuelles par le biais d'une mise en réseau et en résonance de celles-ci *via* les nouvelles technologies.

Pourtant, rien n'advient de résolument nouveau au sein de notre espèce avant qu'un axe divergeant ne se libère de la

masse humaine contemporaine. On ne peut raisonnablement espérer d'une population de bientôt neuf milliards d'individus qu'elle se singularise au point d'infléchir la trajectoire de son évolution. Comme ce fût le cas à maintes reprises par le passé et pour de nombreuses espèces, c'est toujours à partir d'un ou plusieurs rameaux divergents au cœur de la population dominante que se sont opérées les évolutions et les révolutions de toute nature. Aussi, pour que ce prochain infléchissement puisse se réaliser, l'humanité devra au préalable se libérer de son propre poids à la fois démographique, mais aussi culturel et historique. Une nouvelle sélection devra s'opérer dont nous ignorons encore les tenants et les aboutissants. Aussi la majorité doit-elle nourrir l'exception. Mais quelle sera cette exception susceptible d'apporter une impulsion supplémentaire à notre espèce ? Pourrait-elle être une population particulière, géographiquement ou culturellement identifiable ? Est-elle encore à venir par le biais de quelque modification génétique ? Laquelle lui conférerait tel comportement, telle aptitude ou psyché particulière. Peut-être seront-ce tout simplement les survivants d'un prochain cataclysme planétaire que leurs talents et leur volonté de vivre auront, en plus d'une bonne dose de chance, sauvés de l'extinction totale. L'espèce humaine sera-t-elle seulement concernée par cette sélection ou à jamais éteinte ? Laisant désormais la place à une autre lignée plus apte à survivre et à évoluer au sein d'un monde hérité de notre espèce.

La démesure de l'homme

Je disais un peu plus haut que toute forme d'évolution reposait sur une certaine prise de risque, inadaptation ou fragilité native. Or, c'est précisément tout l'inverse que nos sociétés et cultures contemporaines s'attachent à défendre. Depuis les progrès incessants des sciences et des techniques, les sociétés dites modernes n'ont cessé de combler les différences entre individus ; de réduire les inégalités de toute nature, de suppléer à toute forme de handicap, de fragilité, de différence, divergence ou déficience reconnus comme tels par une société normalisée. De plus en plus, nous nous orientons vers une société hyper médicalisée, aseptisée et hygiéniste. Un monde où la moindre bactérie, le moindre virus, microbe ou corps étranger, la moindre variation génétique jugée déviante, invalidante, inopportune ou hors norme sont traqués, isolés et annihilés. L'humanité de plus en plus est en train de se définir une norme dont plus aucune variation ne sera susceptible d'intervenir pour l'en écarter un tant soit peu. On se targue le plus souvent d'accepter les différences or, la société s'attache le plus souvent à les réduire, à les compenser sinon à les gommer afin que chacun soit à même de répondre aux critères prédéfinis par la norme sociale en vigueur. Celle-là même qui met en avant les valeurs de productivité, de rentabilité, d'efficacité, d'ambition, de performance et de séduction.

Les sociétés basées sur le modèle occidental se définissent de plus en plus comme des monocultures de la réussite personnelle et sociale. On le constate depuis plusieurs années et plus particulièrement depuis que l'Intelligence Artificielle s'est

immiscée au sein des processus de fabrication industrielle. Les formes qui sortent de nos usines se standardisent et s'uniformisent de plus en plus. Des avions aux automobiles en passant par tous ces objets qui envahissent notre quotidien on finit par faire difficilement la différence entre telle ou telle marque. Normal, puisque tous les constructeurs et industriels se plient aux mêmes critères de rentabilité, de performance et d'esthétique inféodés aux standards déjà prédéfinis par la mode relayée par les médias. Autant de paramètres déjà forts semblables injectés dans les calculateurs qui ressortent des résultats et des produits nécessairement très proches les uns des autres. L'intelligence artificielle standardise d'autant plus qu'il est des aspects de la création qu'elle ignore par nature : l'improvisation, l'imagination, l'intuition et la créativité. L'audace aussi d'oser certaines directions encore inexplorées, ignorées voire méprisées sur le moment. La prise de risque lui est étrangère puisqu'elle implique une absence de contrôle, une part d'aléas, d'indétermination et une forme de chaos qui sont autant d'aspects du vivant aux antipodes de l'intelligence artificielle et de ce pour quoi elle a été conçue et programmée.

Le temps n'est plus à la rêverie et aux inventions révolutionnaires le plus souvent fruits du hasard. Avec les sciences et le tout-technologique, le hasard n'a plus droit de cité. Relégué à la marge il n'est encore toléré qu'au niveau de la création du monde, des jeux d'argent et des accidents ménagers. Le temps n'est plus à la rêverie disais-je ; il est à la performance, à la satisfaction immédiate des consommateurs et des investisseurs. Laquelle passe inmanquablement par des voies déjà largement défrichées et qui ressemblent d'ailleurs plus à des autoroutes de la production et de la création qu'à des

chemins buissonniers. La création elle-même, par définition très éloignée des standards industriels, n'échappe pas pour autant à certaines de leurs exigences. La loi du marché infuse désormais jusqu'aux ateliers d'artistes, les studios d'enregistrement et les ateliers d'écriture. Chacun peut désormais imprimer son livre, enregistrer son disque ou exposer ses œuvres « en ligne » à moindre coût grâce à des sites autofinancés par une publicité invasive, virale et le plus souvent décalée. On peut dès lors revendiquer haut et fort son droit à la reconnaissance et à la célébrité. Se croyant par là même autorisé à inonder la place publique déjà saturée de médiocrités, mièvreries et de perpétuelles rééditions. Faire du neuf avec du vieux, tel est le nouveau credo de la création contemporaine. On réinvente souvent en pire. Certains artistes de renom, pensant rendre hommage à leurs illustres aînés, revisitent des œuvres majeures en leur imprimant leur style et en les vidant de leur âme et de leur puissance. En les remettant ainsi au « goût du jour » ; en croyant de la sorte rendre hommage on endommage. On adapte et on réadapte. On révisé et on revisite. On remixe et on customise. On rediffuse, on réédite et on radote. À la fin on lobotomise.

Tout le monde désormais se veut et se sent artiste. Il n'est qu'à voir la débauche de publications sur le web ou de peintures à la qualité tout aussi approximative sur les étales des marchés artisanaux ou de Noël. Qu'on se sente peintre du dimanche, la démarche est respectable. Mais qu'on ait au moins la pudeur, la modestie et la lucidité suffisantes pour garder ses œuvres pour soi et son cercle d'intimes. Aujourd'hui, chacun ne pense qu'à se faire valoir d'une façon ou d'une autre. On se livre dans les médias, sur les forums ou

sur les plateaux de télévision. On se répand en confessions, en invectives, en polémiques pour un oui ou pour un non. Et pourvu qu'on retienne son nom. On désinforme à qui mieux mieux et pourvu qu'on attire l'attention et qu'on fasse le *buzz*. Après tout cela on revendique encore son droit à la vie privée. On invoque la sacro-sainte protection des libertés individuelles dès qu'une camera de surveillance pointe le bout de son objectif pour la sécurité commune mais on n'hésite pas, dans le même temps à inonder son compte Facebook ou Instagram des photos de ses proches et de soi-même en toute « intimité ».

D'un autre côté, quoi de plus normal, de plus légitime sinon de plus humain quand le tout un chacun ne trouve que rarement dans son activité professionnelle les occasions de se valoriser, de s'épanouir, d'être tout simplement fier de soi en donnant du sens à un travail le plus souvent ingrat qu'il est contraint de faire la moitié de son existence ? Quand la standardisation des savoirs et des savoir-faire, les exigences de la productivité, les diktats des process pensés par « ceux qui savent », la dévalorisation de l'humain au cœur des ateliers de production étouffent, ignorent et méprisent sinon tuent dans l'œuf toute initiative personnelle ; comment chacun ne serait-il pas tenté de crier au monde qu'il existe, qu'il veut participer à la construction de la société autrement que comme une vulgaire courroie de transmission dont ne sont utiles et appréciés que sa souplesse, son efficacité, sa résistance et son silence ?

In fine, la société s'empoisonne de ses propres déjections : les déchets bien réels de nos activités industrielles, de la consommation de masse et les miasmes pestilentiels de notre médiocrité intellectuelle. Notre époque est à la facilité et à la

lascivité, à la complaisance, à la pusillanimité, à la dépendance, à la suffisance et à l'insuffisance caractérisées et généralisées. Elle est aux geignards, aux plaintifs, aux pleureurs et aux pleureuses compulsifs. Elle est aussi aux professionnels de la revendication, de la mise en demeure, de la plainte déposée, de l'assignation en référé et de la comparution pour diffamation. C'est l'époque aussi du chacun-pour-soi et de l'État pour tous. Elle est aux valétudinaires, aux allergiques, aux souffreteux et aux hypocondriaques. De fait, elle promeut l'assistanat, l'humanitaire, l'associatif, le caritatif, les cagnottes en ligne, les subventions à profusion, l'accompagnement et le droit de retrait pour tout et n'importe quoi ; surtout n'importe quoi. On va toujours au plus rapide, au plus jouissif, au plus plaisant quoiqu'il en coûte. Après nous le déluge !

Le respect lui aussi n'a plus cours. Devenu un dû pour tout le monde, il n'est plus un devoir pour personne. Faites ce que je dis, pas ce que je fais ! La pensée elle-même pour ses praticiens de profession est devenue étriquée, formatée, standardisée, racornie, desséchée et réduite à la portion congrue. Tenue en laisse et muselée par les impératifs du politiquement correct, de la bien-pensance et de l'omniprésente loi du marché. La discrimination positive à l'égard des femmes, gens de couleurs, gays, lesbiennes, obèses et autres minorités de toute nature est à ce point qu'on finit par nous les faire tous passer pour des hommes blancs, athlétiques, hétérosexuels comme les autres. On ne revendique plus ses différences, on veut les faire oublier sinon les maquiller à grands renforts d'artifices et de dialectique. On veut faire et être comme les autres, la norme, la masse. Cet idéal fantasmé par les écrans et les magazines. On veut s'y fondre et s'y

confondre, s'y conformer et s'y morfondre pour le reste de notre vie.

Par bonheur et par chance, il existe encore des singularités au sein de notre espèce. C'est tout le génie de la nature et de l'évolution que de nourrir au sein des systèmes dominants autant de contre-exemples qui s'avéreront, la plupart du temps, les figures de proue des métamorphoses et des évolutions futures. Un peu comme si, dans son infinie sagesse, la nature, en même temps qu'elle préparait le chemin à un nouveau modèle biologique dominant, n'oubliait pas de penser l'antidote adapté au cas où l'expérience viendrait à mal tourner. Ce sont tous les dissidents, les opposants, les rameurs à contre-courant, les déviants de toutes obédiences, les inadaptes de tout poil, les génies méconnus, les rétifs à l'ordre établi, les minoritaires qu'on veut taire, les revêches qu'on empêche, les inclassables insaisissables, hors normes, hors jeu, hors circuit... Ils sont tous, en puissance, des forces d'opposition mais aussi et surtout de proposition quand les courants dominants sont à bout de souffle et à bout de forces. Ils incarnent autant de voies possibles, de chemins encore inexplorés par où la vie et l'évolution pourront repartir et inaugurer de nouvelles dimensions d'existence.

C'est ce qui s'est passé à maintes reprises tout au long de l'histoire de la vie et des civilisations. De toutes les époques ils ont été les « anticorps » seuls à même de lutter contre toutes les formes de dominations, de contagions, d'infections et de cancers sociaux. Ils sont là, semblant surgir de nulle part lorsque la sclérose, l'apathie, la léthargie ou la dégénérescence menacent. Lorsque la société, au comble de ses certitudes est

aussi à la limite de ses possibilités de survie. Au sein de tous les systèmes complexes, ils sont là pour débloquer les situations qui confinent à l'absurde, à l'impasse, au non-sens voire à la barbarie. Ils sont « déviants » dans le bon sens du terme car, comme tels, ils évitent bien souvent que ces systèmes ne finissent droit dans le mur.

Il est à craindre que les crises qui s'annoncent n'accroissent davantage encore la fracture entre ces deux humanités que je viens sommairement de décrire. La récente crise du Covid 19 nous offre déjà un avant-goût de cette séparation à l'échelle de la planète. Entre ceux pour lesquels la technologie ne peut être que la seule et unique solution aux dangers qui nous menacent et ceux qui voient justement, dans ce tout-technologique, l'origine même de ces catastrophes écologiques et sanitaires. Ceux-là choisissent de tourner le dos à la société – celle de la démesure – et au mode de vie qui la plébiscite. Il y aura donc d'une part une humanité de plus en plus « sous cloche », coupée de son milieu vital et nutritif. Une humanité décontaminée, désinfectée, évoluant dans un milieu stérile où tout sera désormais sous contrôle, normé, formaté, pesé, quantifié, décortiqué, analysé et aseptisé. Un milieu et un univers dès lors vides de sens car vidés de leur substance. Coupés de leurs racines biologiques. Une humanité « éprouvette » ou « de laboratoire ». Une forme de boîte de Pétri à l'échelle d'une civilisation où toutes les substances nutritives seront passées au crible de la validation scientifique et des normes qui auront été préalablement définies par Dieu seul sait quelle nouvelle et insidieuse dictature à la fois idéologique, hédoniste et médicale. Une humanité codifiée, quantifiée, normée et standardisée. Une espèce définitivement

sous contrôle où la peur de vivre et surtout de mourir l'aura conduit à tous les extrêmes. Ceux ardemment désirés par les actuels partisans du transhumanisme : l'éradication de toutes les maladies, de tous les handicaps, de toutes les difformités, différences et divergences. L'élimination aussi de toutes les psychoses, déviances et comportements susceptibles d'être à terme autant de menaces pour la communauté et son fragile équilibre. Une humanité enfin où l'immortalité sera l'ultime rêve de celles et ceux qui pourront financièrement y prétendre. Une humanité sous serre, prisonnière de ses peurs, de ses fantasmes et de ses certitudes sans autre idéal que la volonté de vivre et de jouir éternellement. Sans autre croyance que celle qui consiste à s'en remettre aveuglément aux nouveaux prélats de la science. De cette science pour laquelle le bonheur se résume à un esprit sain dans un corps sain. De cette science toute puissante qui à terme aura vaincu la mort mais qui, sans le savoir et ce faisant, aura aussi vaincu la vie.

Toutes les formes de crises, de catastrophes, les accidents graves de la vie nous poussent dans nos retranchements. Ce sont autant d'apocalypses à proprement parler car ils « révèlent » littéralement ce que nous sommes intimement, au plus profond de nous, une fois décollé le délicat verni de la civilisation et de la culture. L'ère nouvelle dans laquelle l'humanité est en train d'entrer contribuera pareillement à la révéler à elle-même. Les événements majeurs qui sont amenés à se succéder n'auront pas d'autres effets que d'attiser les passions autant que les peurs et les comportements les plus extrêmes sinon les plus primaires. Sans doute aussi et dans les mêmes proportions auront-ils la vertu de révéler à elles-mêmes et au monde les plus nobles individualités ; les plus créatives,

les plus endurantes, les plus sages, les plus audacieuses et les plus volontaires aussi. La dernière crise sanitaire nous a déjà donné un large aperçu de ce que pourrait être cette dichotomie à l'échelle planétaire mais autrement amplifiée. Des comportements parfois extrêmes se sont rapidement révélés quand d'autres se sont découverts une solidarité et une empathie dont ils ne soupçonnaient pas jusque-là une possible mise en pratique de leur part.

Au cœur de la tourmente, progressivement, deux humanités vont se cristalliser et sans doute à terme s'opposer. D'un côté les *résistants* et de l'autre les *résilients*. Autrement dit ceux qui, coûte que coûte, mettront en œuvre tous les moyens dont ils disposeront pour lutter contre l'évidence et la force du destin. D'un autre côté, ceux qui accepteront de renoncer à tout ou partie de l'ancien monde, de s'adapter du mieux qu'ils pourront à celui qui vient et d'accompagner harmonieusement la vie là où elle aura décidé de les emmener. Autrement dit, au-delà d'eux-mêmes, au-delà de l'humain.

Évolution et progrès

« L'évolution que représente l'humanité n'est pas un progrès vers quelque chose de meilleur ou de plus fort ou de plus élevé ainsi que chacun le croit aujourd'hui. Le "progrès" n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. »

Friedrich Nietzsche,
L'Antéchrist.

La première des démarches à envisager lorsque l'on veut décrire précisément un phénomène est de s'entendre sur les termes employés et donc de se référer à une définition commune et adoptée par tout un chacun. Aussi, et le plus simplement du monde ai-je tout d'abord saisi un dictionnaire pour voir comment la langue française s'acquitte du mot évolution : « 1. Transformation graduelle et continue. 2. Succession des phases d'une maladie. 3. Biol. Ensemble des changements subits au cours des temps géologiques par les lignées animales et végétales, ayant eu pour résultat l'apparition de formes nouvelles. »

Pour ce qui est du progrès : « 1. Développement [...] amélioration. 2. Changement graduel par amélioration ou aggravation ; extension. 3. Développement de la civilisation. Du latin *progressus*, marche en avant¹. »

On peut d'ores et déjà faire un premier constat. Progrès et évolution sont dans leurs définitions académiques des termes somme toute assez proches l'un de l'autre. Il font état tous les deux d'une forme d'avancée, de progression, de développement et d'extension. Autant de traits qui ne recouvrent pas nécessairement une idée d'amélioration. L'idée maîtresse et commune aux deux concepts étant celle d'un changement ou d'une transformation graduelle qui peut tout aussi bien être négative que positive. Ces deux dernières valeurs étant essentiellement subjectives. L'évolution comme le progrès sont des mouvements et non pas des orientations. Ces dernières ne sont telles que depuis un certain point de vue aussi bien physique que moral. Assigner une orientation quelconque

1 Source : *Dictionnaire Larousse* 2015.

à toute forme de progrès ou d'évolution c'est leur présumer des buts, des objectifs et donc ne retenir de ces mouvements, de ces dynamiques que les aspects susceptibles de nous renvoyer vers les projets que l'on aura préalablement envisagés. Plus simplement, et comme c'est malheureusement souvent le cas au sein de toute forme d'analyse scientifique, c'est se proposer de décrire les causes en fonction des effets que l'on aura au préalable isolés. C'est potentiellement mettre dans les faits une dose de finalisme qui ne peut que fausser notre description des phénomènes et tout ce qu'ils pourraient nous apprendre par un regard plus éloigné.

Or, dans les faits, c'est ce dont il s'agit. Les notions de progrès ou d'évolution sont le plus souvent empreintes d'une bonne dose de finalisme. C'est-à-dire que nous prêtons la plupart du temps à ces deux termes des fins, des objectifs qui seraient par définition plus aboutis, plus proche d'une certaine idée d'amélioration ou de perfection que ne le seraient tous les différents degrés qui les auraient précédés. Autant d'étapes intermédiaires d'ailleurs, au même titre que celles qui ont tour à tour précédé l'apparition de l'homme moderne : *Homo sapiens*. Lequel, au regard de l'ensemble de l'évolution du vivant en est encore largement considéré comme le sommet sinon une forme d'aboutissement. Or, cette propension malade à mettre du finalisme sinon de l'anthropocentrisme partout est encore bien présente chez nombre de scientifiques de renom, voire même de prix Nobel. Par exemple, un des travers consiste à systématiquement considérer la vie en fonction des formes qu'elle emprunte et finit par voir l'effet, autrement dit la forme, pour la cause elle-même. Il y a en permanence confusion des genres. De la même manière, sur le

plan de l'évolution des espèces, nous nous plaçons implicitement comme le rameau le plus abouti, le plus développé en terme de conscience, d'intelligence, de progrès technologique ou de culture. Pourtant, en prenant un peu de recul, on s'aperçoit que ces notions que nous ne cessons de mettre en avant pour démontrer notre supériorité sur le reste du monde animal, si elles sont certes spécifiques à notre espèce par certaines de leurs formes, sont néanmoins communes à l'ensemble du règne animal voire même végétal. Pour faire simple, il y a autant de formes d'intelligence, de conscience, de culture, de perfectionnement technique, de langage, de formes de communication et de perception du monde qu'il y a de formes de vie et donc d'êtres au monde. Elles sont même spécifiques à chaque individu au sein de la même espèce. Autant dire que les catégories dans lesquelles nous avons l'habitude de ranger les faits sont sans commune mesure avec la diversité du vivant sinon la diversité du réel lui-même.

Isaac Asimov (1920-1992) considérait relevant du progrès tout ce qui concourrait à la survie de l'espèce humaine. En tant qu'humain Isaac Asimov a raison. En tant que penseur ou philosophe, il a tort parce qu'il est juge et parti. Parce qu'il s'appuie ici sur une définition restreinte de la notion de progrès. C'est-à-dire une définition attachée à la survie de l'espèce humaine dont il fait partie. Qui plus est, encore faut-il s'entendre sur ce qu'est l'espèce humaine, ce qui la définit de manière non équivoque. Quels en sont les traits immuables, fixes, non sujets aux changements s'il en est ? Voilà donc une tâche bien plus ambitieuse qu'il n'y paraît de prime abord et qui rend de fait, la notion d'évolution de l'espèce humaine

comme un phénomène d'autant plus difficile à cerner et bien plus encore à prévoir.

Si l'évolution peut s'apparenter au progrès, l'une comme l'autre n'ont en définitive rien à voir avec une quelconque orientation, un hypothétique accomplissement de l'espèce humaine vers quelque perfection ou résolution finale. Du moins, si but il y a, l'humanité n'en est certainement pas le passage obligé mais une option parmi tant d'autres. Si finalité il y a, elle n'est pas du ressort d'une seule espèce ou d'une seule planète. Elle est du ressort de la vie elle-même, autrement dit de l'Univers dans sa totalité perçue et non perçue. Elle est d'un autre ordre, plus psychologique ou psychophysique que seulement morphologique. Elle ne dépend donc pas davantage d'une forme de vie que d'une autre.

Toute évolution est une force de changement et de métamorphose dans le seul but immédiat de se prolonger soi-même au-delà de l'instant présent. Elle est volonté de vivre et prolongement de la perception de la volonté elle-même, autrement dit de la vie. Elle est une dynamique de transformation de la matière. Non pas en tant qu'objectif mais comme incontournable nécessité, contrainte. La vie n'est pas une force indépendante immergée au cœur de la matière. Pas plus qu'elle n'est une propriété émergente qu'un certain degré de complexité révélerait soudain à la lumière du jour et de nos microscopes. Non ! La vie est la matière et la matière est la vie. Elles sont les deux faces d'un seul et même phénomène : le réel. La vie ne cherche pas à agencer ou à organiser une matière inerte ; à la complexifier à seule fin de s'en faire un tremplin pour mieux s'en échapper vers quelque hypothétique

accomplissement supérieur. Non ! La vie est une propriété de la matière, parce que cette dernière est une des expressions de la vie elle-même. Mais cette matière va bien au-delà de ce sur quoi nous pouvons appliquer nos sens, notre perception. Elle n'a de limite que celle de notre perception. Autrement dit, celle qu'elle se donne par le biais d'une complexification sans fin des moyens ou facultés de perception, c'est-à-dire d'action sur elle-même. Depuis toujours, et autant que nous puissions parvenir au plus près des origines du monde sensible, le réel est le résultat de la vie agissant sur elle-même. Il est le fruit d'une création en réaction. Le réel est une boucle de rétroaction dont la complexification de la matière est l'expression, la résultante en même temps que le prolongement.

Toute la complexification de la matière depuis les plus infimes particules jusqu'aux systèmes les plus complexes connus de nous n'a pour seul objectif que la conservation d'un état, d'une énergie que l'on pourrait déjà qualifier de *vitale*. Il s'agit toujours de compenser un déséquilibre occasionné par une perte d'énergie (entropie) par un équilibre d'ordre supérieur bien que toujours provisoire. Il y a toujours une partie du monde qui se nourrit de l'autre. La vie se nourrit de sa propre mort. Le monde est le résultat visible de son action sur lui-même. Il est le fruit de sa propre perception, de sa consommation qui est aussi une forme de consommation par combustion permanente. Il est à lui-même son propre soleil ; éternel. Plus loin dans le temps, les mécanismes mêmes de la sélection naturelle, les formes infinies de l'évolution des espèces sont purement et simplement contingentes. Des épiphénomènes et non des buts en soi. Des lieux de passage, des états transitoires eu égard à la réaction d'un certain type

d'organisme dans un certain type d'environnement. Lequel est lui-même soumis à de perpétuelles transformations sous le coup de forces internes et sous la pression externe des différents êtres vivants qui se sont synthétisés à partir de lui. C'est un dialogue infini dans ses formes, dans l'espace et dans le temps de la matière avec elle-même. Si l'évolution est donc synonyme d'un prolongement toujours à recommencer dans le temps, elle est aussi synonyme d'un déploiement dans l'espace. D'une manière ou d'une autre, il y a toujours une forme de rayonnement de la complexité par une mise en réseau, un assujettissement ou une contagion de la matière environnante. L'environnement est toujours « matière première ». Le monde vit et vibre d'un perpétuel retournement sur lui-même. Il est le fruit de la métamorphose permanente d'une matière repliée sur elle-même et sans cesse renouvelée vers une complexité d'ordre supérieur. Le réel est l'expression continue d'une mise en réseau d'un plus grand nombre et d'une plus grande variété d'éléments sous-jacents.

Une fois ce nouveau corps constitué, il sera à son tour la « matière première », l'élément indispensable pour une prochaine métamorphose à partir de ses constituants les plus singuliers voire les plus divergents. Car toute dynamique, tout mouvement se nourrit de déséquilibre, de manque, de défaut ou autre forme d'incomplétude. Un système à l'équilibre est pour le coup un système mort. Un système qui n'échange plus rien avec son environnement et donc parfaitement homéostatique... sans vie. Tout milieu homogène est un milieu stérile. Lors même, si le but semble justement atteint par la conservation dans l'instant qui suit de l'état précédent, la vie ici manque son but parce qu'elle se nourrit essentiellement de différence et de

divergence. Parce que la vie est essentiellement mouvement et la mort, une composante de la vie elle-même. Elle est la trace laissée par le mouvement même de la vie à travers l'espace et le temps. La mort n'est pas le contraire de la vie mais une de ses composantes essentielles. La vie n'a pas de contraire parce qu'elle est tout et qu'elle englobe l'ensemble du phénomène du réel. Parce qu'elle n'est pas limitée à ce que nous désignons par les seules formes du vivant. Lesquelles ne sont que la continuation de la matière dite inerte, la « pré-vie ». Autrement dit des formes ou des complexités où la vie est *en puissance*.

Les faits débordent bien au-delà des mots et des concepts que nous élaborons et utilisons pour tenter de les décrire. La réalité est bien davantage que tous les langages qui ne sont que de grossiers outils, imparfaits à saisir le réel dans ce qu'il a de plus subtil.

Enfin, toute analyse, *a fortiori* scientifique, tend à décomposer l'objet qu'elle étudie, croyant par là en percer les secrets les plus intimes. On détache, on isole, on découpe, on fractionne, on inventorie, on catégorise, on nomme, on classifie, on répertorie... pour enfin passer à côté de l'essentiel ; c'est-à-dire une vue d'ensemble. Analyser une plante ou un animal en laboratoire est restrictif parce que l'objet est coupé de son milieu vital, de son environnement dont il est un des infinis prolongements et une des multiples sources. Toute analyse, toute observation doit se faire à partir d'une vue globale, d'une mise en situation et en perspective. Tout est lié intrinsèquement et ce n'est pas parce que nos sens séparent naturellement les choses qu'elles le sont effectivement. Si nos sens isolent c'est dans un souci purement

pratique et pour une survie individuelle et collective. Aussi, l'analyse scientifique, quand elle se propose autre chose que des buts pratiques nécessaires à la survie de l'individu (technologie, médecine, etc.) manque son objectif dans la plupart des cas parce que les outils qu'elle emploie et qui sont ceux de la perception augmentée et prolongée par la technologie sont de fait inadaptés à une compréhension correcte des grands mécanismes du vivant et du réel. L'expérience par la pensée est en cela beaucoup plus pertinente et efficace car elle permet le recul nécessaire à une telle analyse. Elle permet de fait de pouvoir embrasser des dimensions et des implications qui sont naturellement hors de portée de l'outil technologique.

Aussi, notre prétendue supériorité, notre intelligence, mais surtout les définitions que nous en donnons ne valent que pour nous-mêmes, humains. Elles n'ont aucune valeur universelle. Nos arts, nos lettres, nos sciences de l'homme, de la nature, de la matière sont relatifs, restrictifs, limités et fragiles. Autant dire qu'ils sont provisoires. Par définition, nos « humanités » ne sont pas des universalités. Elles n'ont de sens que dans le champ réduit de notre propre perception du monde. Autrement dit, de notre culture, au mieux, de notre espèce. Or cette perception n'a pour seul objectif que notre survie au sein du réel. Toute parole, tout acte est en cela déjà l'amorce d'une décomposition du réel. Où plutôt, d'une recomposition ; d'une réinterprétation à toutes fins utiles. Elle participe d'un fractionnement et par là même d'une perte de contact et de possibilité de connaissance purement intuitive de son mouvement d'ensemble donc de son essence véritable.

Quelle sélection ?

Après ce qui vient d'être dit, on serait en droit de penser que l'espèce humaine n'est rien d'autre qu'un épiphénomène au sein du vaste phénomène sans limite et sans fin qu'est la vie elle-même. Une forme transitoire, passagère, amenée à évoluer et donc aussi, à disparaître, mais dont quelques caractères seraient néanmoins conservés comme certains l'ont été tout au long de l'évolution du vivant. L'espèce humaine est un pont nous dit Nietzsche. Un point de passage parmi tant d'autres déjà empruntés par des vies passées, ici ou ailleurs, sous d'autres soleils et sous d'autres formes.

Une fois l'espèce humaine reléguée au rang des autres formes de vie passées et présentes ; une fois débarrassée de cette insupportable et malade subjectivité et de cet insidieux anthropocentrisme qui biaisent la plupart de nos jugements sur la vie, la nature et le monde, comment peut-on alors tenter de décrire le réel ? Comment envisager notre place en son sein sans systématiquement tomber dans toutes les chausse-trapes tendues par nos propres raisonnements, notre éducation, notre sensibilité, notre histoire personnelle et collective, nos sensations, nos humeurs, nos intérêts ? Nous sommes en terrain miné. Or la seule solution c'est de s'élever. Changer de dimension et donc de regard. Adopter, je le redis, une vue d'ensemble, un regard plus complet et donc moins complaisant à notre égard. Mais sans aucun doute aussi, beaucoup plus proche de la vérité. Une vérité non pas, non plus attachée aux détails, par définition multiples et qui ne peuvent révéler que des vérités toutes relatives, mais une vérité de fondement, de

cœur et de structure. Une vérité attachée à ce qu'il y a de commun à toutes les catégories du réel comme à toutes les formes de perception et de conscience de ce dit réel.

Nous le savons désormais, la vie, partout et à tous les niveaux progresse par essais successifs, tentatives et tâtonnements. Ses armes : le nombre, la variété, la contrainte, l'espace et le temps. Sa plus grande propriété : l'autoconservation. Mais avant tout, il convient de s'entendre sur quelques termes dont celui de la vie elle-même. Ce que j'entends par là dépasse de loin le seul phénomène biologique sinon prébiotique décrit par les plus ouverts d'esprit des biologistes les plus modernes. La vie n'est pas une infime fraction du réel, mais le réel lui-même dans toutes ses dimensions. Non seulement celles qui nous sont perceptibles, mais toutes celles qui sont à la fois possibles, soupçonnées ou insoupçonnées. En deçà comme au-delà même des limites perceptibles de l'Univers, tout est vivant. Parce que tout est potentiellement susceptible de revêtir les formes et les propriétés de ce que nous désignons de manière restrictive comme étant la vie et qui n'est qu'une forme particulière de cette force, de cette dynamique, de cet élan qui anime et relie entre elles chacune des plus infimes particules de matière visible et invisible. Laquelle constitue notre monde. La vie est partout, pas plus en puissance qu'en acte parce que cela sous-entendrait qu'elle serait visible ici, mais pas encore là. Ce serait donc continuer de lui prêter les formes et les caractéristiques que nous lui attribuons depuis toujours en tant qu'espèce humaine.

La vie est invisible puisqu'elle est partout et de tous les temps. Elle embrasse la totalité du phénomène. Puisqu'elle est le monde lui-même et que ce monde est non né. Sans limite dans le temps comme dans l'espace. Ces derniers n'étant que dans les propres limites de notre perception ; formes de notre entendement et de notre action sur le monde. Parce que rien ne peut naître de rien disait fort justement Empédocle (490 – 430 av J.-C.) et que la notion même de néant est nulle et non avenue, absurde et aporétique comme disent les philosophes. La notion de néant s'annule d'elle-même. Un néant, par définition, n'est pas. Il ne peut pas être. Il n'y a pas de néant en soi, mais toujours un néant de quelque chose, un vide, une absence, un manque. Or, ce vide reste une dimension en soi qui participe encore de l'être puisqu'on y suppose l'absence de quelque chose. C'est qu'il fait donc état, en tant que « lieu » ou « espace » d'une certaine incomplétude, d'un certain manque. Donc d'un autre élément auquel cette absence fait défaut, si ce n'est l'espace ou ce lieu lui-même.

Enfin, et comme il faut bien, si l'on veut parler des choses, leur donner un nom, je conserverai celui de la vie en sachant que celle-ci va bien au-delà du cadre restrictif que nous lui donnions jusqu'à présent.

La vie a toujours été, partout et sous toutes les formes empruntées par la matière et toutes ses déclinaisons. La vie est dans le mouvement, la dynamique, le changement permanent, la métamorphose continue d'une matière en perpétuelle action sur elle-même. Elle est digestion du monde par lui-même. Sorte d'autophagie universelle avec ses mouvements digestifs, ses convulsions, ses spasmes et ses excrétiens qui sont autant

de nutriments pour de prochaines métamorphoses. Le monde est un ventre qui accouche de lui-même en permanence.

Or, l'humanité n'échappe pas à ce mouvement général de métamorphose. Depuis *Toumai* (-7 millions d'années) puis *Lucy* (-3,18 millions d'années), nombreuses ont été les ramifications empruntées par l'espèce. Nombreuses aussi les variations à la fois génétiques, puis physiologiques et culturelles. Aussi, depuis les débuts de l'histoire, que l'on date avec la première apparition de l'écriture en Mésopotamie vers 3400 avant J.-C., laquelle a progressivement supplanté la tradition orale, les développements des sociétés humaines ont pris une ampleur sans précédent. L'agriculture, le commerce, l'industrie, la mécanisation ont accéléré la croissance démographique de l'humanité en même temps que son expansion géographique depuis les cinq derniers siècles. Les progrès en constante accélération des sciences et des techniques ont fini, ces dernières décennies, d'assujettir l'ensemble de la biosphère et de ses habitants. Le pouvoir hégémonique et la puissance expansionniste de notre espèce pèsent désormais de tout leur poids sur le climat de notre planète pour ne parler que de cette seule menace. Mais, en évoluant avec une telle rapidité, l'humanité n'a cessé d'exercer sur elle-même une certaine *pression de sélection*. Ses premiers effets n'étaient certes pas encore très visibles. Cependant, avec une démographie de type exponentiel, elle commence à occasionner des bouleversements à la fois sociaux, économiques, sanitaires, politiques et bioclimatiques de plus en plus fréquents, de plus en plus puissants, contraignants sinon menaçants pour l'avenir de notre propre espèce. Si tous ces progrès nous ont d'une certaine manière et sous certains

aspects, considérablement libérés à titre individuel ; ils nous ont aussi, et c'est sans doute ici le revers de la médaille, considérablement enfermés en tant qu'espèce, dans des formes et des modes de vie de plus en plus standardisés, stéréotypés. Lesquels relèvent de plus en plus de la monoculture de masse. De celle qui menace par dégénérescence et rapetissement l'homme transformé en animal de troupeau nous dit Nietzsche. Nous avons fini par être à nous-même notre propre environnement et nos propres limites. Dans tous les cas, et si l'on continue de considérer les événements avec ce regard des cimes, il n'y a pas lieu de s'émouvoir si ce n'est en voyant que là comme partout ailleurs, ce sont toujours les forces de vie qui sont à l'œuvre. Et ce, même lorsque toute nature semble sous le joug des puissances destructrices de l'humanité. Car celles-ci sont encore et toujours des forces d'évolution. Quand les tombeaux eux-mêmes sont encore et toujours les lieux de résurrections à venir.

Au-delà des progrès à la fois matériels, sociaux et de leurs mutuelles interactions, quelle a été ces derniers milliers d'années la métamorphose la plus notable en l'homme après l'avènement d'*Homo sapiens* ? Sans conteste, mais de manière certes beaucoup plus discrète que n'importe quelle autre avancée culturelle, ce fût l'émergence progressive, grâce aux différentes pressions sélectives au cœur même des sociétés humaines, d'une nouvelle conscience de soi pour chacun. La pensée, la réflexion, la notion de liberté individuelle se sont, au fil des millénaires et surtout des derniers siècles, densifiées à l'extrême. L'individu, à son origine sociale, n'était que simple organe utile au bon fonctionnement et à la survie de la communauté. C'est désormais cette dernière qui, moyennant le

sacrifice d'une partie de nos vies individuelles, est censée apporter aux personnes que nous sommes devenues, asile, protection et survie. Mais aussi bonheur, épanouissement, reconnaissance, éducation, valorisation, sens et accomplissement dans nos vies quotidiennes. Nous ne sommes plus désormais les membres indifférenciés d'un clan dont seuls les chefs et les sorciers avec les divinités, avaient droit à tous les égards, à tous les pouvoirs en s'autorisant par là même, tous les écarts. Dorénavant la personne est reconnue en chaque être humain. Son caractère unique, exceptionnel, irremplaçable presque, corroboré par les dernières découvertes en matière de génétique, fait progressivement l'objet de toutes les attentions. Au moins au sein des démocraties où les droits de l'homme et du citoyen sont reconnus, théoriquement défendus et toujours en constante évolution.

Pour autant, lorsqu'une espèce atteint un certain niveau de croissance, de nouvelles contraintes apparaissent avec ce nouvel environnement, ce nouveau milieu auto-constitué par l'espèce elle-même. La limite démographique en passe d'être atteinte, ces contraintes – jusque-là envisagées comme autant de pressions de sélection – peuvent devenir contre-productives. Elles se changent en autant de menaces globales pour l'espèce tout entière. A n'en pas douter, c'est précisément là où nous en sommes aujourd'hui ; « dans cette phase critique de transition (en bordure du chaos) entre la rigidité sclérosée et la turbulence stérile, cette phase critique favorisant la créativité, l'innovation et la complexification » comme l'écrit Joël de Rosnay¹.

1 Joël de Rosnay, *L'homme symbiotique*, Seuil, 1995, p. 232.

La concentration des populations humaines ajoutée au mode de fonctionnement des sociétés occidentales devient dès lors une menace non seulement pour la poursuite de notre évolution mais plus encore un danger imminent d'extinction de l'espèce sinon de toute vie sur Terre. Toute population, à la fois confrontée à une croissance démographique et à la limitation géographique de son espace vital se doit d'opérer des changements. Ils permettront à une minorité d'inaugurer une nouvelle niche écologique et de nouvelles perspectives d'évolution. Or, toute espèce vivante a cette possibilité de variation génétique ou comportementale qui lui offre, par le biais de certains individus ou communautés divergents voire déviants, une sorte d'issue de secours et de possible nouveau départ. Ce qu'interdisent cependant toutes les formes de monocultures ou d'espèces naturelles simultanément confrontées à une démographie explosive, à de faibles variations génétiques autorisant peu de diversité et à un obstacle physiquement impossible à surmonter. Dans *Tristes tropiques*, Claude Levi-Strauss (1908-2009) écrit :

La liberté n'est ni une invention juridique ni un trésor philosophique, propriété chérie de civilisations plus dignes que d'autres parce qu'elles seules sauraient la reproduire ou la préserver. Elle résulte d'une relation objective entre l'individu et l'espace qu'il occupe, entre le consommateur et les ressources dont il dispose. Encore n'est-il pas sûr que ceci compense cela, et qu'une société riche mais trop dense ne s'empoisonne pas de cette densité, comme ces parasites de la farine qui réussissent à s'exterminer à distance par leurs toxines, avant même que la matière nutritive ne fasse défaut¹.

1 Claude Levi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1955, pp. 167-168.

L'espèce humaine, de par son polymorphisme à la fois psychologique et culturel a autant de portes de sortie que nécessaire pour échapper à cet enfermement qui la menace sur le plan démographique, idéologique et technologique. Toute forme d'évolution part toujours d'une singularité, d'une variation génétique, comportementale, culturelle. La sélection, qu'elle soit naturelle ou culturelle et l'évolution qui s'en suivra au sein d'une population nouvelle porteuse de ce particularisme, ne s'opérera qu'eu égard à la pertinence de cette singularité au sein de l'environnement ou du contexte culturel et social où a lieu cette soudaine émergence. En termes simples : le hasard propose, la nature dispose. Or, plus une société, une population, un groupe quelconque d'individus est diversifié et plus le hasard, autrement dit les possibilités de variations sont fréquentes. Plus le choix sera vaste et plus les possibilités de sélection et d'évolution seront nombreuses. Il faut bien comprendre que, dans un premier temps, les variations au sein d'une population sont proportionnelles au nombre d'individus qui la composent. Ensuite, ces variations ne prendront effet, par la sélection naturelle, que par leur pertinence au sein d'un environnement donné. C'est à cette seule condition qu'elles pourront ou non s'exprimer. Toute évolution est un dialogue permanent entre un organisme ou système et un milieu déterminé.

D'un autre côté, l'absence de variation au sein d'une espèce ou d'un groupe d'individus ne signe pas pour autant leur arrêt de mort si l'environnement, même après plusieurs milliers ou millions d'années ne s'est que très peu modifié. L'espèce perdure sans avoir besoin d'évoluer. Elle n'est pas sujette à la sélection naturelle parce qu'elle n'est pas contrainte par son

environnement. C'est une forme de symbiose, d'harmonie, d'équilibre ou de statu quo. Seules la démographie et/ou les ressources dont elle dispose décideront de la survie de l'espèce.

Plus une espèce subit de contraintes, de pressions de sélection environnementales, et plus elle sera susceptible d'évoluer. C'est ce qui s'est indifféremment passé depuis plus de trois milliards d'années sur l'ensemble du globe avec les changements climatiques, géophysiques, océaniques et biologiques. La confrontation inter-espèces a aussi contribué à ces évolutions sinon à cette diversification du vivant. La lignée des primates puis des anthropoïdes n'a pas échappé à ces différents modes de sélection. Mais avec l'avènement de l'esprit, de la pensée moderne et de la socialisation à grande échelle, les choses ont changé de niveau. Les variations se sont progressivement déplacées. Abandonnant le terrain du physiologique pour celui de l'esprit et de la pensée. L'élevage, l'agriculture, les premières techniques et surtout l'organisation de plus en plus complexe et stratifiée des sociétés humaines avec la division du travail social ont quasiment rendu obsolètes les variations génétiques moins utiles pour la survie de l'individu – si parler de survie de l'individu a encore un sens aujourd'hui – que les variations/inventions sur le plan culturel. Et si de nouvelles formes de sélections « traditionnelles » devaient encore être possibles, elles seraient dans tous les cas prises de vitesse par la nouvelle sélection culturelle. Quand les premières mettaient naturellement plusieurs dizaines voire centaines de milliers d'années pour pouvoir enfin s'exprimer au travers d'un nouveau *phylum*, les nouvelles variations culturelles et leur mise en pratique peuvent être efficaces sur une période de quelques décennies seulement.

Par l'homme, la sélection naturelle et l'évolution ont fait un saut performatif considérable. Elles ont véritablement changé d'échelle par une accélération incroyable de leurs procédés de transformation des individus et des groupes humains. Les choses ont véritablement pris leur pleine mesure avec les grands courants religieux et essentiellement les monothéismes. Ces derniers ont réduits sous leur joug les croyances locales et par la même occasion les petites sociétés tribales dont les seules ambitions et avancées sociales consistaient dans le perfectionnement de leur relation avec la nature et donc dans le développement de leurs techniques de chasse, de pêche ou d'horticulture pour les plus sédentarisées. Autant de microsociétés le plus souvent nomades et n'ayant d'autre aspiration qu'une vie au jour le jour, en harmonie avec leur environnement et sans autre bagage culturel que ne pouvait en contenir leur tradition orale.

Aujourd'hui pourtant, après avoir converti l'essentiel de la population humaine, les grands monothéismes sont à bout de souffle. Seuls les extrémismes et les conservatismes de part et d'autre tentent de leur insuffler un semblant de vie. Ces sursauts ne sont que les dernières convulsions de bêtes à l'agonie. Les sciences, les technologies ont aujourd'hui contaminé jusqu'aux plus inaccessibles recoins des sociétés les plus riches mais aussi des plus pauvres. La société civile a pris l'ascendant sur les grandes religions de plus en plus reléguées à la marge. Pour le tout un chacun, elles furent en leur temps le repère inébranlable, le refuge, l'espoir, le guide infaillible dispensateur des lois, de la morale, du lien social et de toutes les valeurs nécessaires à l'édification des grandes sociétés et des grandes civilisations.

Depuis l'ère industrielle et le développement de la société civile, ces thésismes sont devenus des archaïsmes et des folklores. Les églises et les temples des lieux de rencontre au même titre que le café du commerce ou la salle de sport. À l'instar d'espèces trop anciennes et désormais éteintes, ils n'ont pas su s'adapter aux incroyables changements et modifications de leur milieu naturel. En l'occurrence la société moderne occidentale. Ils n'ont pas su opérer les variations et les mutations nécessaires à leurs adaptations. Désormais, le fossé entre la foi et les faits est devenu béant. La rupture menace. Elle est presque consommée.

Sens et non-sens

Certes, les religions ne sont plus en phase avec une époque où les sciences et les nouvelles technologies ont véritablement converti la majeure partie de la population humaine. Pour autant, ces nouvelles croyances, ces nouvelles religions du Big Data et du numérique n'ont pas encore su remplacer ce que les religions et croyances anciennes parvenaient à combler au moins partiellement : la quête de sens. Et si les religions, dans ce domaine, semblent sur le point de perdre la main, les sciences les plus dures n'ont pas davantage de réponses à apporter sur le sens de l'existence humaine. En sont-elles seulement capables ? Est-ce seulement leur vocation ? L'art lui-même ne peut-il pas davantage, pourvu qu'il soit seulement authentique et sincère ? Dans l'attente de quelque improbable révélation, le terrain reste désespérément vide après le reflux

des grands courants religieux. C'est tout le risque que représente cet entre-deux dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Cette terre laissée trop longtemps en repos pourrait bien devenir une friche où le nihilisme déjà naissant pourrait bien finir par tout envahir et étouffer toute autre forme de vie.

Après le deuxième grand conflit mondial, les sociétés occidentales se sont jetées à corps perdu dans une course effrénée au progrès, au confort, au bien-être pour tous, à la réussite sociale ostentatoire dont l'acquisition de tous les merveilleux bienfaits de la société de consommation en était le principal marqueur. En parallèle, les religions se contentaient d'apporter le reste. C'est-à-dire un sens à l'existence de chacun au travers de la famille et de toutes les valeurs cardinales jusque-là inhérentes à toute vie socialement intégrée. Mais chemin faisant, les prouesses successives des sciences de la matière, les avancées technologiques majeures et le flot de connaissances toujours plus approfondies sur le monde mises à portée du plus grand nombre ont fini par jeter le doute au fond des esprits les plus inquiets : le monde et la vie de manière générale étaient-ils aussi simples que ce que les religions nous en disaient depuis ces derniers millénaires ? Jusqu'où cette quête éperdue de bonheur artificiel était-elle censée nous mener ? Avec la croissance insolente des nations aujourd'hui les plus riches, les inégalités se sont faites de plus en plus insupportables. Même au sein de ces nations privilégiées où l'injustice sociale sous toutes ses formes, la misère à la fois matérielle et spirituelle, les disparités de toute nature côtoient les réussites les plus indécentes sinon les plus obscènes.

Aujourd'hui, après plus de soixante dix ans de consumérisme addictif et d'errance spirituelle, une crise majeure menace le modèle occidental dans son ensemble. Le dérèglement climatique est désormais réalité. L'extinction de nombreuses espèces en est une autre. Les flux migratoires de plus en plus importants encouragés par les inégalités nord-sud, les conflits, les pandémies à échelle mondiale, les pénuries en matière alimentaire, minière et énergétique menacent jusqu'à l'ordre économique et politique mondial. Autant de défaites des politiques et des clivages traditionnels et démocratiques qui laissent désormais le champ libre sur tous les continents aux extrémismes les plus débridés et les plus assumés. Les promesses des religions n'ont pas été tenues, reléguées à une fin des temps qui se fait attendre depuis deux mille ans. Celles des politiques et des grandes idéologies pas davantage. Quant au progrès, longtemps à la mode, récemment encore tenu pour ultime planche de salut, il n'est plus désormais qu'un vaisseau fantôme chargé de tous les cadavres et de toute les ruines passés. Lesquels finiront bientôt de le précipiter comme toutes les vieilles lunes, dans les plus noirs abîmes de l'oubli.

Pourtant, au milieu de ce flot humain emporté par sa propre masse, des corps se redressent ; des têtes s'élèvent. Certains désormais osent regarder ailleurs, dans une autre direction que celle imposée par ces cohortes humaines précipitées vers l'abîme. Ils sont de plus en plus nombreux à franchir le pas. À choisir, parfois sur le tard, de mener une vie radicalement différente. Une vie plus en accord avec leurs convictions, leurs valeurs, leurs talents et autres aspirations jusque-là réprimés par la nécessité, l'opinion publique, l'éducation, la tradition et la peur du rejet. Devenus conscients que la seule réussite

professionnelle accompagnée de l'acquisition des biens à la mode ne servent en définitive qu'à remplir une existence la plupart du temps vide de sens en même temps que les poches d'une minorité. Une existence où l'on sera néanmoins parvenu à fonder une famille sur le modèle standard. Une famille où, malgré tout, les enfants seront eux aussi élevés selon les saints préceptes de la société occidentale de consommation de masse. Laquelle finira d'en faire à leur tour de braves petits croyants dévoués corps et âme au bon fonctionnement de cette machine économique qu'est aujourd'hui la société capitaliste. Ces hérétiques, ces athées du consumérisme et de la modernité débridée savent inconsciemment que c'est de nature à laquelle ils aspirent. Qu'elle est désormais la seule valeur sûre à laquelle ils puissent encore se fier et où ils pourront enfin donner libre cours à leur instinct. Laisser enfin s'exprimer ce qu'il y a en eux de plus authentique et à même de donner un véritable sens à leur vie. Ce, quand par ailleurs, l'absurdité, la folie et l'aliénation finiront, avec le progrès, de précipiter l'humanité vers sa fin.

La société humaine est en passe d'accéder à un niveau supérieur d'existence. Les grands monothéismes sont aujourd'hui ce que les croyances locales et les superstitions étaient pour les peuples autochtones et toutes ces micro-sociétés dites traditionnelles ou « primitives ». Il faut de toute urgence aux hommes une croyance, une religion d'ordre supérieur et qui ne soit justement plus une religion. Il faut que ce nouvel élan spirituel prenne la forme d'une adhésion, d'une soumission voire d'une bienheureuse sujétion et d'un abandon aux forces brutes de la vie et du Cosmos. Une métamorphose majeure est en cours d'accomplissement. Elle réclame notre

pleine et entière participation. Mais celle-ci ne se fera pas sans son inévitable cortège de peaux mortes, de souffrances, de résistances, de plaintes, de cris et de larmes. Ce sont les inévitables prémices à toute forme de naissance ou de renaissance.

L'opposition nature/culture n'a plus lieu d'être. Du moins, pas tant que la culture est encore empreinte de vérité, d'authenticité et de sensibilité ; qu'elle est encore le prolongement même des forces de vie et de création, d'expressions des instincts à travers les masses humaines grouillantes.

Toute culture est d'origine naturelle. Il n'y a pas de rupture entre les deux concepts car tout n'est que métamorphoses successives des forces de vie qui sont aussi forces de mort. Aussi, sciences et religions sont autant de voies successives ou parallèles empruntées par la vie et ses forces de transformation de la matière. Les courants religieux eux-mêmes n'échappent pas à ces puissances. Le christianisme, à l'agonie en tant que tel, léguera aux idéologies qui lui succéderont une part de ses propres attributs. Ceux-là mêmes dont il a hérité des formes antérieures dont il est issu : hellénisme, paganisme, totémisme... Après que l'évolution des corps ait permis la naissance de l'esprit, l'évolution de ce dernier prend à son tour le relais. Il fait en sorte aujourd'hui de transformer les corps et avec eux notre perception du monde. L'évolution de notre espèce se poursuit donc à travers les idées, les croyances, les cultures et les sciences. Les religions elles-mêmes, qui ne sont que les prolongements sociaux et culturels de forces et dynamiques originellement naturelles, ont permis la

constitution, la consolidation et le développement de sociétés humaines de plus en plus complexes, étendues et denses en terme de conscience. Après quoi le christianisme, en s'appuyant sur la puissance de l'Empire romain et en la convertissant à ses propres fins, a largement diffusé sur l'ensemble du vieux continent et au-delà, avec ses conquêtes territoriales, commerciales et culturelles.

Aujourd'hui donc, au sein de ces sociétés civiles filles de la religion chrétienne, la croyance ancienne est moribonde. Elle a fait son temps. Elle a joué son rôle en tant que matrice pour nos actuelles institutions issues d'une morale à la fois chrétienne et plus avant, mosaïque. Pour autant, certaines de ses formes se conservent encore et se transmettent aux formes nouvelles de croyances en un monde meilleur. Celui essentiellement prôné par les récentes technosciences et toutes leur litanie de promesses et de bienfaits pour une humanité réparée, régénérée voire augmentée. Une humanité enfin définitivement affranchie des diktats de la chair et de la matière. Définitivement maîtresse de la nature, de la vie et de la mort. Une espèce s'arrogeant tout droit de possession, de domination et d'exploitation des ressources de la planète et jusqu'aux confins de l'Univers. Une humanité bientôt asexuée, où la trivialité sinon la « vulgarité » de la chair laissera la place aux seuls plaisirs chimiquement éprouvés sans intermédiaire charnel. Une humanité où la procréation sera non seulement standardisée mais contrôlée de bout en bout et n'ayant définitivement plus rien à voir avec l'acte sexuel, couronnement d'une rencontre et de la convergence des désirs. Voilà que se dessine une nouvelle race d'anges modernes extirpés de la chair, pour reprendre l'image de Jacques Gleyse

et Muriel Valette¹ ; ayant renoncé à un corps pulsionnel, hédoniste et passionnel pour un corps instrumentalisé. Une humanité définitivement vouée aux loisirs, au repos, à un bonheur préfabriqué, au même titre que le seront les enfants, les plaisirs, les corps, les connaissances, le futur, l'existence elle-même dans toutes ses possibilités réduites elles aussi à une seule et même direction : l'immortalité et l'éternel retour du même. Une perpétuité en lieu et place de l'Éternité que l'homme espérait depuis deux mille ans. Sorte de dictature du *bonheur pour tous* où les déviants seront désormais les nouveaux esclaves de ces nouveaux maîtres du monde et du « Paradis » de retour sur Terre. Mais ces nouveaux représentants de la race seraient bel et bien les derniers. Des femmes et des hommes définitivement vidés de toute force morale, de toute volonté, de toute audace et de toute aptitude créatrice. Des semblants d'hommes adeptes non plus de l'invention ou de la découverte mais de l'habitude et de la répétition. Amateurs de certitudes, de sécurité, de langueur, de confort au physique comme au moral. Des hommes-vitrines, des hommes-éprouvettes mais jamais éprouvés et donc jamais révélés. Des hommes enfin menacés par l'endormissement définitif de toute force vitale en eux.

Bref, une sorte de renouveau sous couvert d'un utilitarisme et d'une quête d'un bonheur pour tous de façade. Ni plus ni moins qu'une réaffirmation de la toute puissance de l'homme et de sa prétendue position centrale au sein du vivant sinon de toute la création. J'ai nommé : le transhumanisme. Les mots ont changés ; les formes ont évoluées mais les actes restent les

1 Cf. <http://corpsetculture.revues.org/562>

mêmes, revêtus de nouvelles bonnes intentions dont on sait que l'Enfer est pavé. Si le christianisme a désormais pris les formes du technoscientisme, les velléités de ceux qui s'en réclament restent identiques.

*Le « dernier homme »
ou l'imposture transhumaniste*

« Lorsqu'un homme parvient à être l'égal des dieux, il devient aussitôt leur adversaire. »

Friedrich Nietzsche,
La joute chez Homère.

Le transhumanisme est une imposture qui ne dit pas son nom. En effet, il se présente au grand public sous les traits humanistes d'un progrès humain héritier direct de l'évolution des espèces telle que décrite par Charles Darwin (1809-1882) en 1859. La technologie et plus largement les technosciences appliquées à l'amélioration du corps et de l'esprit humains seraient les dignes descendantes de la progression biologique de notre espèce. Le vivant trouverait ses prochains développements non plus seulement à travers un corps humain originellement biologique, mais à terme définitivement biotechnologique et numérique. Or, ce que les apôtres comme les grands prêtres du transhumanisme ne disent pas, c'est que cette nouvelle forme de sélection ne dépendrait cette fois plus du hasard, de la contingence, de l'environnement et donc des interactions entre les différentes espèces et entre les individus

au sein de ces mêmes espèces. Cette nouvelle forme de sélection, laquelle a d'ailleurs déjà commencé, est arbitraire parce qu'elle est exclusivement fondée sur des critères qui ne reflètent que nos désirs individuels ou ceux de quelque caste privilégiée. Des choix qui seront toujours assujettis à des contraintes préétablies par les lois du marché et d'ordre essentiellement économique, politique, sanitaire, esthétique, culturel... Des choix qui n'auront de valeur que pour une espèce et pour une époque données sans jamais penser l'homme comme partie intégrante de la nature en le replaçant au cœur d'icelle. Des choix peu viables sur la durée parce que toujours en opposition avec la nature lors qu'ils devraient se faire en totale adéquation avec les forces et les énergies qui la composent et la décomposent à chaque instant.

Une nouvelle race humaine nous est promise. Une espèce supérieure dont le gouvernement sera dispensateur d'une éducation et d'une culture conformes en tous points aux attentes de la société elle-même. En d'autres termes, une culture du consensus, du politiquement correct où les bienfaits des sciences et des technologies seront régulièrement invoqués. Une culture pour le plus grand nombre. Une culture pour gens fatigués, harassés, surbookés. Une culture de consommation rapide telle que les réseaux sociaux nous en offrent déjà un magnifique échantillon. Une culture du prêt-à-penser comme il est une mode du prêt-à-porter ou du fast-food. Une culture de plats cuisinés où les ingrédients doivent être tout à la fois digestes, roboratifs, flatteurs pour le palais mais souvent falsifiés voire contrefaits. Dans tous les cas du consommable, du jetable, du portable, du facilement assimilable. Une culture

donc pour le plus grand nombre qui remplit bien les estomacs mais qui ne nourrit point.

Une nouvelle espèce aussi où le conservatisme sous toutes ses formes s'insinuera dans tous les domaines de la société. Conservatisme des formes et des idées du passé. Conservatisme de ces valeurs toutes humaines. De celles qui réconfortent et surtout qui confortent la société sur ses bases politiques, juridiques et culturelles donc. Conservatisme scientifique autant que religieux. Celui qui refuse toute nouvelle vision lorsque celle-ci remet en cause les certitudes et les systèmes depuis trop longtemps établis. Comme le mensonge aussi, lorsqu'il a, avec le temps et le lustre de la tradition acquis l'apparence de la vérité.

Aussi, cette idéologie, si elle n'est pas immédiatement régulée par des textes forts, une éthique solide et une volonté absolue de la penser dans tous ses prolongements et toutes ses possibles dérives, ne fera que couper encore davantage l'espèce humaine de son milieu vital. Tout bien considéré, à l'instar de la puissance nucléaire désormais aux mains de régimes politiques plus ou moins stables et parfois ennemis de par le monde, l'utopie transhumaniste ne serait possible qu'une fois les nations unies à un niveau supérieur d'organisation et de sagesse, représentées par une assemblée humaine représentative de l'espèce, libre et apolitique. Sorte de *Conseil des sages* seul à même de décider des choix technologiques, biologiques et stratégiques indépendamment de tout critère culturel ou économique. Ne prenant en compte que les seuls aspects éthiques, humains, philosophiques voire même métaphysiques de ces choix. Avant cette étape incontournable,

toute diffusion, tout développement du transhumanisme à travers les différentes nations serait à n'en pas douter, et à l'image du risque nucléaire, un danger supplémentaire à ajouter à la liste de ceux, déjà nombreux, qui menacent non seulement notre espèce, mais toute vie sur Terre.

Le transhumanisme tend vers une déification de l'homme. Plus exactement vers la réalisation dans le monde et en l'homme des attributs des dieux. Des dieux en lesquels l'homme projetait ses propres désirs, ses propres aspirations, ses passions, ses fantasmes. À commencer par ceux qui consistaient à gouverner les masses en utilisant la peur qu'ils inspiraient contre les mauvais penchants des hommes. Bientôt, par le transhumanisme, la gouvernance des dieux se fera de manière directe quand une élite aura acquis leur puissance et leur immortalité. Il s'est ainsi formé, tout au long de l'histoire, un mouvement de reflux qui a vu la puissance des dieux progressivement se résorber au fur et à mesure que celle des sciences et des technologies enflait démesurément jusqu'à transformer notre propre vision du monde comme par une nouvelle Création.

Mais le transhumanisme passera comme l'ont fait le christianisme et avant lui le paganisme ou le totémisme. Léguant chacun leur tour, avant de se figer définitivement dans l'histoire, les éléments de croyance qui survivront à travers de nouvelles religions, croyances ou spiritualités. Un jour viendra où, perverties à l'extrême, dévoyées, corrompues comme toutes les croyances qui les ont précédées, la science et la technologie s'essouffleront elles aussi. Pour autant, après ce nouveau cataclysme, des éléments plus essentiels subsisteront, repris par

des philosophies nouvelles aptes à porter toujours un peu plus loin l'humanité sur le chemin de sa destinée.

Enfin, nous le savons d'expérience, toute idéologie comporte dans sa mise en pratique toutes les dérives et tous les extrémismes qu'il est possible d'en concevoir. Comme si l'immersion des idées au sein de la réalité, et plus spécifiquement de la réalité humaine, en déformait inévitablement les traits les plus subtils. Les idées qui sont censées élever l'homme ne font que se pervertir et se dégrader à son contact. Toutes alourdies de nos médiocrités, de nos faiblesses, de nos passions, de nos peurs et de nos insuffisances. La plupart des idéologies qui se sont le plus souvent mues en dictatures étaient à l'origine des mouvements philosophiques et politiques portés par une minorité à seule fin d'aider l'humanité et de la conduire sur le chemin du bonheur. Il ne faudrait pas, et c'est bien évidemment le risque majeur, que le transhumanisme à son tour ne devienne un nouveau totalitarisme. On le voit déjà à travers l'incroyable expansion des nouvelles technologies, du numérique et du World Data. Difficile aujourd'hui pour le tout un chacun d'échapper un tant soit peu à toutes ces nouvelles normes, à ces nouveaux standards et outils de communication et d'information sans lesquels on ne peut plus vivre « en société » sinon en se marginalisant. Comme l'écrivait déjà Levi-Strauss en 1955 : « Si l'écriture n'a pas suffi à consolider les connaissances, elle était peut-être indispensable pour affermir les dominations. [...] La lutte contre l'analphabétisme se confond ainsi avec le renforcement du contrôle des citoyens par le Pouvoir. Car il faut que tous sachent lire pour que ce dernier puisse dire : nul

n'est censé ignorer la loi¹. » Pareillement en terme de santé publique et d'hygiénisme où le tout-sécuritaire, le tout-sanitaire finissent insidieusement par imposer leurs diktats en laissant inévitablement sur la touche ceux qui ne peuvent pas suivre : les anciennes générations mais aussi les plus indigents ou les victimes de l'illettrisme numérique. D'autant que ces politiques toutes fardées de philanthropie et d'amour du prochain ne sont en définitive que les fruits de savants calculs de recettes et de dépenses pour les caisses de l'État. Les accidents coûtent. La maladie coûte. Il coûtera toujours moins cher de mettre au point un vaccin que de soigner un malade avec toute la cohorte de difficultés que cela entraîne en termes de recherches, d'infrastructures, de personnels soignants, de formations professionnelles, de salaires, d'exigences salariales... La liste est loin d'être exhaustive des contraintes liées à une telle entreprise. La déliquescence de notre système de santé en est la preuve criante. Les esprits les plus chagrins n'y verront-ils pas les premiers signes d'une mort « sur ordonnance » ?

Force est donc de constater que nous subissons déjà les premiers effets d'une dictature numérique et sanitaire. Mais les masses sont-elles prêtes pour autre chose ? Dans son *Discours de la servitude volontaire* Étienne de la Boétie (1530-1563) explique que si certains hommes vivent sous le joug de l'oppression c'est qu'ils y consentent et qu'en définitive, ils ne sont pas prêts pour la liberté ni ne la désirent. Sans doute en est-il de même pour tous ces peuples encore maintenus sous la férule de dictatures ou autres régimes autoritaires particulièrement liberticides. Pourtant, si ces régimes sont

1 Claude Levi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., pp. 354-355.

encore au pouvoir, c'est sans doute que, quelque part, ces peuples ne sont pas encore prêts pour autre chose. C'est sans doute que les processus qui sont censés les mener vers plus de démocratie ne sont pas encore parfaitement accomplis et qu'il serait vain d'exporter nos démocraties là où la terre n'est pas prête à les accueillir. On ne remplace pas l'histoire d'une nation par celle d'une autre. Chacune doit suivre les processus de maturation qui sont les siens propres et qui doivent passer par son propre vécu. Il est des cimes trop hautes, des vertiges trop grands, des abîmes trop sombres pour oser s'y jeter pour de bon. On a les gouvernements qu'on mérite.

Séparation

Force est de se rendre à l'évidence et de s'en remettre aux énergies de la nature. Lesquelles, en dépit des apparences, n'en continuent pas moins d'œuvrer pour que les choses se fassent comme elles doivent se faire. Autrement dit, deux mondes sont en train de prendre forme et de se différencier comme la cellule germinale se subdivise en deux cellules distinctes. Celui d'un post-christianisme sous les traits du transhumanisme et d'un biocentrisme sous les traits d'un retour vers le monde, la Terre, la vie avec tout ce que celle-ci compte de potentialités et de dimensions encore inexplorées.

Ces temps préparatoires que nous commençons à peine à vivre verront dans un premier temps progressivement se dessiner et sans doute s'opposer deux sortes d'humanités. La première constituera le plus grand nombre, le troupeau, la

masse vociférante et geignante sous le poids de ses insuffisances et de ses désirs éternellement inassouvis. Celle que Friedrich Nietzsche (1844-1900) désignait comme appartenant à *la race des esclaves*. Ceux qui ne savent vivre qu'en troupes agglutinés, confortés les uns par les autres dans leurs certitudes d'emprunt sur le monde et sur eux-mêmes. Ces hommes-là seront de ceux que le philosophe nomme encore les « derniers hommes ». C'est-à-dire ceux avec lesquels cette espèce doit nécessairement disparaître et céder la place à une forme plus aboutie, plus totale, plus universelle ; plus réelle en somme. Une humanité enfin accomplie et prête à inaugurer les véritables dimensions de l'Être qu'elle a si longtemps nourri en son sein et qui attendait le moment propice à sa révélation, à son élévation, à sa libération.

Au cœur de cette humanité des « derniers hommes » se constituera la *race des maîtres*. C'est-à-dire de ces hommes et de ces femmes minoritaires par le nombre mais détenteurs de l'essentiel des dernières richesses mondiales. Une caste détenant à la fois les derniers pouvoirs politique, économique et technologique. Une humanité autoproclamée élitiste, seule à même de pouvoir bénéficier des plus récentes avancées technologiques en matière de santé et de prolongement de la vie proposées par le transhumanisme et les technosciences. Une humanité certes sur le déclin, mais qui mènera jusqu'au bout sa logique libérale, capitaliste et technoscientifique.

Pour autant, au cœur même de cette humanité des « derniers hommes », celle des *maîtres* et des *esclaves*, un autre rameau est en préparation. Il incarnera à lui seul la véritable séparation. De celle qui mènera notre espèce vers de plus vastes

dimensions tout à la fois spirituelles et cosmologiques. Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous sommes à peine au commencement de cette métamorphose. Elle sera précédée d'une inévitable période de chaos et de crises successives où les souffrances, les déchirements, les renoncements, le découragement, le sentiment d'abandon et de déréliction absolue seront le quotidien d'une humanité livrée à elle-même. Autrement dit jetée à son destin comme le grain de blé jeté sous la meule. Cette période vient de commencer. La meule vient juste de se mettre en branle.

Ce schisme se fera d'une manière déjà connue par les évolutionnistes sous la forme d'une ramification. La séparation d'un rameau divergeant du reste de l'humanité. Pour autant, et comme ce fût toujours le cas au cours de l'évolution des espèces, il conservera de son rameau d'origine certains aspects à partir desquels il renouvellera l'espèce. Jusqu'à présent, ce fût toujours un art consommé de l'évolution que de mettre à contribution des traits physiologiques fruits de mutations au hasard. Le plus souvent, ils n'étaient qu'erreurs, difformités, handicaps, obstacles même à la survie de l'espèce. Et puis les conditions ont changées. Les environnements se sont modifiés. Auparavant pénalisants, ces traits sont devenus providentiels. Après quelques ajustements fonctionnels, ils se sont avérés de parfaits atouts pour inaugurer de nouvelles dimensions d'existence ; de nouvelles manières d'ÊTRE AU MONDE.

Contrainte et évolution

« *Tout devenir naît de la lutte des contraires.* »

Friedrich Nietzsche.

En matière d'évolution des espèces, la contrainte s'est la plupart du temps avéré un puissant moteur forçant les espèces concernées à des adaptations inédites autant que nécessaires. Toute évolution participe d'une adaptation et toute adaptation est une réponse à une contrainte. Contrainte environnementale. Contrainte inter-espèces. Contrainte au sein d'une même espèce entre groupes d'individus. Si donc il fallait isoler une constante de l'évolution du vivant, laquelle serait susceptible de nous aider à définir les évolutions prochaines de l'humanité, sans aucun doute la notion de contrainte serait à retenir en priorité. En d'autres termes, toute évolution notable et durable ne peut se faire que *sous contrainte*. *A contrario*, toute absence de résistance, d'opposition, de difficulté particulière a tendance à diluer les forces biologiques comme toutes forces partout à l'œuvre dans la nature. Sans obstacle, celles-ci se perdent. Sans résistance à laquelle se confronter, sur laquelle s'appuyer, la vie elle-même s'essouffle dans ses formes et ses manifestations. Toute force contraire est pour la vie une occasion de se manifester et de faire naître autant de formes qu'elle peut en produire. Autrement dit une infinité. Toute forme d'antagonisme est pour la vie un point d'appui, une surface de contact ; une surface « réfléchissante ». Une interface provisoire et résiduelle d'où naît la représentation. C'est aussi l'obstacle qui permet à la valeur de se manifester

nous dit Épictète. Aussi, la première de toutes les valeurs n'est-elle pas la vie elle-même ?

Or c'est justement là tout le paradoxe de mouvements comme le transhumanisme ou, plus simplement, le modèle de société auquel aspirent la plupart des démocraties et qui est *une société du moindre effort*. Monde parfait d'où toute douleur, toute souffrance seraient définitivement éradiquées. Un monde où chacun serait en droit d'obtenir tout ce dont il a théoriquement besoin pour vivre dignement selon la définition que l'État donne au concept de dignité et avec toute l'aide que celui-ci est à même d'apporter à l'individu. Un monde où la peur du lendemain comme de la maladie, de la vieillesse et de la mort n'auraient plus lieu d'être. Un monde enfin où chacun n'aurait plus à faire ce qu'il n'a pas envie de faire ni à côtoyer celles et ceux qu'il ne veut pas fréquenter. Un monde où ces nouveaux hommes auraient le corps qu'ils désirent, l'esprit qu'ils désirent, les connaissances qu'ils désirent, les expériences, les aventures, les partenaires, les enfants, les plaisirs et la vie qu'ils désirent pour la durée qu'ils désirent. Plus aucune contrainte ne viendrait borner leur existence. Mais l'espoir, la volonté, la curiosité, l'effort et la force seront à jamais effacés de leur ADN. Peut-être même toute envie de vivre. Car ce qui donne l'envie de vivre n'est-il pas justement ce sentiment diffus d'incomplétude, de manque permanent ? Ce sentiment de faim inassouvie ; d'une vie jamais vraiment rassasiée où chaque être est à la fois le sujet et l'objet de sa propre quête. Ces hommes-là, croyant réaliser enfin le bonheur suprême se seront défaits de tous leurs idéaux. Autrement dit de toutes leurs véritables raisons de vivre et de la seule voie à même de les mener à la réalisation de soi. Un monde enfin où

l'homme, aidé de sa puissante technologie, aurait les pleins pouvoirs sur toutes les manifestations de la nature et sur la plupart des hasards qui géraient avant l'essentiel de sa vie. Une vie non plus sous contrainte, mais sous contrôle. C'est-à-dire une vie désespérément exsangue de toute forme de création, d'intuition, d'imagination, d'audace, de prise de risque, de défis de toute nature, de victoires sur soi, sur les autres et sur la vie elle-même. Une vie dès lors privée de toute joie, de tout bonheur de se sentir exister à travers ces défis du quotidien. Une vie où justement, l'absence de contraintes et de luttes quotidiennes, petites ou grandes, sera synonyme de vide et de manque participant insidieusement mais de manière inéluctable à une non moins certaine déconstruction de soi.

Toute forme de vie a besoin de se confronter au monde. C'est sa manière d'être. C'est presque sa raison d'être. La confrontation, la contrainte sont autant de révélateurs des plus puissants instincts de création et de procréation. Ils sont les forceps de notre être au monde. Aussi, réduire les contraintes c'est réduire les instincts. C'est réduire la vie elle-même dans son expression primordiale.

Insidieusement, chemin faisant, nos sociétés modernes occidentales s'engagent vers cette culture du moindre effort. Monde clos où chacun, à la moindre difficulté, se tourne de manière réflexe sinon conditionnée vers un État-providence qui se doit de suppléer à tous les manques, à toutes les injustices et à toutes les difficultés de l'existence. Un État qui se fait fort lui-même d'encourager cette dépendance par le biais du politiquement correct, d'une politique dite sociale mais le plus souvent démagogique et à visée exclusivement électoraliste.

Fort heureusement, les exemples sont encore nombreux aujourd'hui où les réussites individuelles, les accomplissements, les réalisations les plus incroyables, les œuvres les plus profondes et les plus riches – les plus authentiques surtout – sont le plus souvent les points culminants de vies et de parcours douloureux, chaotiques, erratiques ou tout simplement difficiles. Des parcours le plus souvent non programmés à l'avance et faits de tous les hasards qu'une vie libre peut en susciter. Hasards des rencontres, des événements, des choix aussi. Des vies où la volonté, l'endurance, l'effort, le courage, l'audace ou la déraison parfois ont été les rouages efficaces de ces destinées remarquables. *Quid* de tout cela demain dans un monde où l'on jette dans les mains de nos enfants à peine venus au monde des jeux et divertissements saturés d'Intelligence Artificielle ? De celle qui inéluctablement nous conduira vers une bêtise collective, bien réelle celle-ci.

La confrontation au monde au même titre que la confrontation des idées crée un supplément d'être. C'est une *mise à l'épreuve* qui tend justement à prouver – à nous prouver – notre existence en apportant *la preuve* par l'expérience et la sensation, de notre ÊTRE AU MONDE. La sensation en est véritablement le point d'origine. Elle est la première césure entre le monde et le soi ; entre soi. Elle atteste de « l'être au monde ». Plus exactement *elle met au monde*. La sensation est matérialisation. C'est-à-dire sensation de matérialité. Autant dire que la confrontation au monde à travers ses différents aspects prend figure d'une mise au monde permanente ; d'un éternel sentiment d'exister à travers une création de soi sans cesse renouvelée.

On peut donc d'ores et déjà percevoir les premières formes de cette séparation entre deux humanités. Une première différence est tout d'abord visible sur le plan économique. Il y a sur tout le globe une nette opposition, et qui ne date pas d'hier, entre le nord et le sud. Entre les pays historiquement les plus riches, descendants directs du vieux continent et ayant hérité de son passé à la fois économique, culturel, historique mais aussi et surtout colonial. Autant de richesses et de facilités accumulées avec les premières grandes découvertes, la colonisation et les pillages qui ont suivis jusqu'à la soumission et l'extermination pure et simple de ces peuples autochtones. Au cœur des nations dites du sud, lesquelles donc, sont pour la plupart d'anciennes colonies occidentales, quelques très riches familles demeurent néanmoins. On ne s'étonnera pas que celles-ci sont majoritairement circonscrites aux lieux du pouvoir. Pouvoir le plus souvent artificiellement mis en place et maintenu par les nations du nord qui, loin d'avoir renoncé à leur passé colonial, se nourrissent désormais sur la bête en pillant les richesses de son sol, de son sous-sol et de ses mers. Richesses dont les économies occidentales ne peuvent se passer. Dans le même temps, les pays les plus riches ont aussi leur tiers-monde. Les victimes collatérales du capitalisme, du libéralisme, du consumérisme de masse, du tout-technologique, de la concurrence et de la confrontation à tous les degrés de la société. Une population qui n'aura de cesse de grossir avec les crises à venir. Surpopulation mondiale, réchauffement climatique, catastrophes naturelles de plus en plus intenses et fréquentes, pandémies à répétition, inégalités sociales, guerres pour l'énergie, l'eau, l'alimentation, les richesses du sous-sol... La liste n'est pas exhaustive on s'en doute. Les pays du nord

eux-mêmes, fragilisés par un contexte social de plus en plus délétère voient les extrémismes de tout poil se tailler la part du lion. Quand dictatures, intégrismes et terrorismes continuent inéluctablement de s'étendre dans les pays du sud en s'appuyant entre autres sur les contradictions, les mensonges et le néocolonialisme de l'Occident. Ajoutons à cela les réfugiés politiques et climatiques qui viennent chaque année grossir des flux migratoires que les pays riches auront de plus en plus de mal à absorber aussi bien sur le plan idéologique que sur le plan économique.

Voilà en quelques mots et dans les grandes lignes les perspectives pour ces prochaines années. Si le mouvement se poursuit de la sorte, il est fort probable que sous toutes les latitudes s'amorce une dynamique de simplification et d'homogénéisation économique des sociétés humaines. D'un côté une population humaine importante mais de plus en plus indigente. À l'autre extrémité, quelques dizaines voire quelques centaines de milliers d'individus privilégiés, détenant et se partageant l'essentiel de la richesse mondiale. Une population ayant aussi pour elle seule l'accès à tous les bienfaits de la science et de la technologie résumés par le transhumanisme.

Dans un premier temps donc, l'humanité se réduirait à deux catégories. D'un côté le peuple, esclaves modernes qui n'auraient d'autres choix s'ils veulent survivre que de louer à bas prix leur force de travail et bénéficier, le cas échéant, de quelque bienfait technologique ou médical. De l'autre côté les très riches, les maîtres, ayant tout pour eux. Autrement dit ce qui reste de richesses sur Terre ajouté à celles des autres

planètes du système solaire nouvellement explorées. Une humanité indéniablement supérieure. Autrement dit, et selon ses propres critères, plus forte, plus intelligente et plus résistante aux aléas d'une nature de mieux en mieux contrôlée. Pour autant, de ces deux humanités, la plus durable n'est sans doute pas celle qu'on imagine de prime abord. En effet, si d'un premier regard on envisage le transhumanisme et toutes les avancées qui y conduisent pour ce qu'ils sont ; c'est-à-dire une idéologie de la force, de la supériorité de l'homme sur la nature, le hasard voire même la mort, un approfondissement nous dévoile le revers de la médaille. C'est-à-dire l'accomplissement de la monoculture de masse à échelle humaine. Le règne de la pensée standardisée, du contrôle et du pouvoir de décision à tous les niveaux de la vie humaine et même au-delà. À l'instar de n'importe quelle culture intensive, cette humanité-là, si elle était la seule, serait sans doute la dernière. Car ses forces apparentes se révéleraient autant de faiblesses face à des événements totalement imprévus. Et pour cause. Une science qui dans ses fondements reste essentiellement analytique et réductionniste dans sa vision des faits ne pourra jamais acquérir une vision pleine et entière, autrement dit complète d'un phénomène quel qu'il soit. Elle perdra *de facto* toute possibilité d'intimité avec le monde. À plus forte raison quand l'humanité à travers ses découvertes scientifiques et leurs applications, envisage toujours son rapport à la vie en termes de « survie ». Déployant toujours plus intensément ses efforts de domination, de soumission, d'exploitation et de victoire sur la nature. Comme l'écrit Jean-Patrick Costa, « Si la vie est un échange permanent entre chaos et création, quoi de plus naturel que de chercher à s'allier avec

l'Univers entier. On ne peut parvenir à une telle sensation sans s'affranchir de l'idée de survie. La Vie ne se préserve pas contre le reste du monde, car elle a trop besoin de celui-ci¹».

Il y aura toujours un moment ultime où les forces de la nature, quels que soient nos progrès technologiques, déborderont nos capacités momentanées à les contenir. Notre problème est un problème relationnel avec la nature. Et le jour où nous aurons compris que le monde et nous ne faisons qu'un, alors à ce moment-là même, plus aucune science ne sera nécessaire. La Connaissance seule se suffira à elle-même et à ceux qui en seront les dignes détenteurs. Dans l'attente, bien du chemin reste à parcourir et bien des épreuves à surmonter.

Nous voilà donc, dans un premier temps, face à deux rameaux divergents du rameau principal *Homo sapiens*. Deux rameaux dont nous ne pouvons encore que supposer les formes définitives eu égard aux premiers bourgeons qui naissent à peine sur la branche maîtresse. Du premier, la race des *maîtres*, les supposés « derniers hommes », nous venons de voir les premiers développements.

Du second de ces deux rameaux, la race des *esclaves*, tout reste encore à dire. Faute de moyens suffisants, il sera toujours plus difficile pour ces exclus d'assurer leur survie quotidienne à la surface d'une planète exsangue où les biens de première nécessité seront d'autant plus rares que les populations dans le besoin seront chaque jour plus importantes. Ces cohortes humaines asservies n'auront comme alternative que de

1 Jean-Patrick Costa, *L'Homme-Nature*, Éditions Sang de la Terre, 2000, p. 230.

chercher en elles les ressources nécessaires à leur survie individuelle et collective.

Ces nouveaux parias seront donc continuellement soumis à d'intenses contraintes. Lesquelles seront, sur la durée, autant d'opportunités d'évolution. Quand les premiers, les maîtres, seront rassasiés, surprotégés, aseptisés, assistés et volontairement soumis à leurs certitudes, les autres, les esclaves, seront journellement contraints de se battre, de lutter pied à pied pour leur survie à grand renfort de créativité, d'imagination, de force, de courage, de volonté féroce. Usant sans réserve de leur aptitude au renoncement mais aussi à l'union et à l'ouverture au monde et à ses infinies ressources autant matérielles que spirituelles. Ces Spartacus d'un genre nouveau seront les nouveaux apôtres de la Terre. Une Terre qui aura, en dépit de toute apparence, encore beaucoup à offrir et à enseigner pour qui saura encore regarder et écouter. Quand les uns seront définitivement paralysés, fragilisés par la surabondance, les autres seront à jamais élevés et démesurément grandis dans leur apparente faiblesse.

Voilà donc une population nombreuse, bigarrée et soumise à de multiples contraintes. Nous avons vu plus haut que plus une société, une population ou un groupe d'individus était diversifié, plus les possibilités de variations étaient multiples et fréquentes. Nous avons vu aussi que par le biais de l'espèce humaine, l'évolution avait fait un saut d'ordre qualitatif. Partant du biologique, en gravissant différents degrés d'organisation et de complexité, elle avait progressivement investi le champ du psychique. Considérons alors plusieurs millions d'individus d'origines variées, pressés les uns contre

les autres comme autant de minerais différents au fond d'un creuset chauffé à blanc par des contraintes et des forces incommensurables pendant une période indéfinie... Quelle création bouleversante, incroyable et magnifique ne serait-elle pas susceptible de jaillir de ces forges biologiques prodigieuses ? Quelle nouvelle forme de vie, quelle nouvelle humanité ne pourrait-elle pas naître de ce magma humain incandescent ? Les possibles sont multiples voire même infinis au regard des innombrables axes de développement offerts par les infinies ramifications de l'esprit et du corps humain. Les possibilités de la matière, nous le savons, sont sans borne. Elles n'ont de limite que dans nos propres aptitudes à les découvrir et à les apprivoiser. Celles de l'esprit le sont tout autant voire davantage. Dans ce domaine, les seuls obstacles à notre capacité à rêver, à imaginer, à créer sont le plus souvent l'absence de volonté, la peur ou une certaine étroitesse d'esprit. La matière comme la nature de notre propre corps restent encore à explorer, à découvrir. Chaque jour un peu plus, certains n'ont de cesse d'en repousser les frontières, d'en augmenter les facultés, d'en accroître la résistance. D'en découvrir aussi les fibres et les terminaisons, les mécanismes et les propriétés subtiles capables de révéler des connexions invisibles avec notre environnement. Forte de ces richesses, de ces potentialités, que ne pourrait une espèce poussée à l'extrême limite de ses possibilités de survie ?

CHAPITRE II

LA JUSTE MESURE DE L'HOMME

« Car nous ne serons heureux que d'être tirés hors de nous-mêmes, développés à notre mesure. »

Antoine de Saint-Exupéry

Une fois encore, la masse devra nourrir l'exception. Une fois encore, la vaste récolte ne donnera que quelques fruits exceptionnels. De tous temps, la vie a toujours opéré de la sorte. Peu économe en termes de moyens, de forces, de matières premières, de souffrances aussi. Généreuse dans l'effort elle aime par dessus tout la rareté, l'exception, l'improbable, l'unique voire l'impossible. De la masse incommensurable de l'Univers, la vie a fondu autant d'astres qu'elle pouvait lui en donner. Un nombre certes incalculable pour un esprit humain, mais bien dérisoire au regard de l'écorce sombre et desséchée, apparemment sans vie, du reste de l'Univers. Ici, la science est encore utile car elle est l'outil des proportions et des rapports. De ces centaines de milliards

d'étoiles, un nombre bien moindre est susceptible d'abriter une forme de vie organique telle que la nôtre. Proportion encore bien inférieure sinon dérisoire. Mais la vie est généreuse, dispendieuse. Elle peut gaspiller à loisir son temps et ses ressources. Qu'importe pour elle. Le temps lui appartient. Ses ressources sont infinies et elle n'a de comptes à rendre qu'à elle-même.

Au sein des espèces, les processus ont toujours été les mêmes. C'est dans le creuset puissant des masses indifférenciées qu'ont été forgés les individus singuliers, les exceptions. En inaugurant ainsi de nouvelles voies, de nouvelles dimensions, ils se sont avérés autant de moyens d'échapper à tous les fixismes. Ces singularités ont été, tout au long de l'histoire de la vie, autant d'issues de secours par où la vie a sans cesse pu reprendre son élan et exprimer cette infinie créativité qui la submerge, qui la déborde.

L'humanité elle-même ne déroge pas à la règle. Une fois encore, tout comme les astres nés de la masse infinie, sans forme, incandescente et sombre de la matière primordiale, l'humanité bruyante, sauvage, barbare, vociférante, vulgaire, médiocre et violente nourrira en son cœur autant d'astres porteurs d'une lumière nouvelle sur le monde. Ces précurseurs, ces êtres d'exception ont été de tous temps au sein des différentes civilisations ou plus humbles groupes disséminés inégalement à la surface de la Terre. On les trouve déjà en nombre relativement important dans la Grèce antique sous les noms des grands penseurs présocratiques tels que Thalès de Milet, Héraclite, Anaxagore, Parménide, Démocrite... Mais aussi au cœur d'une nature encore préservée – pour combien de

temps encore – au sein des sociétés archaïques des Peuples Premiers. Les premiers réunissaient en eux à la fois le scientifique, le poète, l'artiste, le philosophe et le sage. Ils portaient déjà sur le monde le regard des dieux. Ce regard des cimes qui permet d'embrasser la vie dans son mouvement d'ensemble et d'en décrire jusqu'aux plus improbables mécanismes. Les seconds possèdent encore ce lien, cette relation intime et privilégiée avec la nature. Ayant tous ce sentiment de l'unité de l'homme et du Cosmos, ils détiennent eux aussi des savoirs et une sagesse dont l'Occident d'aujourd'hui se trouve fort dépourvu. À part sur des points de détail, les sciences contemporaines n'ont guère apporté de pierre supplémentaire à l'édifice considérable des connaissances d'alors. Et ce, malgré des moyens technologiques et financiers considérables en plus de deux mille ans écoulés en vain.

Voilà déjà, dans les grandes lignes, les types d'individus à même d'inaugurer ou du moins de préfigurer cette nouvelle lignée en charge de redonner à notre espèce ce second souffle qui lui fait aujourd'hui défaut. Un nouvel élan, une nouvelle dynamique doublée d'une vision du monde plus universelle, plus empathique, plus profonde en même temps que plus vaste. Pour avancer vers ces nouveaux horizons qui seront aussi de nouvelles frontières vers de nouveaux mondes, l'humanité d'alors aura besoin de renouer ses liens les plus intimes avec la Terre et une nature qu'elle a depuis trop longtemps méprisée, exploitée, ravagée voire assassinée. Il va nous falloir enfin changer notre rapport au monde et à la vie. Ne plus considérer cette dernière comme une ennemie à travers ses forces destructrices certes, mais qui sont aussi des forces de création.

Toute force n'est destructrice qu'à partir du moment où on lui oppose autant d'obstacles, de limites, de résistance que sa puissance démesurée et incontrôlable n'aura d'autre choix que de renverser. Nous devons faire de ces puissance des alliées. Non plus les considérer comme une vague dévastatrice dont il nous faudrait nous protéger en édifiant des digues dérisoires, mais y voir une énergie que nous aurions tout avantage à chevaucher avec grâce et légèreté en nous y adaptant tel un danseur des cimes. Épouser chacun de ses mouvements dont la puissance motrice et créatrice serait à même de nous porter vers des mondes et des dimensions insoupçonnés. Pour ce faire, il faudra restaurer le dialogue avec la Terre et la vie. Réapprendre du monde et des mondes plutôt que de toujours prendre sans jamais rien rendre, comprendre ni même remercier. Il faudra d'une manière ou d'une autre nous renaturer. Retisser des liens faits d'humilité, de respect et surtout d'amour avec la nature et la vie. Changer notre regard sur le monde mais aussi sur nous-même.

Voilà esquissés les premiers contours d'une tâche à l'ampleur et à l'enjeu sans pareils que tous, loin s'en faut, ne pourrons pas accomplir. Les destinées exceptionnelles appellent des êtres d'exception. Mais comment les trouver ? Comment se reconnaîtront-ils ? Quel sera le crible à même de les isoler du reste de la masse et d'en faire une nouvelle lignée ? Quel creuset pourra les séparer de la gangue incandescente et grossière ? À moins que comme certains corps, plus denses que d'autres, ils ne se concentrent naturellement en un lieu qui sera le berceau de cette nouvelle humanité.

Le sentiment immédiat de la vie

Or, en matière de sélection, de reconnaissance, les premiers moyens qui viennent naturellement à l'esprit sont ceux de l'éducation et de l'enseignement. Pour autant aujourd'hui, force est de constater que ces termes n'en masquent en réalité qu'un seul : l'idée de formation, déjà très à la mode, et qui n'est elle-même que la version adoucie d'un *formatage* désormais institutionnalisé. L'éducation, prérogative de la famille mais dont l'Enseignement se veut progressivement le relais, ne doit, dès les premières années, non pas, non plus, aider celui qui n'est encore qu'un enfant, dans son développement, son épanouissement et sa réalisation *in natura rerum*, mais à sa seule intégration sociale hors de laquelle, dit-on, point de salut possible. Une intégration qui n'a désormais de sens que dans un utilitarisme, une efficacité, une productivité à visée exclusivement communautaire. À ce propos Nietzsche écrit :

[...] Le jeune homme doit débiter, non pas par une connaissance de la vie, encore moins par une expérience directe de la vie, mais par un savoir sur la culture. Le savoir doit être infusé ou insufflé à l'élève sous forme de connaissance historique ; c'est-à-dire qu'on farcit sa tête d'un nombre formidable d'idées tirées de la connaissance extrêmement indirecte des temps et des peuples du passé, non du sentiment immédiat de la vie. Son désir de faire ses propres expériences et de les sentir s'organiser en lui comme un système vivant et cohérent, ce désir se trouve étouffé et comme grisé par la somptueuse illusion qu'il est possible, en peu d'années, de recueillir en soi-même les expériences les plus sublimes et les plus

remarquables des époques passées, et particulièrement des plus grandes d'entre elles¹.

Sous couvert d'enseignement et de culture, il ne s'agit en fait que d'étouffement des aspirations les plus intimes et primitives dans un premier temps. Puis, dans un second temps, de dressage et de formatage aux exigences insidieuses de l'économie de marché, du consumérisme, de l'exploitation des sols, des ressources et des masses dans le seul but d'entretenir les élites dans leur élitisme et les autres, dans leur lutte pour une existence décente. Or, toute éducation, tout enseignement comme toute culture devraient commencer par une approche à la fois sensuelle et généraliste de la vie et du monde. Accompagner le jeune dans une approche et une vision globales par le biais d'une initiation directe et immersive au sein de la nature et de ses forces créatrices. Une telle démarche fera que toute spécialisation qui s'en suivra, qu'elle soit historique, scientifique, artistique ou philosophique, sera toujours subordonnée à ces notions d'unité, d'interdépendance et de fragilité de la vie. Vision et conscience préliminaires à partir desquelles toute spécialisation trouvera toujours les bornes susceptibles de la contenir dans ses excès et dans ses dangers potentiels tout en conservant le sens de sa propre démarche. Elles seront aussi à même de guider toute action et de la mieux replacer dans un contexte qui doit toujours être celui de la vérité et du respect de la vie. Toute démarche humaine et *a fortiori* créatrice ne devrait jamais dévier de cette voie.

1 Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2000, p. 569.

Or c'est bien tout le contraire que nos institutions dites modernes et progressistes s'attachent depuis toujours à mettre en œuvre chez ceux sur les épaules desquels repose l'avenir de nos sociétés et plus loin, de l'humanité elle-même. Dès la petite enfance nous nous efforçons de mettre en œuvre chez notre progéniture les premiers mécanismes de la division du travail, de la répartition des tâches, de l'efficacité, de la productivité, de la séduction et de la sélection, du contrôle et de la rentabilité sous toutes ses formes. Du parent à l'enseignant, on trie et on classifie. On tâche aussi d'identifier tel ou tel penchant, caractère ou aptitude afin de les développer si nécessaire à l'excès. Espérant secrètement qu'ils pourront tôt ou tard être mis à *profit* sous couvert d'une quête de réussite et d'épanouissement personnels. Ces derniers ne reflétant la plupart du temps que les critères établis par la société elle-même. Car le social est ici à prendre dans un sens éminemment restrictif. Lequel se limite aux seules notions d'élitisme, de performance pour les uns ; de consumérisme débridé pour les autres. Enfin, on prépare les jeunes esprits à l'exploitation sans vergogne des ressources naturelles actuelles, à la découverte des ressources futures multipliées par la toute puissance techno-scientifique. Voilà donc une société où l'art et la philosophie elle-même sont désormais entre les mains des seuls marchands et des penseurs de profession. Une société où l'éducation à la philosophie comme le dit Nietzsche, consiste à tout faire pour détourner la jeunesse de celle-ci. Une société où la philosophie, une fois sortie des établissements d'enseignement, quand elle en sort, n'est plus qu'une sorte de laisser-passer pour la polémique politico-médiatique où le philosophe diplômé (donc érudit) devient un polémiste patenté

trouvant dans les livres les arguments irréfutables pour une joute oratoire et médiatique digne des sophistes de l'Antiquité. Ici encore, par le biais d'une notoriété toute faite de séduction et de falsification, la recherche du profit et des honneurs l'emporte le plus souvent sur la recherche de la vérité. Ces philosophes-là, à l'image de ceux déjà dénoncés par Schopenhauer, ne sont que des outres pleines de suffisance et de certitudes. Autant de breuvages de qualités diverses et mélangés, lesquels font davantage mal au crâne qu'ils n'apportent ivresse et créativité.

Ces philosophes-là sont repus de sciences, d'histoire et de biographies. Ils ne pensent plus depuis longtemps par eux-mêmes et dès qu'une idée leur vient à l'esprit, c'est tout un argumentaire fait de livres, de citations, de références, biographies et historiographies qui leur vient à l'esprit de manière réflexe. Le tout articulé autour des derniers événements relatés par des médias autant approximatifs que partiels et sans profondeur.

Contrairement à l'antique « leçon de choses » que les enseignants de l'ancien temps se faisaient fort de prodiguer aux jeunes esprits naturellement curieux et gourmands de la vie, il faut aujourd'hui que ces brebis soient le plus tôt possible initiées aux sciences et aux nouvelles technologies, aux mathématiques, à l'économie et aux langues vivantes. Ces disciplines les plus à la mode bien sûr et qui sont, coïncidence, celles du commerce international. Initiées aux sciences dont les aspects les plus prisés sont bien évidemment les mathématiques, les statistiques, les courbes de croissance, le numérique, l'informatique, la programmation, la communi-

cation mais aussi les arts et le sport... Autant de dons que chaque parent moderne s'efforce, à grands renforts d'activités d'éveil puis périscolaires, de découvrir et de développer jusqu'à l'exaspération chez l'enfant prodige, ce surdoué en puissance, puisque ces dons seront les gages de sa réussite et de son épanouissement social mais aussi financier. Par là même et par une manière de procuration, ils conforteront également les parents dans ces choix qui n'étaient pas les leurs et dans une réussite sociale tardive mais entérinée par celle de leur progéniture.

Le commerce, la vente, le droit, l'informatique, les métiers du numérique, les sciences de la communication, du *leadership*, du *management*, du *merchandising* ou du *design* sont désormais les seuls grands axes de développement de nos sociétés modernes occidentales. Toutes les autres professions faisant appel, quand c'est encore le cas, à une forme de créativité, leur étant désormais assujetties. Pourtant, ces lignes toutes tracées sont celles qui nous mèneront aussi sûrement à notre perte. Pour la simple raison qu'en s'interdisant toute vraie créativité, toute expression intuitive, tout hasard, nos sociétés s'interdisent aussi tout nouvel horizon vers de plus prometteuses évolutions. Sûres de leurs acquis, nos civilisations fonctionnent de plus en plus en cercle fermé en s'interdisant tout chemin buissonnier, toute nouvelle découverte et toute autre vision du monde.

Les arts eux-mêmes, qui sont par définition le poste avancé de toute exploration métaphysique du monde, de toute avancée dans la compréhension intuitive de la vie, s'affaiblissent de plus en plus du fait même qu'ils ne se nourrissent plus que de

« plats préparés » et prédigérés par les grands groupes de production et de diffusion artistique ; littéraire, musicale et cinématographique pour les plus populaires.

Toute vie devrait donc logiquement débiter par une initiation aux forces de la nature comme le font encore depuis des millénaires les peuples autochtones. Comme le faisaient aussi jadis les grecs de Sparte durant l'Antiquité. Sans pour autant verser dans ce qui, à nos yeux aujourd'hui, seraient des excès caractéristiques de ces époques ou de ces peuples, une immersion dans le flot impétueux de la vie est la meilleure manière d'en sentir les forces, les liens, les dimensions. Les correspondances aussi entre les différents niveaux d'observation dont l'homme est capable. Apprendre en premier lieu l'unité, la globalité, la totalité du monde. Apprendre l'interdépendance et l'interconnexion de ses plus intimes parties inertes ou vivantes. Et ce, avant que de commencer à en explorer les détails les plus infimes, les terminaisons, les particularités, les infinies subdivisions que nos consciences opèrent à travers le réel à seule fin de toujours mieux le comprendre pour toujours mieux le maîtriser, l'assujettir et l'exploiter.

D'après Richard Louv, journaliste et essayiste, les dernières générations souffrent de ce qu'il appelle un « trouble du déficit de la nature¹ ». Lequel a pour origine un emprisonnement/confinement à la fois urbain et technologique, médiatique et numérique auquel il est difficile d'échapper aujourd'hui. À plus forte raison lorsque le jeune, par définition, n'est pas armé contre cette insidieuse menace. À une période

1 Richard Louv, *Une enfance en liberté*, Leduc.s Éditions, 2020.

de la vie où le développement cérébral est largement conditionné par les expériences sensibles et affectives, il est primordial que le jeune soit en capacité de s'ouvrir à un champ d'expériences élargi et diversifié.

Les conséquences de cet enfermement psycho-physique entre murs et écrans ne tardent pas à se faire sentir à travers des difficultés de concentration et une incapacité chronique à soutenir son attention plus de quelques minutes. Elles se manifestent aussi par des troubles affectifs, cognitifs et psychiques tels qu'une augmentation des dépressions au sein des populations de jeunes concernées. Autant de troubles qui ne sont pas sans conséquences aussi sur le système immunitaire. La léthargie et l'anxiété ne sont pas en reste avec à la clé, en plus des aspects physiologiques dus à la sédentarité, un déficit de la confiance en soi et une conscience écologique sous-développée entraînant à sa suite un déficit bio-empathique. « Ce qui nous manque, écrit Robert Michael Pyle, c'est un sentiment général d'intimité avec le monde vivant [...]. L'extinction de l'expérience [...] implique un cycle d'hostilité au naturel qui peut avoir des effets désastreux¹. » Cette « extinction de l'expérience » comme la nomme Pyle, se manifeste par une moindre sensibilité à l'égard des souffrances et dégâts occasionnés sur l'environnement et les autres êtres vivants.

Autant de conséquences néfastes sur les plus jeunes générations à travers une vie de plus en plus urbaine, hyper-

1 Jeremy Rifkin citant Robert Michael Pyle, *La troisième révolution industrielle*, Les Liens qui Libèrent, 2011, p. 354.

technologisée, hyperactive et paradoxalement déconnectée du réel.

Les causes de ce déficit sont connues et démontrées « scientifiquement » depuis déjà quelques années : omniprésence des écrans, enfermement/confinement dans les villes et les appartements, surprotection des parents en réponse à une société ressentie comme non sécurisée, sédentarisation, diminution des activités physiques en extérieur, pléthore d'activités extra-scolaires peu ou pas en lien avec la nature et ne laissant que peu de place à l'ennui, au rêve, à l'improvisation et à la créativité. Sous-stimulation des cinq sens contre une hyper-stimulation de l'attention dédiée aux écrans et à leur mode spécifique de captation de l'attention. « En classe, où le multi-tâches est devenu la norme et où l'attention est sans cesse détournée, l'aptitude à réfléchir, à structurer ses pensées et à suivre une idée jusqu'au bout est en voie de disparition. Beaucoup d'enfants sont sur-stimulés et totalement épuisés quand ils entrent au collège¹. » Autant de facteurs qui sont à l'origine d'un sous-développement des capacités cognitives, créatrices, empathiques incontournables pour l'édification de soi.

Un enseignement digne de ce nom devrait s'attacher à développer chez l'enfant la sensibilité biophilique et biosphérique en faisant de la nature le terrain privilégié pour toute forme d'enseignement, d'éducation et de relation à l'autre.

1 *Ibid.*, p. 357.

Réveiller, éveiller et faire que la jeunesse s'émerveille devant les beautés et les miracles incomparables de la vie. Développer par ce puissant levier l'intérêt, l'envie de comprendre et d'apprendre, lesquels amèneront vers un désir de préservation et de protection de la nature et de ses richesses immatérielles. L'empathie, la coopération, la participation, l'enseignement interdisciplinaire, l'expérience directe sont les chemins qui mènent à cette révolution intérieure.

Dès lors, force est d'admettre qu'aucun État ne pourra jamais se faire le révélateur et le protecteur de ces belles individualités en charge de porter l'humanité vers de nouveaux horizons plus dégagés. Car ces individus singuliers, différents, avides de vérité, de puissances célestes, de feux de toute nature, d'orages et de tempêtes, de cyclones et d'ouragans de lumière et de feu, de frissons, de désirs, de sensualité, de puissance créatrice, de justice et d'amour aussi, de forces libérées enfin en même temps que de connexion avec le monde dans ses plus grandes dimensions... aucune école, aucune institution, à plus forte raison aucun État ne pourront les révéler à eux-mêmes et au monde justement parce qu'ils doivent être l'exception. Or, fruits de la norme, même fruits les plus rares, ils en conserveraient un certain héritage, une certaine influence qui, infime peau morte, alourdirait leur envol et briserait leur élan. Car si, comme je l'ai dit plus haut, la masse doit nourrir l'exception, elle n'en est pas pour autant le germe. Ses racines viennent d'ailleurs. C'est donc par eux-mêmes que ces femmes et ces hommes de l'avenir devront se construire et s'éduquer. C'est en autodidactes accomplis et donc libres de toute entrave comme de toute influence nocive qu'ils se nourriront à leur source de vie intérieure, chez eux

intacte et toute puissante. Ils se délecteront de nature, mais aussi d'art, de science, d'histoire, de technologie aussi sans doute mais toujours dans la juste mesure d'une vie harmonieuse. Au service aussi d'une humanité rendue humble par le sens du devoir et de ses responsabilités à l'égard de la vie, de la nature et du Cosmos. Ils seront donc de ces êtres exceptionnels qui, dès l'âge de raison, auront hérité de la vie suffisamment de génie et de sagesse. Lesquels, comme premières semences, sauront ordonner toute la suite de leur croissance et de leur développement spirituel dans le seul sens d'une vie meilleure, plus grande, plus digne et plus vertueuse. Une vie aux dimensions supérieures, loin des *derniers hommes* désormais ensevelis sous le poids de leurs certitudes, de leur orgueil et de leur honte.

Naissance et renaissance

Donc une éducation, un enseignement, un apprentissage de la vie en autodidacte. De là bien éloignés des conventions, des traditions, des conservatismes et de toutes les certitudes d'une société sinon d'un monde figés sur leurs acquis. Incapables d'inaugurer de nouvelles manières d'être au monde car ignorant même leur existence. Cet enseignement qui s'apparente davantage à une initiation peut se faire sur le tard. Même s'il est plus difficile voire douloureux de se départir de plusieurs années de conditionnement, de dressage et de formatage, il est pourtant possible. Mais il devra commencer par une déconstruction de cet être social, de cette pré-

fabrication opérée par la collectivité. Une ré-vision s'impose. Autrement dit, littéralement, un nouveau regard sur soi et sur le monde. Un regard purifié, lavé de toutes les scories, de tous les faux-semblants, de tous ces trompe-l'œil que le monde dit moderne dresse autour de chaque citoyen. Des trompe-l'œil comme autant de paysages aux accents de vérité et de liberté qui ne sont là que pour masquer ou lui faire oublier les murs qui l'entourent. La cure est difficile. Elle consiste en une totale immersion au cœur d'une nature qui aura à charge de déconstruire tout ce que l'individu « civilisé » a accumulé de réflexes, de sensibilités, de connaissances, de perceptions ou d'a-perceptions aussi. Du moins cette déconstruction se fera-t-elle naturellement dans le sens où, confrontées aux forces de la nature, les habitudes de sentir, de voir, de penser, de vivre, d'apprendre précédemment acquises se trouvent rapidement prises en défaut et n'offrent que peu de résistance aux exigences d'une vie authentique. Toutes les digues ne tardent pas à céder et c'est finalement d'une mise à nu de laquelle participe cette initiation. Rien moins qu'une re-naissance. L'on rejoint par là la Cryptie des jeunes spartiates de l'Antiquité grecque ou les différents rites de passage à l'âge adulte des sociétés traditionnelles.

Les *peuples racine*, comme les nomme Jean Malaurie (1922-2024) anthropologue et géomorphologue, nous ont appris tout cela et possèdent encore, pour les derniers de leurs survivants, les rituels nécessaires à cette relation intime au monde. Pour le jeune, cette initiation prend véritablement les traits d'une naissance puisqu'avant, tout l'y préparait, loin de lui construire une carapace de certitudes que le rituel aurait ensuite à charge de déconstruire péniblement. Pour l'adulte au

contraire, cette initiation prend figure de petite mort. Une mort ritualisée à seule fin – et c’est bien le cas ici – de disloquer tous les attributs d’une vie jusque-là contrefaite, égarée voire dévoyée. Il faut d’abord mourir pour pouvoir renaître. Réellement, peut-être. Mais avant tout symboliquement. Cette initiation, qu’elle soit rituelle ou accidentelle – dans le cas de la souffrance, de la maladie ou d’un choc psychologique – consiste bel et bien à se défaire des attributs du corps et de l’esprit socialisés pour retrouver et reconnaître ceux du corps cosmique autour duquel doivent s’ordonner et se *subordonner* tous les attributs sociaux puis individuels. Ni plus ni moins donc qu’une métamorphose où chaque individu se doit d’organiser son chaos intérieur, selon les mots de Nietzsche, en réfléchissant à ses propres besoins et à ceux d’une civilisation où devra se réaliser *l’accord de la vie et de la pensée, du paraître et du vouloir*¹.

Mais alors me dira-t-on, pourquoi ces peuples autochtones, détenteurs de tant de savoirs sur la nature, sur l’homme et sa place dans le Cosmos, pourquoi donc sont-ils aujourd’hui à ce point menacés de disparition ? Et pourquoi n’ont-ils pas déjà accompli ce saut qualitatif susceptible d’emmener l’humanité vers un autre niveau d’existence ? Sans doute parce qu’il leur manque, pour que ces connaissances acquièrent une autre dynamique, une dimension supplémentaire sinon complémentaire qui est celle octroyée par les sciences et les technologies occidentales. Pour ce faire, il a donc fallu que l’Occident progresse, se développe avec ses propres valeurs jusqu’à menacer la survie de ces peuples indigènes, celle de

1 Friedrich Nietzsche, *Considérations... op. cit.*, p. 575.

leurs savoirs et la sienne propre. Si le modèle occidental en est arrivé au point de développement qui est le sien aujourd'hui, ça n'est sans doute pas par hasard. Sans pousser jusqu'à une forme de finalisme, il est l'incarnation de cette partie du réel représentée par la matière, quand les autres traditions sont, elles, représentatives du versant spirituel du monde. Ces deux visions fondamentalement différentes voire antagonistes, ne sont pourtant que des aspects du monde ni plus ni moins légitimes l'un que l'autre. Ils sont d'une certaine manière à l'image du cerveau gauche et du cerveau droit dans le crâne d'un même individu : complémentaires. Du moins, s'ils ne le sont pas encore, sont-ils appelés à le devenir à travers une prochaine symbiose nécessaire à la poursuite de l'aventure humaine. Ces deux visions suggèrent une complémentarité et une future complétion.

Comme pour toute forme de vie, il est aussi naturel pour l'espèce humaine de continuer de se développer, de croître et de peupler non seulement notre système solaire, dans la mesure des possibilités qui lui seront offertes, mais plus encore, de s'étendre au sein d'un univers on le sait, sans limite. Bien sûr, en ces temps encore lointains, l'humanité ne sera plus qu'un nom, un souvenir peut-être, un mythe... Les formes auront changé tout comme les langages et jusqu'à la matière des corps qui aura elle aussi, à force de générations, de contraintes et d'adaptations successives, accompli à son tour sa transsubstantiation. Mais à travers tous ces changements où l'humanité n'aura été qu'un bref épisode, c'est bien la vie toujours qui, sans jugement, sans préférence, se communique à tout ce qu'elle rencontre comme matière à transformer, à *informer*, dans la double acception du terme.

Participation

Ce passage, cette initiation, ce rebond de notre espèce ne pourrait-il pas justement s'opérer par la rencontre de ces deux visions du monde parfaitement contradictoires de prime abord mais finalement complémentaires et nécessaires chacune pour la survie de l'autre ? Ne serait-il pas, comme le disait Nietzsche, la réalisation de l'accord entre la vie et la pensée, entre pragmatisme et idéalisme, entre les nécessités organiques et les exigences spirituelles ? Cet *homme symbiotique*, selon l'expression de Joël de Rosnay, nous renvoie plus avant à Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) et à la notion de *participation* que l'anthropologue a largement développée à travers son œuvre. Pour l'indigène des sociétés traditionnelles, tout participe de tout à tous les degrés et le monde est tout un. Il n'est pas de chose en soi, isolée, indépendante du reste du monde. Rien n'existe isolément. Pas davantage l'être vivant ou l'homme. Lequel, sans sa communauté, n'est rien. Il s'agit ici, véritablement, d'une inversion des valeurs. Pour l'homme occidental, fidèle à la tradition platonicienne et aristotélicienne, chaque être, chaque objet, chaque détail du monde en est une partie constitutive. Pour le « primitif » au contraire, le chemin, la vision sont radicalement contraires puisqu'il part d'un tout homogène et originel, mythique, pour le décomposer en autant d'éléments. Lesquels toutefois restent toujours liés et dépendants les uns des autres, interagissant, s'influençant et se complétant. Chez l'indigène des sociétés traditionnelles, tout est lié et interdépendant parce que tout procède d'une unité originelle souvent ressentie et décrite sous l'apparence d'une force : le *Mana*, le *Wakanda*, le *Kì*... dont les différents aspects

du monde ne sont que des subdivisions infinies. La trace du chasseur est une partie du chasseur, de même que sa lance ou une mèche de cheveux égarée dans la nature. Ce sont toutes des *appartenances*, autrement dit des extensions de son être comme lui-même est une extension de la force dont tout procède. Aussi, en atteignant une de ses extensions, c'est lui qu'on atteint. D'où l'inquiétude du natif lorsque, ayant égaré une arme, un objet personnel, et jusqu'à des cheveux ou autres résidus corporels, il y voit un risque pour lui de se trouver à la merci des esprits ou d'un sorcier entre les mains duquel ils pourraient tomber. Quand, pour l'occidental muni de l'outil analytique et scientifique, le monde apparaît comme une composition, un agrégat d'éléments épars, il revêt, pour le « primitif », l'image d'une décomposition. Laquelle part d'un tout vers des éléments particuliers. Sorte de vision « en éclaté » dont chaque partie serait néanmoins toujours reliée à la totalité. Les philosophes et les artistes ont toujours plus ou moins perçu cette relation permanente entre toutes les parties du réel. Pour Henri Bergson (1859-1941) par exemple, si le corps se limite à la matière à laquelle la conscience s'applique, il comprend tout ce que nous percevons, il va jusqu'aux étoiles. Fernando Pessoa (1888-1935), quant à lui, estime ne pas se limiter à la dimension de sa propre taille mais être de la dimension de ce qu'il voit.

Or, depuis quelques années, les sciences commencent progressivement à découvrir des liens entre des aspects de la réalité que l'on pensait auparavant hermétiques les uns par rapport aux autres. Justement parce que nos moyens de perception, toujours plus fins, finissent eux-mêmes par révéler des porosités, des terminaisons, des liens toujours plus subtils

entre les choses. L'astronomie, la biochimie, la chimie moléculaire, la physique des particules mais aussi les neurosciences contribuent chaque jour davantage à mettre en lumière ces liaisons, parfois ces liens de causalité que l'expérience de l'occidental ignorait jusqu'alors. Petit à petit, nous découvrons des rapports, des correspondances, des influences jusque-là insoupçonnés. À plus grande échelle, les faits nous obligent à reconsidérer nos vieilles certitudes. Pour seul exemple, le réchauffement climatique et ses multiples conséquences nous montrent à quel point les activités humaines ont un impact de nature systématique sur l'ensemble des équilibres naturels, sur la biodiversité, depuis la modification du climat jusqu'à la disparition de nombreuses espèces ou l'apparition de pandémies nouvelles. Nous sommes mis devant le fait accompli. Oui le monde est tout un et tout est lié. Et sans doute bien plus encore que nous ne pouvons l'imaginer. Nous ne le percevons pas encore avec la sensibilité dont les sociétés traditionnelles, les peuples racines envisagent ce lien. Mais nous n'en sommes encore qu'au tout début de ce processus.

Certaines découvertes scientifiques laissent au contraire présager la prochaine mise en évidence de liens bien plus subtils que ceux qui nous apparaissent aujourd'hui. Préparons-nous à devoir réinventer notre vision du monde, nos catégories et jusqu'à notre langage. Ces prochaines décennies sinon ce prochain siècle nous enseigneront que la matière du monde peut tout, sans arrières-mondes, sans transcendance, sans Dieu. La matière peut tout parce qu'elle est tout et que ses dimensions, dont certaines nous sont encore largement méconnues, vont bien au-delà de nos actuelles capacités de perception. C'est cette dernière que nous devons réinventer,

redécouvrir, réajuster ou peut-être plus simplement rééduquer ou développer comme on apprend à marcher, à grimper, à nager ou à danser. C'est nous que nous devons perpétuellement réinventer et redécouvrir. C'est notre dialogue avec le monde que nous devons continuellement enrichir et renouveler. Mais avant tout, c'est notre rapport au monde que nous devons pacifier. Changer cette relation primitive qui jadis s'imposait comme une relation de survie et donc de confrontation. Elle doit aujourd'hui se muer en une relation empreinte de respect, de sacré et d'émerveillement. Le monde, lui, suivra. Tant que nous aurons la volonté, le courage, l'audace, le respect et surtout l'amour. Ajouter à cela le désir profond et sincère de vérité et de justice. Le monde suivra parce qu'il est sans limite. Car les seules limites susceptibles de ralentir sinon de stopper notre progression sont en nous. Elles ont pour noms l'orgueil, la peur, la certitude, la convoitise, l'ignorance et le mensonge. C'est à nous d'oser franchir le pas. C'est à nous, humains, d'oser changer notre regard sur le monde et la vie. C'est à nous seuls qu'il appartient de croire ou non en ce seul et incroyable miracle qui les contient tous : celui de la vie, de l'existence et de son éternel retour.

La vie réclame notre pleine et entière participation dans tous les sens du terme. De découverte en découverte, nous finirons par comprendre que tout participe de tout et que toutes les parties même les plus insignifiantes du réel sont liées entre elles un peu à la manière des cent milliards de neurones qui constituent notre matière cérébrale.

Mouvement perpétuel

Au fil des millénaires puis des derniers siècles, les découvertes en matière de techniques et de sciences ont progressivement mis en lumière ce qui auparavant relevait du surnaturel, du magique, du divin. La combustion, le magnétisme terrestre, la rotation de la Terre, la révolution des planètes, les éclipses, la reproduction des êtres vivants comme la plupart des phénomènes naturels ont peu à peu révélé à l'humanité une partie de leurs mécanismes. Chaque découverte nous renvoyait toujours à la matière, à ses infinies possibilités d'organisation et aux non moins infinies propriétés que celle-ci recelaient. Le plus incroyable, c'est que chaque nouvelle découverte en entraînait à sa suite une infinité d'autres plus incroyables encore. Le feu a inauguré « l'âge de fer » par l'utilisation et la synthèse de différents métaux. Leur utilisation de plus en plus précise permettant à son tour une meilleure maîtrise du feu et de ses différentes applications dans les différents domaines de l'industrie humaine. Le bois, le charbon et la vapeur ont été autant de sources d'énergie nouvelles. Elles ont successivement puis conjointement accéléré la mise en œuvre d'outils et de matériels de plus en plus puissants, de plus en plus précis, efficaces et performants dans la recherche et la mise en pratique de maintes découvertes chaque fois plus révolutionnaires. Avec l'électricité et les énergies fossiles, une fois de plus, les événements se sont accélérés. Grâce à elles, tous les domaines de l'industrie, de la recherche et des communications – et donc du commerce – ont fait un bond considérable. Elles ont entraîné l'humanité vers des dimensions nouvelles mais toujours accompagnées, dans l'ombre, des

risques proportionnés aux puissances mises en œuvre. La découverte de la structure de l'atome, à travers l'électricité, a ouvert la voie à l'ère nucléaire et par là même, à une réécriture complète de notre vision du monde et de la matière. Avec la toute récente mécanique quantique, dont les lois ont été décrites grâce à la découverte des particules élémentaires et de leur comportement « singulier », une nouvelle ère s'ouvre à nouveau dont la révolution numérique n'est, à elle seule, que le premier chapitre. Et quel chapitre ! Elle aura permis depuis déjà plus d'un demi-siècle la mise en œuvre de machines à la puissance de calcul sans précédent. Lesquelles machines ont accéléré non seulement les progrès de l'industrie et de la recherche en premier lieu, mais aussi ceux de l'énergie, de la médecine, des communications, de l'agriculture et de la conquête spatiale pour n'en citer que quelques-uns. Cette dernière, à son tour, de par un environnement unique et propice à de nouvelles expériences, a relancé la machine prométhéenne vers de nouvelles découvertes comme autant de conquêtes et de victoires sur la matière. Et nous n'en sommes qu'au début. Comme un fil d'Ariane qui n'aurait pas de fin, chaque nouvelle invention en entraîne à sa suite quantité d'autres. Celles-ci dévoilant à leur tour les infinies possibilités de la matière et plus encore, de l'esprit. Pourtant, ce dernier a-t-il suivi dans les mêmes proportions ? On peut raisonnablement en douter. Et ce fil d'Ariane, plutôt que de nous mener vers la claire lumière du jour, ne nous mènerait-il pas vers davantage d'obscurité sinon d'obscurantisme ? Croyant ainsi nous libérer, ne serions-nous pas au contraire en train de nous perdre dans les infinis détours d'un labyrinthe au bout duquel nous attendrait un nouveau Minotaure ?

Car si toutes ces incroyables avancées scientifiques et technologiques ont largement contribué à améliorer notre survie et notre bien-être individuels, qu'en est-il véritablement au niveau collectif ? Avons-nous véritablement progressé ? Quel est le sens de toute cette frénésie technologique ? Quelle peut en être la finalité ? À hauteur d'homme et de manière générale, nous n'avons guère avancé en termes de connaissance depuis Démocrite (v. 460 - v. 370 av. J.-C.) et ses contemporains. Nous accumulons les savoirs mais *quid* de la connaissance sur le monde : son origine, sa fin et sa raison s'il en est ? *Idem* concernant notre espèce. Quant à cette insaisissable sagesse, elle n'est encore l'apanage que de rares exceptions disséminées au cours des millénaires. Alors quoi ? Tout ça pour ça ? Prenons un peu de hauteur, voire même un peu plus. Considérons les faits froidement, avec détachement mais non sans curiosité. Je l'ai déjà dit plus haut, la vie englobe tous les phénomènes. Du moins c'est en elle qu'ils se fondent et se confondent. Elle est le miracle qui les contient tous. Et tous ceux qui en sont encore à se demander si les virus sont ou non des êtres vivants ont déjà un siècle de retard. La question ne se pose plus en ces termes. Elle ne se pose même plus. De la pierre à l'étoile, de l'être humain à la fleur et jusqu'à la plus lointaine des galaxies, tout relève et participe de la vie. Tout vibre de cette dynamique universelle et éternelle qui n'a de cesse de s'exprimer dans l'espace et le temps à travers une éternelle transformation.

Or, à considérer notre planète et les espèces qui la peuplent, c'est bien encore et toujours à un lent processus de métamorphose auquel nous assistons rétrospectivement depuis 4,5 milliards d'années. Originellement, c'est bien notre planète

elle-même qui a progressivement développé à sa surface autant d'agents « métamorphiques ». Lesquels, au fil des centaines de millions d'années, ont contribué à en modifier la surface et la structure même. L'humanité n'est ni plus ni moins qu'un de ces agents. À l'image des bactéries, enzymes ou autres protéines abritées par nos organismes, les activités de prédation, de consommation, de transformation et de digestion de notre espèce contribuent à poursuivre plus puissamment encore la morphogenèse de notre planète. Car loin d'être achevée, celle-ci n'en est peut-être qu'au début de sa formation. Mais qu'en est-il sur le plan individuel ? Ne sommes-nous réduits, tout au long des millénaires et au fil des générations, à n'être que de simples engrenages ; de vulgaires mais non moins indispensables courroies de transmission garantissant, par notre infatigable volonté de vivre et nos désirs individuels, le mouvement de l'ensemble ? Guère plus importants individuellement et conscients de notre rôle pour l'avenir de notre espèce que ne l'est la cellule au sein de l'organisme à la survie duquel elle participe. Pouvons-nous participer en pleine conscience au monde que notre inconscience collective a jusque-là contribué à façonner ?

Si la conscience, comme certains penseurs le supposent, est le projecteur qui met en lumière et en forme toute la représentation universelle et l'actualise, serons-nous capables d'effectuer un bond supplémentaire dans notre prise de conscience du monde et donc, dans le même temps, de permettre qu'il se réalise un peu plus ? Il semblerait que oui. Et c'est la physique des particules qui le dit.

La révolution quantique

À des époques encore très reculées, l'homme n'imaginait pas qu'il pourrait un jour s'appuyer sur la mer et franchir des espaces tels que ces voyages le mèneraient vers d'autres continents, d'autres paysages et d'autres humanités. Plus proche de nous déjà, qui aurait cru pouvoir pareillement s'appuyer sur l'air comme les oiseaux et s'élever si haut qu'il serait amené un jour à vivre hors de son milieu d'origine, la Terre, et jusqu'à perdre bientôt celle-ci de vue ?

L'Univers n'est pas statique. C'est presque un truisme aujourd'hui. Une progression semble y être à l'œuvre entre ici, concentration et complexification de la matière, et là, augmentation de l'entropie et conscientisation d'une infime partie restante. Il y aurait donc une logique, une forme de constante. Et celle-ci semble se manifester, depuis plus de quatre cents millions d'années, à travers la cérébralisation croissante de certaines lignées du règne animal. « Le cerveau n'a cessé de croître, sans doute d'un facteur 10, et ce de manière à peu près régulière écrit Jean-Marie Pelt. [...] une sorte d'axe fondamental traversant toute l'évolution biologique [des Vertébrés] et correspondant à un accroissement constant de leur volume cérébral¹. »

Certains y verront, comme c'est depuis toujours le cas au sein de la majorité des scientifiques, le seul fait du hasard. Auquel cas, l'absurdité et le néant seraient les deux épées de Damoclès suspendues au-dessus de l'humanité si celle-ci, dans

1 Jean-Marie Pelt, *De l'Univers à l'être, réflexions sur l'évolution*, Librairie Arthème Fayard, 1996, p.97.

un de ses coutumiers accès de folie, annihilait toute vie à la surface de notre planète sinon l'existence de cette dernière elle-même. Pour autant, et même si tout est toujours à craindre de la part d'une espèce aussi imprévisible qu'inconstante, nous savons avec Empédocle (v. 490 – v. 435 av. J.-C.) que rien ne peut naître de rien et que le monde voire la vie elle-même, pourraient fort bien se passer de nous. Parce que l'expérience, dans un monde sans fin, est indéfiniment reproductible et que, si elle échoue ici, elle peut fort bien se renouveler ailleurs, sur des milliards d'autres planètes, sous de meilleurs auspices et dans autant d'autres multivers à même d'abriter en leur sein autant de mondes infinis. Si le hasard est indéniablement une dynamique essentielle de la cosmogénèse et de toute l'évolution du vivant, il n'est que propositionnel. Il est d'une certaine manière le milieu fluide qui autorise et suscite autant de rencontres qu'il est possible et donc autant d'associations, d'unions et de complexifications croissantes. Il est de toutes les époques et de toutes les complexités. Pour autant, le hasard ne fait pas tout. Quelque chose d'autre est à l'œuvre depuis la première seconde de l'Univers. Une sorte de tendance qui, si elle ne s'apparente pas à un déterminisme absolu, n'en est pas moins une propension naturelle et originelle à l'union, à l'association, à la complexification et à la re-création.

Depuis un peu plus d'un siècle, la réalité n'est plus ce qu'elle était. Les travaux successifs d'Albert Einstein, Niels Bohr, Erwin Schrödinger ou Werner Heisenberg pour n'en citer que quelques-uns, ont largement contribué à bousculer nos certitudes sur le temps, l'espace, la matière et leurs mutuelles relations. Les découvertes, autant en astrophysique qu'en physique des particules ont progressivement apporté toutes les

preuves expérimentales qui manquaient à ces intuitions géniales. La découverte des trous noirs, des neutrinos, du boson de Higgs ou des ondes gravitationnelles sont parmi ces découvertes révolutionnaires. L'une des dernières et non des moindres quant à ses implications fût celle qui est venue confirmer par les faits l'hypothèse quantique de *non-séparabilité* de deux particules. Sans entrer davantage dans les détails, cette non-séparabilité autrement appelée *Intrication quantique* (en anglais *Entanglement*) – hypothèse initialement développée par l'École de Copenhague dans sa formulation exhaustive des lois de la mécanique quantique (1927) – postule une corrélation des particules élémentaires après qu'elles aient interagi et ce, en dépit de la distance qui les sépare.

En 1982, Alain Aspect, alors chercheur à l'Institut d'Optique de l'Université d'Orsay et son équipe mettent au point la machine qui permet de valider par les faits la théorie. L'expérience dite *Expérience d'Aspect* a depuis été maintes fois répétée et affinée. Elle a bel et bien conclu à la non-localité, autrement dit à l'influence instantanée et directe d'un objet quantique sur un autre (par exemple deux photons émis à partir d'un atome de calcium excité par un laser) en dépit de la distance qui les sépare.

En 2015, l'intrication entre deux électrons séparés de 1300 mètres a été établie. En 2017, l'Université des Sciences et des technologies de Hefei en Chine a envoyé des photons intriqués depuis le satellite QUESS orbitant à 500 km vers des stations terrestres séparées de 1203 km. L'équipe israélienne d'Eli Megidish a réalisé des expériences entre 2012 et 2013 montrant qu'en plus de la dimension spatiale, l'intrication avait aussi lieu dans le temps¹.

1 Source Wikipedia : *Intrication quantique*.

La notion d'intrication quantique, désormais cent fois expérimentée et validée, suggère que depuis le big bang, tout serait de la sorte corrélé, intriqué, relié au-delà de l'espace et du temps. Ce qui impliquerait la présence d'un *Potentiel d'information* au niveau quantique. Ce Potentiel d'information ne serait ni plus ni moins que la mise en relation (intrication) instantanée de toutes les expériences localisées à travers l'espace et le temps. Plus qu'un potentiel d'information, il s'agirait plutôt d'une Unité d'Expériences sous-jacente. Forme d'Information globale ou totale constituée par toutes les unités d'expériences locales depuis le niveau quantique jusqu'à notre domaine d'expérience et au-delà. Cette Information totale serait à l'image d'un rêveur dont la conscience serait en permanence enrichie par les interactions et expériences des différentes parties du rêve entre elles. Tout observateur comme tout objet est inéluctablement partie intégrante et intégrée à ce Potentiel d'Information de par les particules mêmes qui les constituent. Lesquelles se confondent, par certaines des propriétés qu'elles partagent à notre niveau, à celles du monde et des objets observés.

Or, qu'est-ce que cela implique pour nous humains ? Que chacun des quanta d'énergie dont nos corps et nos cerveaux sont faits sont originellement et physiquement liés à tous les autres quanta d'énergie constitutifs de l'Univers. Cela implique qu'un lien indéfectible nous unit à toutes les plus infimes parties du monde. Mais surtout, en deçà de toute dimension – autrement dit limite – à la fois matérielle, spatiale et temporelle ; et donc également causale. Nous sommes, d'une certaine manière, consubstantiellement unis de façon permanente avec le noyau originel du monde. De ce fait, nous

sommes théoriquement capables d'en percevoir tout ou partie du potentiel infini d'informations qu'il abrite « sous » l'apparence physique des phénomènes. Cette source commune, au-delà de toute perception classique, serait le point d'origine mais aussi de résolution de toute phénoménologie. Les implications de l'intrication sont vastes et infinies. À n'en pas douter, elles représentent les premières lueurs de cette aurore nouvelle dont je parlais en introduction. Elles nous dessinent d'ores et déjà les lignes d'un vaste horizon derrière lequel un monde nouveau attend d'être enfin dévoilé à la conscience. Pour autant, les chemins pour y parvenir sont nombreux. Les uns plus rapides, mais semés d'embûches. Les autres, hérissés d'obstacles insurmontables. D'autres encore, plus longs, ne seront accessibles que par quelques-uns qui sauront éviter les impasses comme les labyrinthes sans fin de la matière et de l'esprit. Dans tous les cas, seule une minorité est appelée à parvenir au but. Peut-être parce que justement ce but est inévitablement lié à certaines qualités humaines et que, comme le dit Épictète, c'est l'obstacle qui permet à la valeur de se manifester.

Nouveaux horizons

Pour commencer, ces dernières découvertes jettent à n'en pas douter une lumière nouvelle sur les phénomènes dits « paranormaux ». Lesquels ne tarderont pas à relever d'une normalité d'un genre supérieur quand la science, et plus spécifiquement la mécanique quantique, auront enfin dévoilé

ces dimensions nouvelles du réel. De celles qui, jusque-là, n'avaient été perçues que de manière intuitive et expérimentées dans le seul cadre de la subjectivité. Les sciences dites « occultes » qui jusqu'alors témoignaient de ces phénomènes, étaient et sont encore autant de chemins buissonniers, de voies souterraines, de passages secrets vers d'autres univers, d'autres mondes, d'autres formes de vie et de vérité. Elles ne sont que les prolongements encore dans l'ombre des réalités que nous connaissons déjà mais que la science officielle, faute de preuves expérimentales, s'obstine à ignorer.

Avec ces premières découvertes, certes encore modestes, nous entrons de plain-pied dans une autre dimension. De celle qui nous ouvre la possibilité de nous reconnecter à l'Univers dans sa totalité. Une reconnexion, un lien non seulement affectif, spirituel, mais véritablement physique et psychique. Comme je l'ai écrit ailleurs¹, après un long et douloureux détour, nos sociétés hyper-technologiques ont l'occasion unique de rejoindre la vision du monde initiée et développée par les sociétés « archaïques ». Des sociétés pour lesquelles, dans le cadre de la loi dite de *participation* décrite par Lucien Lévy-Bruhl, tout participe de tout dans un continuum énergétique confirmé par les plus récentes découvertes sur la structure de la matière. Une énergie, voire une Information qui serait de fait le dénominateur commun à bien des phénomènes dits « occultes » ou « surnaturels ».

1 Sébastien Junca, *Le totem et l'atome*, autoédité, Coollibri.com, 2017, p. 247.

Depuis des temps immémoriaux, tous les groupes humains, toutes les sociétés, de la plus simple aux grandes civilisations n'ont eu de cesse, à travers leurs cultures, leurs religions ou croyances respectives de croire en la présence, sous le voile des apparences, d'une énergie, d'une force et d'une connaissance à nulles autres pareilles. Et pour cause, car cette puissance supposée, intuitivement ressentie, était le socle sur lequel reposait tout l'édifice de leur réalité, autrement dit de leur raison de vivre. Depuis des millénaires, du levant au couchant, les femmes et les hommes de tous horizons ont cherché à entrer en communication avec cette Présence pour en capter une infime partie de son énergie et de ses savoirs ; pour s'en concilier les grâces et asseoir leur pouvoir ici-bas. Depuis que l'espèce est en âge de penser, les hommes ont toujours eu le sentiment de cette force qui gouvernait autant leur vie que celle de la nature. Maîtrisant à la fois la course des nuages, celle des grandes migrations ou des étoiles dans le ciel. Pour les polynésiens, cette force prend encore aujourd'hui le nom de *mana*. Pour les Sioux, c'est le *Wakanda* ou le *Manitou* pour les Algonquins. C'est aussi le *Ki* des Chinois ou le *Tinh*, l'*Orenda* des Iroquois, le *Kā* des anciens Égyptiens, le *Prana* des Hindous, le *Hasina* des Malgaches ou *Ysun* des Apaches. Également le *Kamo* des mélanésiens ou le *Pantang* des Malais... L'homme a toujours senti de manière intuitive que ses racines plongeaient bien au-delà des seules apparences. Les mythes d'ailleurs le disaient. Or les mythes ne se trompent pas car ils sont la parole des ancêtres et des dieux. Cette puissance était partout présente et visible. Dans la pluie, dans le vent, la tempête. Dans la foudre, le tonnerre. Dans le feu des volcans ou celui de la colère des hommes. Dans le cri des bêtes

sauvages, les grondements de la terre ou bien ceux des guerriers. Dans les feux brillants du ciel nocturne ou dans la lumière aveuglante du Soleil. Mais cette puissance était aussi dans les esprits des morts dont ces derniers tiraient leur incroyable pouvoir sur les vivants, les forces de la nature et les animaux.

Magiciens, thaumaturges, sorciers, prêtres et autres chamans de toutes les traditions ont usé de mille stratagèmes et d'autant de sacrifices animaux ou humains pour se concilier les faveurs de cette puissance absolue. Car le sang était jusqu'alors le lien privilégié, le siège de cette puissance. Surtout quand c'était celui de jeunes gens purs et en pleine force de l'âge. Des sacrifices qui étaient comme autant de moyens de capter un peu de ce pouvoir pour parler aux morts, explorer le passé mais surtout l'avenir et qui sait, peut-être même influencer sur le cours des événements et se faire demi-dieu. Pour établir le contact, les moyens étaient divers et variés. À commencer par des offrandes de toute nature, prières, incantations, cérémonies, chants, rituels, ordales, scarifications, tatouages, supplices et épreuves diverses et variées. D'autres pratiques venaient compléter les rituels comme la continence, le jeûne, les privations, la solitude, l'absorption de mille et une liqueurs, philtres, alcaloïdes et autres décoctions plus infectes les unes que les autres. Certains allant même jusqu'à boire le jus de cadavres en décomposition pour entrer en communication avec l'esprit de ces derniers. Autant de clés permettant, ne serait-ce qu'un moment, d'entr'ouvrir les portes de cet autre monde où vivent les dieux et les morts.

Mais ces intuitions ne relèvent pas que d'un lointain passé primitif où l'homme n'avait pas encore découvert les lois de la causalité, les mathématiques, la géométrie et la logique. Autant de sciences en devenir développées par les grandes civilisation indo-européennes. La naissance et le développement des unes n'a jamais signé l'arrêt de mort des autres. Tout au long de l'histoire, ces visions du monde ont continué de se côtoyer. L'une entrant toujours un peu plus dans la lumière quand l'autre reculait progressivement dans l'ombre. Toutes deux cependant unies comme les deux face d'une même médaille ou les deux hémisphères cérébraux.

Aujourd'hui encore, tous ces phénomènes dits paranormaux, surnaturels ou magiques subsistent toujours dans l'ombre d'une science omniprésente et toute puissante. Une science occupant le terrain à la fois médiatique, philosophique, artistique et surtout pratique grâce à sa fille unique, la technologie. Pourtant, les excès du scientisme, ses impasses, ses dérives en dehors de toute éthique et ses aberrations écologiques sont désormais largement connus du grand public. Autant de raisons pour certains, de plus en plus nombreux, de se poser la question du sens et de la pertinence des orientations et applications d'une science dont on sait aujourd'hui les effets délétères sinon les menaces qu'elle fait peser sur nos vies comme sur la planète elle-même.

L'homme re-naturé

« Or la tâche essentielle de l'État consiste bien en ceci : protéger l'individu, lui offrir la possibilité de se réaliser en tant que personne humaine créatrice.

L'État doit être notre serviteur, et nous n'avons pas à en être les esclaves. »

Albert Einstein,
Comment je vois le monde.

Et si la vérité était ailleurs ? Un profond désir de vérité, d'authenticité, de sincérité s'élève progressivement au sein des masses de plus en plus courbées sous le joug du rendement, de la compétition, de la valorisation, de la productivité, des gains de temps et d'argent, du contrôle systématique, du quantifiable, du mesurable, du prédictible, du consommable et du jetable. Beaucoup à présent sentent jusque dans leur chair l'impasse dans laquelle ils se sont rués en toute confiance. Ils se sentent de plus en plus pris au piège d'illusions qui pourtant leur avaient été présentées comme autant de moyens de libération, de développement personnel et d'épanouissement de soi. Mais toujours selon les critères d'une société et d'un État de moins en moins au service des individus mais de plus en plus au service d'une élite qui en détourne à ses seules fins la fonction originelle.

D'aucuns ressentent bien au fond d'eux-mêmes un profond sentiment de manque, d'incomplétude. Comme si une dimension faisait physiquement défaut à leur existence, à leur

être. Un manque qui trouve son origine au-delà même de toute société humaine et qu'aucune forme d'engagement, d'activité, d'investissement physique ou intellectuel ne semble pouvoir combler mais seulement le faire momentanément oublier. Un élément primordial leur manque comme l'oxygène manque au poisson jeté sur la berge. Ils sentent que quelque chose leur échappe qui relève d'une forme de vérité, d'authenticité, de force brute aussi. Un souffle puissant capable de balayer tous les doutes, toutes les peurs comme toutes les colères. Ils sentent intimement que ce n'est peut-être pas tant de sens dont ils ont besoin, mais de présence. D'une présence au monde comme d'une présence du monde en eux. Jusque-là comme tenus à part, ils ont un besoin impérieux de se sentir appartenir à des puissances supérieures, originelles et créatrices. Besoin de sentir jusqu'au fond de leur être le flux et reflux de la vie nettoyer toutes les scories accumulées par l'éducation, la civilisation, les habitudes, les certitudes, la morale et les servitudes. Ce dont ils ont besoin tout au fond, ces affamés de la vie, c'est de se sentir liés, reliés à elle pour en remonter le cours comme des saumons fous et frayer avec les origines. Bien plus que d'un quelconque sens, c'est de se sentir pleinement possédés par le monde, le Cosmos tout entier. Livrés au puissant torrent de la vie qui partout déverse sans compter ses richesses incroyables comme autant de miracles. Ce dont ils rêvent, c'est de ne plus être tout en étant bien davantage que ce que leur humanité leur a jamais promis. C'est être au-delà de l'humanité elle-même et se replonger dans les origines comme en un bain de jouvence fait de toutes les forces de la Terre, du feu des volcans, de la fraîcheur des torrents, du galop trépidant des chevaux sauvages sur la plaine, des soleils

brûlants, des cris des bêtes sauvages, du goût du sang dans leur bouche, de l'éclat des comètes, des cortèges d'étoiles sans fin et du bouillonnement d'écume des océans jetés sur les récifs, des grouillements de vie et de mort au fond des abysses ou sous l'ombre épaisse, lourde et suffocante des jungles indomptées.

Ce dont ils ont besoin, c'est bien plus que de se sentir utiles, aimés, désirés, forts, grands ou même libres. Ce dont ils ont besoin, c'est de se sentir vivre, VIVRE, VIVRE !!!

C'est de se sentir renversés, traversés, bouleversés, sculptés, modelés, compressés, déchirés mais sans fin reconstruits et métamorphosés par ces forces brutes. C'est de se sentir happés, emportés, soulevés et roulés de tous côtés comme des bateaux ivres au cœur de la tempête. Puis se voir enfin jetés sur quelque plage, nus, dépouillés, lessivés, rincés, lavés, écartelés, endoloris, épuisés, fracassés, déconstruits, transformés, enfin... re-naturés. L'âme finalement parvenue à sa pleine mesure, au suprême degré de l'incandescence et de la puissance de vivre. Ce qui leur manque c'est de se sentir possédés par ces forces-là et enfin accéder à la juste mesure de l'homme.

Or, c'est par un véritable retour à la nature que cette métamorphose, cette évolution sinon élévation peut s'opérer. Un retour vers la Terre ; vers les origines. Non pas vers cette terre qu'on exploite, dont on tire sa subsistance. Ce retour-là, cette relation n'est que superficielle, incomplète bien que préalable. Si l'on s'en tient là, ce n'est qu'apparence de retour, interruption, élan brisé, impasse. Non ! Ce qu'il faut c'est d'abord recouvrer le « sens de la Terre » et pour y plonger ses racines au plus loin, au plus profond afin d'en sentir tous les

tremblements, toutes les vibrations, tous les frémissements. Toutes les connexions aussi (réelles celles-ci) accompagnées de cette chaleur bienfaitrice des énergies brutes. C'est y redécouvrir son corps et y aiguiser son esprit au contact des réalités dures et authentiques comme la pierre. C'est porter son âme au feu des profondeurs, à la brûlure du froid comme à celle des déserts. La façonner encore et encore. La replonger cent fois, mille fois dans ce torrent limpide et puissant d'une vie trempée de vérité. Enfin, à force de force, et de fatigue, et d'épuisement, rendre son esprit plus pur, plus dur que la plus dure des vérités et trancher d'un seul coup tous les liens du mensonge. Voilà ce à quoi aspirent sans le savoir encore ces cohortes humaines aux yeux à peine dessillés. C'est à une refonte ; à une renaissance. Ce qu'elles veulent, ces semences d'humanité nouvelle, c'est être à nouveau jetées dans le creuset de la Terre pour y être refondues, dépouillées, purifiées, affinées, libérées de leur passé et de toutes ses peaux mortes pour à nouveau vibrer comme aux premiers temps du monde avec toute la création dans une expérience sans cesse renouvelée de l'Unité.

Ces savoirs ancestraux existent. Ces liens, certaines sociétés malheureusement sur le déclin, ont continué contre vents et marées à les entretenir, à les prolonger. Elles incarnent les derniers représentants de nos ancêtres naturels. Elles ont encore su préserver de tout esprit de progrès et de modernité cette alliance ancestrale et privilégiée avec la nature et tout ce que le monde peut receler de connaissances et de sagesse. Ce sont toutes ces sociétés dites « traditionnelles », « archaïques », « primitives »... Ces peuples « premiers » encore disséminés sur toute la surface du globe mais néanmoins confinés et

parqués, menacés de toute part par l'Occident et ses rêves creux. Une gangrène moderne qui petit à petit ronge inéluctablement tous les savoirs ancestraux par destruction, contagion, assimilation et conversion à la modernité et au progrès.

Or, que nous disent-ils ces peuples racine comme les nomme Jean Malaurie ?

« Ils sentent avant de penser. Hommes *naturés*, ils privilégient l'instinct. Ils pressentent, prévoient, prédisent la vie, la mort, le monde en vertu de quelque communion aussi mystérieuse que simplissime¹. » Ici, l'anthropologue nous parle des Inuits, ces peuples autochtones du Grand Nord, ces hyperboréens dont il sait, pour avoir intimement partagé leur vie pendant de longues années, toute la sagesse, toute l'authenticité, toute la rudesse et tout le mystère dont celle-ci est parée. Il a ressenti en des moments de grâce ineffable, la puissance des liens qui unissent depuis toujours et pour l'éternité l'homme, les animaux, les plantes et la Terre. Des liens initiés, comme il l'écrit, durant les temps premiers de la création. À une époque où justement, tout ce qui compose notre réalité était uni, confondu, *intriqué* comme il l'est encore aujourd'hui. Cette intimité de toute la création, ces peuples la vivent au quotidien à travers un dépouillement, un respect et des sens exacerbés par la solitude, la rudesse des éléments, le manque et un apprentissage de chaque instant. Ils perçoivent au plus profond d'eux-mêmes cet ordre cosmique dont chaque pierre, chaque fleur, chaque plante, chaque insecte, chaque soupçon de vie, chaque frémissement de feuille ou d'étoile est

1 Jean Malaurie, *Terre Mère*, CNRS Éditions, 2008, p. 29.

le vivant témoignage. Oui. VIVANT ! Car même ce que nos sociétés imbues de science, de technologie et de positivisme jugent inerte et mort comme la pierre, eux y voient encore et toujours la vie sous forme d'une énergie fondatrice, une *Uummaa*, une énergie de la matière, une *microphysique créatrice* comme la nomme Jean Malaurie. Cette énergie se présenterait sous forme d'atomes de vie appelés sous ces latitudes *Inuat*, le souffle créateur, qui est aussi le nom donné aux esprit, aux Invisibles.

Tous ces peuples natifs sont, de par leurs mythologies et plus encore par leur vécu, la preuve vivante, mais pour combien de temps encore, de ce lien de *participation* qui tient ensemble tous les atomes du monde visible et invisible. Ils savent depuis la nuit des temps, au plus loin que remontent leurs mythes et la mémoire de leur tradition orale, des vérités que nous commençons à peine à découvrir grâce aux récents progrès de la microphysique, des neurosciences, de l'astrophysique ou du génie génétique. Autant de progrès soudains qui semblent arriver au moment le plus critique de notre histoire comme pour nous dire : voyez ! Ils avaient raison et vous aviez tort ! Et maintenant il est déjà trop tard ! Vous les avez massacrés un à un. Vous avez exterminé leur gibier, détruit ou investi leur habitat. Volé leur terre et pillé les richesses qu'elle renfermait. Vous les avez méprisés, humiliés, poussés au suicide, déracinés, amnésiés, occidentalisés, convertis à toutes vos religions, gavés de vos certitudes de pacotille. Vous leurs avez fait oublier sinon renier leurs ancêtres, leurs croyances, leurs mythes, leurs pratiques, leur langue pour les remplacer par les vôtres. Mais la greffe n'a pas pris et le rejet est pire que la conversion tant attendue car ils

sont désormais sans terre, sans histoire et sans vie... Et maintenant que vous êtes vous-mêmes au bord du précipice après les y avoir poussés ; maintenant que la Terre commence enfin à remettre de l'ordre dans tout ça, vous découvrez que la vérité et votre salut étaient là, si proches, à portée de main. Il vous suffisait de la tendre et de saisir celle de l'autre. Cet autre, ce « sauvage », ce « fou », ce « malade », ce « non-humain », ce « sous-homme »... ce semblable.

Toutes choses se tiennent disait le chef amérindien Seattle. Or, elles se tiennent toutes ensemble par ce même lien, cette même force indifféremment perçue et vécue au sein de toutes les traditions primitives à travers l'espace et le temps. Comme je l'ai dit dès le début de ce travail, de même que l'histoire de l'évolution l'a si souvent démontré, il est un temps pour tout. Il est surtout des moments de crises, de grands bouleversements, des catastrophes individuelles ou collectives qui laissent à penser que tout semble perdu et que plus rien ne sera jamais possible et pourtant... C'est justement à ces moments critiques, paroxystiques, là où les sentiments d'abandon et de découragement sont les plus forts qu'apparaissent des signes comme des étoiles dans un ciel qui semblait jusque-là désespérément bouché. Si ces crises ne sont perçus comme telles que parce qu'elles nous bouleversent à titre individuel, elles sont en réalité les plus puissants rouages de la nature et de l'évolution. On comprend aussi que nécessairement, des signes, des voies nouvelles, des espoirs peuvent naître de ces secousses. Elles ne sont en réalité que les contractions de l'ancien monde sur le point d'accoucher d'un futur plein de promesses. Il faut bien qu'il s'opère une conversion, un renversement, une transfiguration. Le monde opère sa mue à

partir de sa propre substance. De là une humanité qui, comme agent infectieux, participe de cette métamorphose. Nous le savons, tout est lié. Les instincts individuels puis collectifs de notre espèce sont toujours aux ordres d'impératifs vitaux supérieurs. Nous sommes sans le vouloir, l'espèce par où le Potentiel d'Information est désormais le plus évident et le plus efficient aussi. Le cerveau humain, de par ses capacités cognitives, imaginatives et créatrices est devenu le plus puissant organe d'information et de transformation de la matière. Nous sommes des cellules qui, à travers nos volontés de survie individuelles, nos désirs, nos rêves, nos aspirations, nos peurs aussi, œuvrent collectivement à la diffusion d'une Information sous-jacente originelle. Laquelle, par le biais des causalités ordinaires, tente une mise en forme du monde comme la cellule à son niveau met en forme l'organisme au sein duquel elle trouve sa place, jouant ainsi son rôle de transmetteur et d'informateur, humblement mais de manière efficace. Au début d'une crise majeure qui s'annonce et dont nous ignorons le terme et les conséquences, des voix se font entendre, des découvertes prennent un sens nouveau, des messages longtemps clamés sont désormais entendus avec une autre oreille. Des faits aussi, jusque-là considérés comme anecdotiques ou folkloriques, semblent prendre un sens nouveau, comme une évidence, sinon même une place majeure au sein de ces événements à venir.

J'ai précédemment évoqué la découverte théorique de l'intrication quantique mais surtout sa validation par les faits en 1982. D'autres recherches, plus récentes celles-ci, dans le domaine des neurosciences, sont venues à leur tour jeter une lumière nouvelle sur des phénomènes tels que les états

modifiés de conscience, les expériences de mort imminente (N.D.E. ou E.M.I.), les expériences hors du corps (*Out of Body Experiences*), les cas de possession, d'inédie, de Tukdam, la télépathie, les contacts avec l'au-delà, les guérisons miraculeuses, la transcommunication instrumentale... Autant de phénomènes jusqu'alors considérés comme occultes, magiques, paranormaux ou extra-sensoriels. Dans tous les cas comme autant d'impostures et de fruits de l'hystérie que les sciences, à la lumière des plus récentes évidences, sont désormais obligées d'aborder d'une tout autre manière moins suspicieuse, désinvolte ou méprisante.

Par exemple, il y a encore vingt ans, les états de transe induits durant les cérémonies chamaniques étaient considérés par les sciences occidentales soit comme des simulations, soit relevant de l'hystérie ou autres psychopathologies de type hallucinatoire. Ce n'est que depuis quelques décennies que les choses ont commencé à évoluer. Les nombreuses avancées technologiques telles que l'imagerie cérébrale ont permis de mieux comprendre le fonctionnement de cet incroyable organe qu'est le cerveau. Mais ce sont aussi des œuvres littéraires autant que cinématographiques liées à la recrudescence des témoignages cliniques et scientifiques qui ont contribué à libérer la parole des uns et les esprits des autres. Dans d'autres domaines du « paranormal » des auteurs tels que le Docteur Raymond Moody ou le Docteur Élisabeth Kübler Ross ont sur le sujet de la fin de vie et des expériences de mort imminente recueillis quantités de témoignages. Ils convergent tous vers un même centre de gravité. La présence, au-delà de la sensorialité « ordinaire », d'une « Information globale » omniprésente, liée

à une énergie dont toute notre réalité procède. Comme le dit Jean Malaurie à propos des Inuits du Grand Nord :

Ces paléolithiques supérieurs ont compris que par-delà la mort, il y a un au-delà ; en d'autres termes, la conscience de l'homme est née avec la découverte qu'il existe des énergies, une physique d'éléments et de molécules, une microphysique ondulatoire ; ces hypersensorialisés les ont ressenties dans l'intime de leur intime ; ils les dénomment des esprits, des *Inuat*, des atomes d'hommes¹.

Là désormais, tout n'est question, encore et toujours, que de vocabulaire et de sémantique. Cet « au-delà », ces « esprits » ne sont pas des dimensions ou des êtres d'un autre monde ou d'« arrières-mondes ». Ils sont tout au contraire dans la continuité logique et physique des dimensions, des énergies et des sensations qui sont nôtres aujourd'hui. Elles sont inexorablement appelées à évoluer demain. Rien d'incohérent, rien de surnaturel en tout cela. Bien au contraire. Rien que du physique, du physiologique, de l'énergétique, du biologique, du naturel et du réel ; du *naturel*. Ces découvertes s'apparentent en tous points à la découverte du feu il y a 40 000 ou 50 000 ans. À celle des métaux après la pierre taillée, à l'invention de la roue, à la découverte de la navigation par les astres ou à celle du magnétisme et de l'électricité. Toutes ces découvertes, tous ces témoignages sont autant d'avancées d'un faisceau de lumière sur des paysages, des êtres et des dimensions jusque-là maintenus dans l'ombre. Mais ils n'en sont pas moins reliés en tous points à ce que nous appelons imparfaitement le réel et qui n'est autre que notre champ d'expérience actuel. Comme tout le reste, il est lui aussi amené à évoluer.

1 Jean Malaurie, *Oser, résister*, CNRS Éditions, 2018, p. 19.

Qu'est-ce qu'une perception extra-sensorielle ? À la question, Marc Tadié, neurologue, répond : « La Science, dans l'état actuel de ses connaissances, prétend que la plupart des perceptions dites extra-sensorielles ne sont finalement que des perceptions suprasensorielles, c'est-à-dire accessibles aux organes sensitifs habituels mais super entraînés¹. » Tout est dit en quelques mots. Rien de magique, rien de fantastique ou relevant de la mystification. Non ! Simplement la continuité, le prolongement toujours *dans* et *par* la matière à travers un usage plus évolué, orienté et en définitive, adapté à des conditions de vie, à des contraintes, à des exigences spécifiques dans des environnements qui le sont tout autant.

Marc Tadié poursuit :

Nos sens, tels que nous les utilisons dans le monde civilisé, c'est-à-dire un monde décadent où les plaisirs précèdent les désirs, sont peut-être devenus trop rassasiés par le grossier, par l'immédiat, pour avoir faim d'« autre chose » ; ils sont devenus inaptes à saisir les messages émis par l'Univers le long de vibrations à hautes fréquences. Il semble que du savoir flotte en permanence autour de nous, mais la satisfaction de nos cinq sens émoussés nous en éloigne au fur et à mesure de notre évolution, ou, plutôt, de notre involution dans le confort. Des sens affûtés supposent d'être à l'affût donc en manque, or, si le manque est le moteur de la plasticité neuronale, la satiété, elle, conduit à l'apoptose².

On le voit donc encore ici, à une échelle plus réduite. C'est le manque, autrement dit la contrainte qui suscite et encourage

1 Marc Tadié, *Perceptions extra-sensorielles des populations primitives* in *De la vérité en ethnologie*, Séminaire de Jean Malaurie, Éditions ECONOMICA, 2002, p. 33.

2 *Ibid.*, p.34.

les adaptations de toute nature et à n'importe quelle échelle qu'on les considère. Que ce soit au niveau des individus, des espèces, des sociétés, des entreprises ou au niveau de certains organes particulièrement « plastiques » comme le cerveau et plus spécifiquement le cerveau humain. Tout semble donc possible à partir du moment où une certaine population d'individus ou de cellules est assez mobile, malléable, fluide pour pouvoir se réorganiser et s'adapter à de nouveaux environnements, à de nouvelles exigences internes ou externes. La plasticité d'une population, d'une organisation ou d'un système est le préalable à sa créativité, à son adaptation et à sa survie.

Hyperesthésie, hyper-sensorialité, transe, voyance, télépathie témoignent d'une gradation de la sensorialité à l'ultra-sensorialité. Or, la question est de savoir si ces faits avérés sont les conséquences d'une réorientation de certaines fonctions neuronales par l'exercice ou le manque. Lesquels, par l'entremise d'une forme d'épigénétique¹ ou d'un néo-lamarckisme, contribueraient à redéfinir certaines de nos attributions cérébrales ; du moins, à en modifier certains aspects. Où, seconde hypothèse, la privation, le manque, l'isolement sensoriel, la prise de psychotropes ou certaines pathologies comme les schizophrénies ou certaines formes d'autisme, ne provoqueraient-ils pas une forme de « retrait » partiel ou une forme de « mise en veille » de certaines fonctions neuronales ou de certaines aires cérébrales ? De telle sorte que la conscience, par nature délocalisée, pourrait de

1 Discipline de la biologie qui étudie la nature des mécanismes modifiant l'expression de certains gènes en fonction du comportement, de l'alimentation, de l'environnement naturel, social ou affectif.

nouveau circuler comme une rivière dont on aurait provisoirement et partiellement ouvert certaines écluses. Une conscience qui pourrait alors avoir librement accès, et sans discrimination aucune, à cette Information, à ce Savoir, à cette Connaissance qui flotte en permanence autour de nous.

Un autre domaine d'expériences tendrait à confirmer cette dernière hypothèse. C'est celui des expériences de mort imminentes (E.M.I.) ou les expériences de sortie hors du corps. Celles-ci tendent davantage encore à démontrer que la conscience serait un phénomène lui-même « non localisé » – pour reprendre l'expression utilisée dans la description du phénomène d'Intrication Quantique – indépendant de l'activité cérébrale. Du moins, son origine pourrait être de nature plus subtile, plus directement énergétique et relevant du domaine quantique.

Il semble que tous ces phénomènes ne soient pas l'apanage de quelques rares initiés ou personnalités singulières. L'hyper-sensorialité, les phénomènes de transe ou les expériences de décorporation sont connus d'expérience par une large proportion de la population. Nous l'avons vu précédemment, l'hyper-sensorialité est le résultat d'un apprentissage en même temps que la conformation d'un cerveau soumis à des conditions de vie et à un environnement particuliers. Elle met en jeu, sur une certaine durée, la plasticité neuronale. Elle est donc à la portée de tous pourvu que les conditions se prêtent à cette « rééducation » de nos sens.

Concernant la transe, les travaux du professeur Flor-Henry et de Corine Sombrun démontrent que ce phénomène d'état

modifié de conscience peut être auto-induit. Cette possibilité d'entrer en transe et d'en sortir peut être apprise et maîtrisée par le tout un chacun avec quelques précautions de base. Aussi, rien n'exclut qu'avec le temps et une pratique associée à des conditions favorables, une partie non négligeable de la population puisse développer de telles aptitudes et avec elles, une autre perception du monde à même de modifier les comportements sociaux les plus importants et les plus déterminants pour l'avenir. La transe auto-induite pourrait se démocratiser et se répandre dans nos pratiques quotidiennes au même titre que se sont démocratisées la pratique de l'hypnose ou de la méditation. Déjà, les travaux effectués ouvrent sur la possibilité d'une utilisation de la Transe Cognitive Auto-Induite au sein d'une population tout à fait standard à des fins thérapeutiques et de bien-être. Outre ces premiers effets on ne peut plus encourageants, tous ces phénomènes précédemment évoqués se rejoignent dans une nouvelle perception du monde qui viendrait compléter, dans des dimensions incomparables, notre perception classique du réel. Ces nouvelles perspectives marquent à n'en pas douter une véritable *révolution sensorielle et cognitive* à même, comme je le disais plus haut, si elle était vécue et partagée par une population assez nombreuse, de remettre véritablement en question nos orientations dans les différents domaines de la société. Ce serait un véritable changement de civilisation. Il s'agirait, pour cette humanité-là, d'un véritable saut qualitatif, en même temps que spirituel et philosophique. Il va sans dire que les retombées positives sur une telle population initiée à ces pratiques seraient absolument incalculables. À commencer par l'éradication de toutes peurs liées à l'ignorance, dont celle de la mort en premier lieux.

À n'en pas douter, nous arrivons vraisemblablement à un point de convergence, de rencontre sinon de symbiose entre découvertes scientifiques, croyances, intuitions, expériences spirituelles ou mystiques et témoignages issus de toutes les classes sociales et de toutes les cultures. Il y a l'imminence d'une concordance, d'une confluence, d'une conspiration et d'une évidente complémentarité de tous ces courants et témoignages en une prochaine expérience commune à une certaine fraction de l'humanité. Une expérience qui apportera à la vie humaine une dimension supplémentaire d'ordre spirituel, laquelle engendrera de profonds bouleversements à l'échelle de l'espèce. Un nouvel ordre des choses va venir compléter ou se surajouter à notre actuelle vision du monde et de la vie. Un sens nouveau empreint d'harmonie et de sacré va naître de ces nouvelles perceptions. S'en suivra une remise en cause totale de nos vies, une fois celles-ci replacées dans le sens du courant.

Le sixième continent

Tous les grands explorateurs et autres découvreurs sont le plus souvent arrivés par hasard là où, initialement, ils souhaitaient parvenir. Ils découvraient ainsi quelque chose de souvent très différent de ce qu'ils recherchaient à l'origine. Christophe Colomb, pour ne citer que le plus connu, était parti de Gènes pour découvrir les Indes par la route de l'ouest, confirmant par là, s'il en fût encore besoin, la rotondité de la Terre. Sur sa route, il découvrit sans le savoir immédiatement, un nouveau continent. Suivirent d'autres voyages d'où il

rapporta de nombreuses richesses et de nouvelles connaissances sur les autochtones, la faune et la flore endémiques. Les voyages s'intensifièrent et amenèrent progressivement un flot continu de colons désireux de profiter eux aussi de richesses et opportunités innombrables. On connaît la suite, elle est loin d'être glorieuse. Pour autant, ces découvertes semblent toujours relever du même mode de progression. Après les premiers contacts et les premières explorations, les voyages et les échanges s'intensifient jusqu'à ce que ces nouvelles dimensions d'ordre géographiques, scientifiques, technologiques ou culturelles deviennent tout naturellement les prolongements de l'ancien monde ou une évolution de l'ancienne manière de penser ou de percevoir. Les relations et les expériences deviennent à ce point nombreuses et courantes qu'il se crée comme une contagion qui n'est que le préalable à une complétion ou extension de la réalité antérieure. C'est, en l'espèce, véritablement la continuation d'une métamorphose. À n'en pas douter, viendra un temps où ces nouvelles dimensions, ici d'ordre sensoriel et spirituel, seront dans la continuité logique de notre actuelle perception et compréhension du monde.

Sont en train d'être jetées les bases d'une métamorphose à venir. Elle s'imposera comme la prochaine grande étape dans l'évolution de notre espèce. De la même manière que la station debout d'*Homo erectus* l'a littéralement propulsé dans une autre dimension d'existence ; de même que le cerveau d'*Homo sapiens*, il y a 200 000 ans, lui a encore fait gagner de nombreux degrés dans la conscientisation et l'hominisation ; pareillement, ce nouveau saut conscientique qui se prépare

dans le silence verra une partie de l'humanité franchir un nouveau sommet à même de la porter vers l'universel.

Une chose en entraînant une autre, le développement tout d'abord discret et marginal de cette hyper-sensorialité se fera sans doute de la même manière que s'est opéré le développement industriel et économique de l'Occident depuis le XVIII^e siècle jusqu'au XXI^e siècle. Nous l'avons vu, chaque nouvelle découverte, chaque nouvelle invention n'est jamais véritablement isolée. Elle en entraîne à sa suite de nombreuses autres dans des domaines proches ou parfois éloignés. La découverte de nouvelles sources d'énergie comme l'électricité ou le pétrole ont eu des répercussions sans fin dans de nombreux domaines de l'industrie et des sciences humaines jusqu'à aujourd'hui. Imaginons seulement quelques instants ce que pourrait représenter pour l'humanité l'accès de chacun, par la transe devenue aussi naturelle que la méditation, à tout ou partie de l'information contenue dans le domaine quantique. En d'autres termes, à la *Mémoire du Monde*. Dans quelle mesure cette connaissance-là ne nous transformerait-elle pas ? Quelles que soient les expériences faisant intervenir des états modifiés de conscience, tous les témoignages convergent. Que ce soit expériences aux frontières de la mort, états de transe ou expériences de sortie hors du corps, tous ceux, et ils sont d'ores et déjà nombreux, qui ont vécu ces expériences en rapportent les mêmes impressions : distorsion temporo-spatiale, sensation de dissolution du corps et de l'égo, dissociation entre le « je » et le « soi », sensation d'une incroyable puissance, accès à une connaissance globale et immédiate en même temps qu'ineffable, hyper-sensorialité, source de joie infinie, sentiment d'unité et d'universalité où tout est lié et connecté.

Voilà donc désormais autant de traditions, autant d'expériences comme autant de portes d'accès à un autre niveau de conscience et d'information. Un monde, un univers qui n'a de nouveau que notre manière de le considérer puisqu'il est le socle même de toute vie et de toute réalité. C'est donc à ce moment précis de l'histoire humaine où les menaces semblent à la fois globales et les catastrophes irréversibles que soudainement, une nouvelle voie se propose comme une issue possible, une bifurcation que l'on n'espérait plus.

Malgré cet espoir, les progrès incessants des sciences et des technologies, par leurs quotidiennes démonstrations de force, éloignent chaque jour un peu plus la plupart des populations humaines de cette voie qui nous serait salutaire. Dès ses débuts, la civilisation, en apportant à l'humanité à la fois confort et sécurité, l'a inéluctablement éloignée de ses origines et des dons naturels qui la reliaient au monde. Ceux qui la maintenaient dans le courant d'une vie sans limite. En optant pour une connaissance purement pratique de son environnement, l'homme en a perdu le sens profond. Comme pris au piège de sa propre représentation du réel. Petit à petit, les voix des esprits se sont tues. Nos sens se sont progressivement émoussés puis atrophiés au fur et à mesure que nos techniques se développaient ; s'hypertrophiaient. Que sera-ce demain quand nous aurons remis notre destinée entre les circuits froids de cette Intelligence Artificielle dont on a de cesse de nous vanter les bienfaits ? Déjà, l'invention de l'écriture a commencé de nécroser notre mémoire individuelle. Sur le plan collectif cependant, le bilan peut être plus nuancé. En effet, l'écriture, en permettant la conservation de notre mémoire collective à travers l'histoire, les récits, les légendes

et les témoignages de toute nature, a sans doute permis une forme de libération individuelle. Jusqu' alors en effet, l'individu assumait la pérennité des savoirs ancestraux par transmission orale. L'écriture a donc permis de nous affranchir du passé en nous déchargeant de ce poids de l'histoire et des traditions dont chacun, au sein de la « horde sauvage » se devait de porter sa part. D'une certaine manière aujourd'hui, la numérisation des savoirs et leur mise en commun permet davantage de libération individuelle en permettant à chacun de se décharger de tout le poids d'un passé contraignant, handicapant, paralysant et sclérosant. C'est dorénavant la collectivité qui prend en charge cette mémoire, libérant de la sorte les individus du poids mort de l'histoire. Libération et émancipation qui pourront dès lors les conduire vers d'autres horizons. C'est toute la nuance qu'il peut y avoir entre un progrès qui peut nous nuire si nous restons dépendants de lui ou qui, au contraire, peut nous conduire vers une prochaine métamorphose si nous savons l'utiliser comme outil de libération spirituelle et non pas comme moyen supplémentaire d'asservissement. Mais les risques sont grands de voir l'Intelligence Artificielle prendre l'ascendant sur la plupart de nos capacités cognitives. Aujourd'hui déjà, l'écriture semble sur le point même de se perdre quand les disques durs suppléent avantageusement dit-on, à nos cortex cérébraux de plus en plus racornis. De même ces réalités virtuelles ou augmentées qui désormais s'interposent entre nos corps avachis, alourdis, diminués et le monde réel.

La récente mise en service de ChatGPT, dernier né de l'IA, tend à nous pousser davantage encore vers la bêtification collective. Ce « méga-cerveau » artificiel, fruit de la mise en

commun et de l'intégration en une seule entité de toutes les informations et de tous les savoirs qui circulent sur le Web, tend, une fois de plus, à faire passer l'IA pour ce qu'elle n'est pas : la pointe la plus acérée de l'intelligence humaine. Son prolongement le plus abouti grâce aux circuits imprimés et aux puces de silicium. Or, bien au contraire, elle en est la pointe la plus émoussée et la moins susceptible de pénétration. Certes, elle opère la synthèse de toutes les informations et contenus les plus en pointe qui circulent sur Internet. Mais elle engrange également de ce qui se fait et se dit de plus énorme en termes de désinformation, d'idées complotistes, de théories à l'emporte-pièce et de jugements orientés et partiiaux. ChatGPT fait donc la moyenne de tout cela, sans aucune discrimination, sans réelle créativité ou originalité quelconque. Sans profondeur, sans audace, sans esprit novateur car sans esprit du tout. Il est donc à ce titre représentatif, c'est indéniable, de la façon de penser moyenne de l'humanité. Formule adoucie pour désigner sa propre médiocrité. Malheureusement, la plupart de ses utilisateurs, issus eux-mêmes de cette humanité moyenne, n'est pas en mesure de voir en l'IA autre chose que ce que ses créateurs essaient de nous faire croire : l'aboutissement du génie humain et sa réalisation à travers cette dite et supposée « intelligence » pour le coup incontestablement artificielle.

Jean Malaurie raconte qu'en avril-mai 1963, il fût l'hôte d'une poignée d'hommes parmi les plus extraordinaires de tout l'arctique. Dans l'intimité d'un double igloo de neige, par -4°C à -7°C à l'intérieur et -40°C à l'extérieur, il procède à l'enregistrement consenti de leur part, de leurs récits de vie et de leurs légendes. Au bout de vingt minutes d'enregistrement, il leur propose d'écouter les deux premiers récits enregistrés.

Après quelques minutes, le narrateur lui dit avec colère : « Cet appareil est mauvais. Je n'ai jamais prononcé ces mots. » Ce qu'il entend est réducteur, explique Jean Malaurie. Car en effet, il y a les sons, mais ils sont aussi liés à tout le reste, l'atmosphère, la réception, le regard des assistants et puis lui-même : sa diction, ses gestes, son comportement. De l'émotion, rien ne reste en effet. « C'est un piège de *Kabluna* (blanc), ajoute-t-il¹. » Voilà qui en dit long sur la parole telle qu'elle est vécue, entendue, ressentie par un Inuit. Car elle est déjà, en soi, un commencement de trahison, de falsification de la réalité des faits. Elle est déjà mémoire déformante et déformée. C'est pourquoi ici, le narrateur fait tant d'efforts douloureusement ressentis pour accompagner ses mots de tous les gestes, de toutes les émotions, de toutes les attitudes susceptibles de rendre compte le plus fidèlement possible du réel. Un réel où rien n'est considéré de manière isolée. Un réel où tout est lié et interdépendant et dont aucun langage, fut-il celui des origines, ne sera assez complet et véridique pour en rendre compte dans sa totalité intrinsèque. Alors l'écriture, le numérique, le virtuel... autant d'outils développés par nos civilisations hyper-technologiques qui n'auront de cesse de nous isoler encore davantage de cette vérité qui nous fait pourtant tant défaut et dont l'absence nous fait au fond tant souffrir.

Voilà donc autant d'issues et d'accès désormais possibles à cet incommensurable *Potentiel d'Informations* jadis décrit par le physicien David Bohm (1917-1992). À cette *Information Intégrée* comme on la nomme aujourd'hui. Il va nous falloir renouer les liens avec cette réalité primitive et primordiale,

1 Jean Malaurie, *Lettre à un Inuit de 2022*, Éditions Fayard, 2015, pp. 48-49.

avec la nature et le sens du sacré. Et ce sont sans doute les nouvelles conditions difficiles qui s'annoncent qui vont nous y aider, comme ce fût le cas jadis, tout au long de l'évolution des espèces. Les rigueurs des temps à venir, les vicissitudes quotidiennes, le manque, les privations comme le soulignait Marc Tadié plus haut, toutes les difficultés de survie prochaines liées à un climat qui va devenir de plus en plus hostile, seront autant de nouvelles contraintes. Elles pousseront les populations les moins favorisées à puiser dans leurs ressources intérieures aussi bien physiologiques que psychologiques. Inévitablement, elles devront rééduquer leurs sens. Les affûter en même temps que leur intuition, leur sensibilité et leur créativité.

Une fois initiés, les premiers effets du Potentiel d'Information seront à n'en pas douter exponentiels. Ils informeront à double titre. Par le biais de l'intuition, des sens toujours plus à l'affût et entraînés, mais aussi par une hypersensorialité et une hypersensibilité, ces individus commenceront à percevoir certaines de ces informations qui circulent en permanence sous le voile des apparences. Sorte de « bande passante de l'Internet sub-quantique ». Chemin faisant, ces premières informations remettront progressivement en question la plupart des certitudes depuis longtemps acquises sur la matière, le temps, l'espace et les lois qui les régissent. Mais aussi et surtout ces autres certitudes que nous avons encore sur l'existence, la nature et la conscience. Elles seront aussi l'occasion d'une restauration du caractère sacré lié à toute forme de vie dont l'homme moderne s'est depuis trop longtemps déjà éloigné.

Ces premiers savoirs ouvriront la voie à une autre perception du monde, du réel. Laquelle commencera à s'entretenir d'elle-même au sein des consciences éveillées à ces savoirs de base. L'amorce d'un mouvement de transformation de fond s'opérera comme il s'est opéré jadis au sein des premières macromolécules dans l'océan primitif. Ces nouvelles informations susciteront non seulement un désir croissant de connaissances dans ce sens, mais elles informeront – au sens premier de « donner forme » – l'individu dans ses moyens de perception de ce Potentiel comme dans ses capacités cognitives. Là aussi, là encore, face à ce nouvel environnement informationnel, une nouvelle écologie va progressivement prendre forme par adaptations/évolutions successives. À terme, un changement de dimension et d'échelle dans la perception collective de cette Information va s'opérer, entraînant à sa suite un changement complet de paradigme. Il y a quelque 80 000 ans, le cerveau de Neandertal s'est progressivement incliné devant celui d'*Homo sapiens*. De la même manière, quelque chose comme une fonction organique ou macro-organique va se surajouter à notre actuelle humanité en demande pour une meilleure perception de ce Potentiel d'Informations. Des liaisons vont s'opérer suscitant autant de complétions au niveau atomique ou moléculaire, cérébral ou organique. Sans doute la récente épigénétique aura-t-elle un rôle majeur à jouer dans cette révolution noétique. Des mutations progressives ou soudaines y prendront également leur part. Peut-être aussi l'humanité concernée verra-t-elle s'épanouir de nouvelles fonctions liées au réveil naturel ou provoqué de certaines portions d'ADN dit « non codant » et jusque-là en dormance. Des potentialités vont s'activer ou se ré-activer, encouragées à

la fois par les attentes croissantes d'une certaine portion de la population humaine, les contraintes de plus en plus pressantes de l'environnement et peut-être aussi poussées par l'évidence d'une espèce arrivée au bout de ses actuelles possibilités de développements.

Bref, autant de raisons qui n'en sont en réalité qu'une seule : celle d'une évolution des formes de vie qui n'a jamais cessé et dont l'homme contemporain n'est qu'une étape parmi tant d'autres.

Nos complexités, nos organisations, notre mode de penser et de percevoir ont atteint leurs limites. Et ce constat vaut pour l'ensemble de l'espèce même si certaines sociétés traditionnelles, aujourd'hui menacées par le modèle occidental, sont beaucoup plus proches de ce nouveau paradigme du fait qu'elles en éprouvent quotidiennement l'existence à travers la grille de lecture de leur propre culture.

Un changement d'échelle doit s'opérer. Quelque chose de nouveau doit naître dans la plus pure tradition évolutionniste. Comme le dit Pierre Teilhard de Chardin :

Les faits matériels, pris objectivement, *contiennent du Divin*. Mais ce Divin n'est en eux, relativement à notre connaissance, qu'une simple puissance. Il restera donc *en puissance*, aussi longtemps que nous n'aurons pas, pour réaliser dans notre esprit le Monde supra-sensible, des facultés suffisamment préparées, non pas seulement par l'exercice de l'analyse et de la critique, mais bien plus encore par l'affinement moral, et une fidélité entière à suivre l'étoile toujours montante de la vérité¹.

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, Éditions du Seuil, 1969, p. 40.

Aussi, une propriété émergente devra, à partir de la synthèse de nos actuelles complexités, emmener une partie de l'humanité vers un plan supérieur de conscience et d'existence. Par là même, elle lui remettra les clés d'un monde nouveau à inventer. Mais de quelle humanité est-il ici question ?

CHAPITRE III

REFONDATION

Désormais, l'avenir de notre espèce semble inévitablement dépendant de notre capacité à changer. Nos réalisations technologiques les plus ambitieuses pour le XXI^e siècle seront inévitablement liées, comme des ombres portées, à nos réalisations spirituelles. Les unes n'iront sans doute pas sans les autres parce qu'elles seront, conjointement, les conditions de notre survie et de notre avenir cosmique.

S'il ne s'obstine pas davantage dans l'impasse dans laquelle il s'est engagé ces derniers siècles, l'homme est promis à un avenir et à des dimensions d'ordre supérieur. C'est dans l'essence même de la vie que de procéder par complexification/conscientisation et contaminations successives. De toute évidence, l'humanité cherchera à s'étendre toujours plus loin au-delà de la Terre elle-même. C'est dans sa nature parce que c'est dans la nature du vivant et que, jusqu'à présent, notre espèce est, dans sa capacité à transformer le monde, l'espèce la plus vivante de toutes. Or, cette tendance

n'est sans doute pas une exclusivité humaine. De fait, il est fort probable que l'humanité découvre, sans doute encore dans un lointain avenir, des mondes habités par autant de formes de vie et d'intelligences qu'on peut en imaginer. Lesquelles auront et ont sans doute présentement la même tendance à s'étendre au-delà de leur propre « foyer infectieux ». Tôt ou tard, ces formes de vie issues de mondes différents devront, comme c'est dans la nature des choses, se rencontrer, se confronter, s'exterminer ou s'assimiler les unes les autres. Mais peut-être est-ce là encore une manière d'envisager l'avenir de notre espèce comme des autres avec les seules références dont nous disposons aujourd'hui. C'est-à-dire cette tendance encore primitive sinon malade qui consiste à envisager toute rencontre sous les seuls auspices de la peur, de la confrontation, de la domination et de la survie... Bref, toutes les formes d'antagonismes qui ont si bien caractérisé notre espèce jusqu'à aujourd'hui.

Mais on peut tout aussi bien supposer que, comme je le disais plus haut, parvenu à un tel degré de réalisation technologique, nos instincts, nos natures à la fois craintives et belliqueuses comme nos atavismes auront sensiblement évolué et que la tempérance, la curiosité, le respect, l'humilité, l'empathie et l'ouverture à l'autre, quel qu'il soit, auront définitivement pris le pas sur nos penchants les plus bruts. Sans doute même que ces révolutions intérieures, cette sagesse, cet affinement moral comme le nommait Teilhard de Chardin, seront les préalables indispensables aux progrès technologiques que nous ambitionnons, dont nous rêvons et qui seront de toute manière incontournables afin d'accomplir ce changement

d'échelle. Un changement qui ne sera pas seulement technologique et culturel, mais tout autant conscientique et spirituel. Car ce bond civilisationnel fera inmanquablement appel à de telles énergies, à de telles possibilités dans la maîtrise des forces vitales, matérielles, temporelles et spatiales que des esprits énervés, belliqueux, instables et en proie aux instincts les plus autocentrés ne pourront, en les manipulant, que se nuire à eux-mêmes bien avant d'en tirer quelque bénéfice substantiel pour l'avenir de l'espèce.

Ainsi donc, nos avancées technologiques devront s'accompagner sinon être précédées de progrès moraux et spirituels proportionnés. Ainsi parvenue à un certain degré de sagesse et de connaissance, l'humanité, dans la mesure où elle aura de surcroît stabilisé sa démographie, réglé la plupart des problèmes politiques, économiques, religieux, sociaux et environnementaux qui l'accablent aujourd'hui, pourra enfin vivre à l'équilibre et en harmonie avec son environnement d'origine : la Terre.

Mais ne serait-ce pas là déroger à sa nature à la fois biologique et psychologique ? Celle qui pousse toute espèce vivante à coloniser les espaces qui lui sont accessibles par simple instinct de survie et de conservation de l'espèce ; et d'autre part, pour une espèce consciente comme la nôtre, à toujours chercher ailleurs sinon partout, la vérité sur ses origines et sur sa destinée ?

Dès lors, la colonisation, à tout le moins l'exploration de ces espaces incommensurables et des mondes qu'ils abritent ne pourront se faire sans l'assistance de connaissances et de

technologies appropriées. Aussi peut-on en conclure que l'avenir de l'humanité ou de sa postérité phylétique sera un composé harmonieux de technologie et de spiritualité et que la progression de notre espèce ou de ce qui doit lui succéder à travers les espaces infinis de la matière et de l'esprit se fera à n'en pas douter sur un mode inévitablement symbiotique plutôt que mécaniste, hégémonique et conquérant.

Mais avant d'en arriver là, notre espèce devra une fois encore passer par le crible de l'évolution et vivre quelque métamorphose.

Transition

Il est désormais admis que depuis cent mille ans que *Homo sapiens* s'est progressivement répandu sur à peu près tous les continents, peu de transformations physiques majeures ont accompagné ce mouvement. Or, si les variations physiologiques ont été négligeables, les variations culturelles quant à elles ont initié de véritables révolutions. Le cerveau, et plus spécifiquement le néocortex d'*Homo sapiens* a suscité quantités de propriétés émergentes propulsant notre *phylum* désormais unique dans de nouvelles dimensions. La socialisation puis la culture ont véritablement explosé, bouleversant la traditionnelle évolution darwinienne qui jusque-là avait prévalu. Une nouvelle dynamique sociale et culturelle s'est surajoutée à notre ancienne évolution physiologique et cérébrale. Originellement darwinienne et transformiste, notre évolution se fait à présent sur le mode

lamarckien et cumulatif. C'est-à-dire sur la prévalence de l'acquis sur l'inné. Pour le dire plus simplement, la culture et ses modes de transmission ont largement pris l'avantage sur la génétique et l'apparente inéluctabilité de l'hérédité. L'homme, en tant qu'espèce, s'est libéré des chaînes qui le retenaient jusqu'alors : celles de son passé et des générations qui l'avaient jusque-là précédé. Plus récemment aussi, il s'est libéré des chaînes de son propre ADN. Consciente d'elle-même, l'humanité est à présent en mesure de prendre en main sa destinée. Parvenue à la fin de son adolescence, elle se libère de ses origines. Or, comme toute émancipation, celle-ci doit aussi en passer par une crise de croissance. Dépassant dès lors le simple stade de la survie et forte de ses nouvelles capacités, notre espèce, grisée par ses nouvelles sensations, a inauguré une nouvelle ère : celle de la domination, de l'appropriation et de l'exploitation outrancière de toutes les ressources susceptibles d'asseoir cette domination. Nous en sommes aujourd'hui au point culminant et de bascule de cet âge ingrat, de cet « âge bête » de notre espèce et de ses velléités hégémoniques. Après cent mille ans d'une incroyable évolution culturelle, nous arrivons désormais à la croisée des chemins.

L'évolution des espèces, telle qu'elle fût décrite par Darwin en 1859 touche plus particulièrement certaines populations isolées géographiquement de leur groupe originel. Cet isolement, avec la modification de l'environnement qui l'accompagne, va, au fil des générations et à partir de variations génétiques successives, pousser l'espèce à s'adapter, contribuant à l'éloigner toujours davantage de son rameau d'origine. Aujourd'hui, l'humanité s'est répandue sur la plupart des continents avec une croissance démographique quasi-

exponentielle. Elle s'est adaptée à tous les environnements, des plus extrêmes aux plus improbables. Allant jusqu'au-delà de l'orbe terrestre grâce aux propriétés émergentes de son néocortex. Si la socialisation, la culture, la communication, les techniques et jusqu'à la modification même de notre environnement n'ont certes pas été inventées par notre espèce, par elle, elles se sont considérablement enrichies pour ne pas dire hypertrophiées. Aujourd'hui, les axes d'évolution sont multiples dont la plupart sont directement liés à la volonté humaine.

Notre espèce est aujourd'hui largement autodéterminée. L'avenir qui se prépare sera le résultat de nos choix sociétaux. Aujourd'hui déjà, nous voyons les conséquences environnementales de nos comportements individuels et collectifs. Nous sommes seuls aux commandes. Mais pour aller où ? Les sciences, les nouvelles technologies, l'Intelligence Artificielle mais aussi l'épigénétique, l'influence de nos environnements modernes saturés de champs magnétiques, d'ondes, de rayonnements et de molécules plus délétères les uns que les autres sont autant de facteurs, positifs ou négatifs, susceptibles d'orienter nos développements pour les prochains millénaires. Inutile de préciser que cet inventaire, évidemment non exhaustif, ne prend pas en compte tout ce que les bouleversements climatiques et sociaux à venir pourront ajouter de perturbations et de bouleversements.

Au cours des presque dix millions d'années d'évolution et de buissonnement phylétique des hominins¹, de nombreux

1 Mammifère primate de la lignée comprenant l'homme actuel et les fossiles apparentés, depuis les australopithèques. Les hominins

rameaux ont coexisté durant certaines périodes géologiques. Toutefois, ces coexistences n'ont pas nécessairement entraîné d'interactions. La plus récente est celle de Neandertal et de Cro-Magnon jusqu'à il y a environ trente ou quarante mille ans, moment de la disparition de Neandertal. On sait aujourd'hui que ces deux humanités ont interagité durant quelques milliers d'années sur le sol européen. Peut-être même, c'est une des hypothèses émises, que cette interaction a pu précipiter la fin de Neandertal.

Il n'est pas exclu que nous soyons à l'aube d'une prochaine ramification de notre espèce, mais sur un plan bien différent de ce qu'il fût par le passé. En effet, c'est l'influence culturelle qui prévaut comme moteur principal de nos évolutions futures. Nous déterminons nos environnements en les façonnant à notre image, selon nos besoins et surtout nos caprices. Nous déterminons aussi nos modifications corporelles, psychologiques, voire bientôt génétiques. Les contraintes que nous subissons sont pour l'essentiel endogènes et spécifiquement liées à nos choix sociaux, économiques, écologiques, technologiques et idéologiques. Différentes orientations comme autant de nouvelles espèces coexisteront certainement dans les prochaines décennies, et sans doute pas toujours de manière pacifique. L'homme « augmenté » par les nouvelles technologies, l'IA qu'on s'évertue à rendre de plus en plus autonome, enfin, l'homme « traditionnel » *Homo sapiens*, ayant peut-être de son côté, développé au sein d'une population marginale des capacités cognitives d'un ordre

forment une sous-famille, crée pour distinguer, au sein de la famille des hominidés, la lignée humaine de celle des gorilles et des chimpanzés. *Déf., Le petit Larousse illustré, 2015.*

supérieur... voilà autant d'espèces ou de variations d'un genre nouveau au sein du genre *Homo*, susceptibles de coexister, de rivaliser et peut-être, pour l'une d'entre elles issue de cette période de transition, d'emmener notre espèce ou sa descendance vers de nouveaux horizons.

Depuis 13,7 milliards d'années, de complexités en complexités, ce sont toujours les mêmes processus qui vitalisent et façonnent notre monde. Depuis le big bang jusqu'aux nébuleuses en passant par le cœur des étoiles et jusqu'à la biosphère terrestre, les cycles de transformation de la matière partent toujours d'un chaos relatif, d'un déséquilibre localisé. Puis émergent des singularités, des associations et des complexités comme autant de moyens de lutte contre la deuxième loi de la thermodynamique : l'entropie. De loin en loin, puis de proche en proche à travers le temps et les espaces infinis, de nouvelles organisations et complexités se font jour à travers fusions, fissions et transmutations. Ce, jusqu'à ce que l'ensemble de la matière première localement disponible s'épuise sous sa forme originelle. À partir de là, de nouveaux processus s'amorcent, issus des conditions nouvellement créées par ces récentes complexités. Celles-ci engendrent à leur tour de nouvelles formes d'organisations, de complexités et ailleurs, de nouvelles formes de vie. Sporadiquement, de graves crises viennent ponctuer de longues périodes de calme relatif comme autant de fins de cycles.

Il y a toujours une matière ou un élément premier. Lequel, sous ses propres contraintes ou celles de son environnement immédiat, se voit inéluctablement poussé dans un processus de transformation qui va finalement le faire passer à un second

niveau de complexité ou d'organisation. L'humanité, dans les domaines qui lui sont propres, poursuit ce long processus de transformation et d'information de la matière, jusqu'à déterminer sa propre évolution. À partir du moment où l'on accepte tous les développements humains comme prolongements naturels des développements cosmologiques, physiques puis biologiques, où l'on ne reconnaît plus l'ancienne séparation entre nature et culture, on doit aisément y retrouver les principaux rouages et mécanismes qui ont, jusqu'à la naissance progressive d'*Homo sapiens*, conduit à l'évolution des espèces. Or, c'est bien ce qui se passe au sein même de nos sociétés, de nos institutions et de nos industries prises au sens le plus large. Une population importante et dense à la fois, soumise à une intense activité et à ses propres pressions de sélection, est naturellement plus à même de générer en son sein de nombreuses variations comme autant de possibilités d'évolution, de changement, parfois de progrès, autrement dit de moyens de libération.

Force est de constater l'incroyable diversité des activités humaines, des individus eux-mêmes, des cultures, des productions, des moyens de production, des réseaux de communication de toute nature. La pluralité des environnements ainsi créés, l'interconnexion de toutes ces individualités et de toutes ces histoires et cultures personnelles elles-mêmes liées à cet incroyable maillage de communication et de production font de notre espèce une source de variabilité sur le plan évolutionniste tout à fait exceptionnelle. Si la variabilité de notre espèce sur le plan physique n'est que peu opérante depuis environ deux cent mille ans, sur le plan culturel qui est aujourd'hui sa véritable dimension, elle est

absolument phénoménale. Or, le domaine génétique lui-même n'est pas en reste. Car il est susceptible d'être également contrôlé, purifié voire amélioré par la culture sous la forme d'un eugénisme thérapeutique ou préventif dans un premier temps. Voilà donc autant de variations d'origine culturelle susceptibles d'emmener tout ou partie de notre espèce dans des directions évolutives non seulement inédites, très différentes les unes des autres et parfois même antagonistes.

L'infinie variété des évolutions possibles du genre humain interdit désormais toute forme de prospective ou de prévision sur le moyen ou le long terme. La méthode consistera donc, à partir des tendances actuelles, lesquelles semblent, depuis quelques décennies, vouloir se confirmer, à éprouver leur viabilité pour notre espèce. Dans le même temps, et compte tenu des éléments dont nous disposons déjà, il s'agira d'imaginer quelle pourrait être (je dis bien *pourrait être*) l'espèce humaine la plus apte, la plus digne et la plus prometteuse en terme d'avenir phylétique. Cette espèce humaine, en quelque sorte « idéale », pourrait ne pas forcément être celle des prochains millénaires – et le terme *Humain*, si tant est que l'espèce existe encore, serait-il d'ailleurs, au train où vont les choses, encore d'actualité ?

Dès l'Antiquité, les hommes ont tenté une description précise de ce que pourrait être l'homme, de manière essentielle et absolue. On se souvient de l'anecdote rapportant les propos de Platon (428/427 av. J.-C – 348/347 av. J.-C;) décrivant l'homme comme un bipède nu dénué de toute pilosité. Ce à quoi Diogène le Cynique (413-323 av. J.-C.) répondit en plumant un poulet et en le lançant à l'assistance : « Tiens, voilà

un homme selon ta description ! » On sait aujourd'hui grâce à l'éthologie que peu de caractéristiques distinguent l'homme de l'animal et que ces différences sont bien davantage des différences de degré que de nature. L'homme n'est pas une forme fixée pour toujours comme tout ce qui relève de la vie. Il est en éternel mouvement, en devenir permanent. Son origine même se perd dans les ombres du passé le plus lointain.

Cette espèce pourrait donc être, plus simplement et plus humblement, une espèce de transition. Une forme intermédiaire en quelque sorte. Fixons-nous donc un objectif et voyons quelle type d'évolution serait le plus à même de s'y conformer.

Cette humanité de transition – j'en ai déjà abordé certains des aspects dans les chapitres I et II de ce travail –, serait une humanité de transgression. Transgressive à l'égard des diktats de la société, de ces injonctions, de ses modes, de ses normes et de ses standards. Tout ce qui pousse un peu plus le troupeau vers le précipice. C'est une humanité résolument nouvelle qui doit naître. Aussi nouvelle et singulière que fut le genre *homo* au milieu des hominés ou *Homo sapiens* vis-à-vis de Neandertal. Nouvelle dans sa perception et dans sa vision du monde. Nouvelle donc dans sa manière d'être au monde, de l'envisager et d'en prendre la pleine mesure ; peut-être aussi la juste mesure. Pour ce faire, ces femmes et ces hommes d'un temps nouveau devront renoncer à tout le poids d'un passé lourd de valeurs anciennes, réductrices, limitatives, paralysantes et mortifères. Ils ne devront conserver que l'essentiel, c'est-à-dire le sens de la Terre et tout ce qui ramène à la vie dans ce qu'elle a de plus brut, de plus immédiat, de plus authentique et de plus instinctif. Mais sans pour autant se

départir de l'intelligence. Ils devront oublier tous les concepts comme autant de filtres et d'écrans entre soi et la vérité. Ils devront aussi tourner le dos aux illusions d'une humanité repliée sur elle-même et vivant en vase clos ; emmurée dans ses certitudes, ses peurs et ses croyances surannées. Ils devront enfin renoncer jusqu'à eux-mêmes, à leur propre identité, à cette individualité de circonstance pour mieux s'abandonner, en toute conscience, au flot démesuré de la vie. Comme l'insecte au cours de sa métamorphose, il leur faudra se libérer de cette chrysalide qui jusque-là les avait soutenu, nourri, mais qui à présent les menace en les empêchant de développer pleinement leurs *organes d'éternité* pour reprendre l'expression de Jean Guilton (1901-1999). Lequel nous dit aussi : « [...] l'homme semble aspirer à une essence de surhumanité. Quelle que soit la doctrine [...], nous trouvons la description de l'aspiration de notre être à une sur-existence. [...] il nous faut prendre conscience de ce dépassement constant des choses dans leur existence, de cette "aspiration des êtres à une sur-existence"¹. » Une sur-existence donc, mais pour quel sur-humain ? Cette sur-humanité serait, sera à n'en pas douter une humanité rare, périphérique, à la marge. Et pour cause. Car elle sera celle d'un homme révolté contre la pensée et la civilisation dominante d'alors. Ce Surhumain, cet *Homo perfectus* digne successeur d'*Homo sapiens*, sera un homme, une femme en lien avec les forces de la nature et du Cosmos. Connecté au vrai sens du terme. Reconnecté serait plus exact. Il sera l'homme de la Nouvelle Alliance et de la Réconciliation. De celles qui permettront d'effectuer le saut à la fois spirituel et scientifique à même d'inaugurer une nouvelle dimension d'existence liée à

1 Jean Guilton, *L'impur*, Desclée de Brouwer, 1991, pp. 39-40.

une vision du Cosmos renouvelée, enrichie et assagie, pacifiée et apaisée ; enfin, responsable. Mais ce chemin devra d'abord en passer par un refus, une négation, une inversion. Cet homme sera celui de la négation. « Bien plus, écrit encore Jean Guilton, être libre, c'est *en fait* choisir de nier, puisque c'est par la négation seule qu'on pourra atteindre la plénitude. Ce qui implique que la liberté est habitée par un refus¹. » Citant Simone Weil, Jean Guilton écrit plus loin : « Dieu ne peut aimer en nous, disait-elle, que le consentement à nous retirer pour le laisser passer, comme lui-même créateur s'est retiré pour nous laisser être. Cette double opération n'a d'autre sens que l'amour, comme le père donne à l'enfant ce qui permettra à l'enfant de faire un présent le jour anniversaire de sa naissance. Dieu m'a donné l'être pour que je lui rende². »

Dès lors, quelle forme devrait prendre ce reflux de l'être en nous si nous pouvions prétendre à cette surhumanité ? Consisterait-il en un recul significatif de notre identité, de cette personnalité de plus en plus mise en avant par le modèle occidental ? Une personnalité qui n'a de cesse d'être confirmée, réconfortée et confortée dans ses attributs, ses certitudes et surtout ses désirs qui sont autant de rouages puissants et nombreux pour la mécanique du profit. Une humanité donc à contre-courant, refluant en elle-même vers ce qu'elle a au fond de plus authentique, de plus pur, de moins altéré et troublé par toutes les forces érosives auxquelles elle s'est livrée. Une humanité soucieuse de remonter à la source de son être, vers ce qu'il y a de plus inaltérable en elle, autrement dit de plus originel.

1 *Ibid.*, pp. 74-75.

2 *Ibid.*, p. 156.

Vers la source

« *L'homme est un fleuve dont la source est cachée.* »

Ralph Waldo Emerson,
L'Âme suprême.

Aristote (384-322 av. J.-C.) résumait les phénomènes physiques de notre monde comme soumis à quatre sortes de causes différentes mais cependant interdépendantes. Il nommait tout d'abord *la cause matérielle*. Celle-ci définit la matière dont l'objet décrit est constitué. Puis *la cause formelle*. Elle est en quelque sorte l'information à partir de laquelle l'objet tire sa forme. Puis *la cause efficiente*. Autrement dit la cause opérante ; celle qui conforme la matière de manière à la faire approcher au mieux de la cause formelle. Et enfin, *la cause finale* qui est la raison, le but vers lequel tendent les objets ou les phénomènes soumis aux causes précédentes. C'est cette notion de cause finale qui nous intéresse ici. Celle autrement nommée *entéléchie* et qui signifie littéralement « le fait d'avoir en soi sa fin ». Or, depuis la révolution scientifique de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle, cette notion de cause finale a régulièrement été battue en brèche par la poussée des sciences positivistes. Lesquelles tendaient de plus en plus à s'en remettre exclusivement à l'observation des faits et au jugement de la raison. Aujourd'hui encore, elles ne voient dans ce qui ne peut être expliqué par la raison ou le calcul mathématique, que pur hasard et contingence, même si l'éventail des faits observables et mesurables s'est considérablement ouvert avec les progrès à la fois méthodologiques, intellectuels et technologiques accomplis.

Toutefois, on a peut-être un peu vite oublié – peut-être et comme souvent aveuglés par les démonstrations de force quotidiennes de la science dans ses différents domaines d’application – la notion de cause finale ou de finalisme. Car cette dernière, quoiqu’on en dise, est pourtant bien présente dans la nature. Un exemple fort simple suffira à l’illustrer. C’est celui qui régit le développement de n’importe quel germe ou embryon. La cause finale de l’embryon humain, et ce, dès sa formation à partir de la fusion des deux cellules germinatives, est bien l’homme ou la femme parvenu à sa pleine maturité. Car il faut bien admettre que cet adulte est bel et bien potentiellement « inscrit » dans cet ovule fécondé. De la même manière que le chêne est potentiellement dans le gland tombé à terre. Même si nous connaissons mieux aujourd’hui les différents processus génétiques qui président à la formation et à la croissance des organismes vivants, il n’en demeure pas moins qu’au cœur même de la molécule d’ADN, l’être vivant à venir est potentiellement présent sous la forme d’une information encodée « attendant » l’opportunité physiologique de son actualisation. Dès lors, et à partir de ce seul exemple, lequel a présidé à l’évolution des espèces depuis plus de 3,5 milliards d’années, ne serait-il pas pareillement envisageable d’admettre implicitement l’éventualité d’une semblable « information » présente au cœur des plus infimes constituants de la matière. Information qui, comme la molécule d’ADN préside à la formation des organismes vivants, présiderait, à son niveau, à la formation du Cosmos lui-même et donc à l’organisation de tout ou partie de ses constituants ? La récente théorie de l’Information Intégrée associée à la découverte d’abord théorique puis expérimentale de l’intrication des

particules au niveau quantique ouvre désormais la voie à un nouveau champ de recherches non seulement scientifique mais également philosophique et existentiel.

Dans son livre *Le serpent cosmique, l'ADN et les origines du savoir* (1995), Jeremy Narby expose de manière rigoureuse et étayée par des faits et de nombreux recoupements, son intime conviction quant à la présence d'une conscience au niveau de l'ADN. Conscience et/ou information auxquelles seuls les chamans de différentes civilisations à travers l'histoire et la géographie ont été jusqu'à présent les témoins par leur pratique de la transe, mais aussi les bénéficiaires grâce aux savoirs obtenus par ce biais sur les propriétés des plantes en particulier et sur la nature et le Cosmos de manière générale. Dans son livre, l'auteur enquête et soulève bon nombre de correspondances reliant diverses civilisations qui ne sont jamais entrées en contact, depuis les tribus amazoniennes contemporaines en passant par l'Égypte antique ou les aborigènes d'Australie. L'auteur écrit : « Mon hypothèse suggère que l'ADN décrit par les scientifiques correspond aux essences animées¹ communes à toutes les formes de vie, dont parlent les chamanes, et avec lesquelles ces derniers communiquent dans leurs transes. Or, la biologie moderne est fondée sur l'idée que la nature ne possède ni intelligence ni but et n'est pas animée par de quelconques esprits². » L'auteur cite à ce propos Jacques Monod (1910-1976), lequel écrit :

- 1 Ces *essences* nous renvoient à ce que les Inuits nomment *Inuat*, qui est le souffle créateur en même temps que le nom donné aux esprits, aux invisibles.
- 2 Jeremy Narby, *Le serpent cosmique, l'ADN et les origines du savoir*, Georg Éditeur, 1995, p. 132.

La pierre angulaire de la méthode scientifique est le postulat de l'objectivité de la Nature. C'est-à-dire le refus systématique de considérer comme pouvant conduire à une connaissance « vraie » toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de « projet » [...]. Mais le postulat d'objectivité est consubstantiel à la science, il a guidé tout son prodigieux développement depuis trois siècles. Il est impossible de s'en défaire, fut-ce provisoirement, ou dans un domaine limité, sans sortir de celui de la science elle-même¹.

Pourtant, les postulats comme les certitudes de Monod ont fait leur temps. Tout compte fait, il fût assez bref, et c'est heureux, au regard de l'histoire des sciences. Mais que de temps perdu néanmoins ! Bergson comme Teilhard de Chardin, ces « vitalistes » dont le prix Nobel de physique se moquera poliment un peu plus loin, reviennent aujourd'hui timidement sur le devant de la scène. Leurs intuitions n'étaient pas si dénuées de sens. Le vitalisme de l'époque a changé d'aspect et de nom. On sait aujourd'hui que l'objectivité prônée sinon imposée de manière univoque et parfois brutale par les sciences dites, à juste raison, « dures », fut une utopie de plus. À tel point que la conscience, que l'on écartait d'office de toute expérimentation et interprétation scientifique, se trouve aujourd'hui poussée en pleine lumière quand elle n'est pas un sujet d'étude central et commun à de nombreuses disciplines désormais incontournables quant au progrès de la connaissance : les neurosciences, les sciences cognitives ou la physique quantique. Les faits et les expérimentations tendent à démontrer de plus en plus le caractère déterminant de la subjectivité dans toute description du réel. Dès le début du XX^e

1 Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Éditions du Seuil, 1970, pp. 32-33.

siècle, un physicien comme Albert Einstein (1879-1955) en a la prescience à travers sa *Théorie de la relativité*. La mécanique quantique le confirmera par la suite. Aussi, toute démarche qui chercherait à décrire le monde sans prendre en considération la conscience de l'observateur serait illusoire et en pure perte. Toute science digne du XXI^e siècle n'a d'autre choix que d'inscrire le phénomène conscient au cœur de ses équations. C'est un fait. Toute réalité est une réalité perçue. Toute science qui s'efforcerait d'éluder cet aspect du réel s'apparenterait à un homme qui, voyant dans un miroir son reflet, persisterait à le décrire comme réalité indépendante, autonome et détachée de son observateur qui ne ferait qu'entretenir sa propre illusion. Gould écrit : « La réalité ne se manifeste pas à nous en toute objectivité, et aucun scientifique n'est libre de contraintes issues de son psychisme et de la société. La plus grande entrave au progrès de la science provient très souvent d'œillères conceptuelles et non pas du manque de données¹. »

Dans tous les cas, Jeremy Narby reste convaincu que son travail sera de toute façon ignoré voire méprisé. Son hypothèse étant pour lui condamnée à l'avance du fait de ce prétendu objectivisme imposé à toute démarche scientifique. « Mon hypothèse affirme que le principe vital est animé et que la nature dans son ensemble est capable de communication, ce qui contredit le principe fondateur de la biologie moléculaire qui a actuellement pignon sur rue². » Comme le dit Bergson sous la forme d'un constat et non d'un jugement, l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie.

1 Stephen Jay Gould, *La vie est belle*, Éditions du Seuil, Coll. Points Sciences, [1989] 1991, p. 360.

2 Jeremy Narby, *Le serpent cosmique... op. cit.*, p. 141.

Pourtant, les lignes bougent. Dans son dernier livre consacré à la transe et à son travail en collaboration avec des organismes scientifiques, Corine Sombrun, ethnomusicologue et chamane, au sujet de l'ADN là encore, nous apprend que notre corps est colonisé par des milliards de bactéries (10 % de notre poids sec) et de virus. Elle souligne également que 99 % des gènes de notre corps ne sont pas d'origine humaine. En effet, ils proviennent de l'incroyable succession de générations d'organismes vivants qui, tout au long de l'évolution, ont précédé la naissance d'*Homo sapiens*. Aussi, notre génome est-il commun à l'ensemble du vivant. De la même manière d'ailleurs que la matière dont sont faits nos organismes est commune à tout le Cosmos et pareillement issue du big bang il y a 13,7 milliards d'années. Car en effet, l'évolution des espèces agit essentiellement sur la même base génétique, laquelle varie très peu d'une espèce à l'autre quand les formes elles-mêmes, la plupart du temps à partir des mêmes plans d'organisation, sont d'une infinie et incroyable variété. Aussi, Corine Sombrun, dans le cadre de son domaine de recherche qui concerne la transe auto-induite, émet l'hypothèse que ce patrimoine génétique commun à l'ensemble du vivant, cette « mémoire de la vie et des origines » pourrait, *via* la transe, entrer en communication avec le chaman, autrement dit, comme elle l'écrit : « [...] que les caractéristiques de ces gènes puissent s'exprimer pour nous faire vivre temporairement un autre état¹. »

1 Corine Sombrun, *La diagonale de la joie*, Albin Michel, p. 277.

Je voudrais terminer cette section par un dernier exemple extrait de *L'Évolution créatrice* de Henri Bergson. Cet exemple me semble particulièrement parlant pour illustrer ce que le philosophe regroupe sous le terme d'intuition et d'instinct. Parmi les quelques exemples qu'il choisit pour illustrer et développer sa théorie de l'intuition, il se réfère aux *Souvenirs entomologiques* de Jean-Henri Fabre¹ (1823-1915) et parmi eux, à la description du comportement de chasse du sphex à ailes jaunes (*sphex funerarius*) ou sphex gryllivore. Ainsi dénommé du fait de la spécificité prédatrice des femelles qui consiste à s'attaquer aux grillons, mais aussi aux sauterelles. Tout l'intérêt d'une telle observation consiste dans la précision « scientifique » du savoir de la guêpe qui réside en la neutralisation des trois centres nerveux qui animent les trois paires de pattes du grillon, sans que celle-ci n'entraîne la mort. Henri Bergson s'attache à démontrer ici qu'il serait selon lui bien téméraire de prêter au sphex toute la capacité d'analyse et d'apprentissage d'un entomologiste, laquelle consisterait en l'assimilation et la transmission au travers des générations d'une connaissance suffisamment complète et précise de ses victimes. Ce qui serait, comme le souligne le philosophe, un exemple indiscutable de l'hérédité des caractères acquis. Ici, et comme le rappelle Bergson, toute la difficulté consiste en ceci que nous voulons traduire la science de l'hyménoptère en termes d'intelligence. Comme souvent, nous prêtons aux phénomènes naturels les mêmes lois mécanicistes que nous mettons quotidiennement en œuvre au sein de nos sociétés humaines. Nous oublions que tout ce qui relève de près ou de

1 Jean-Henri Fabre, *Souvenirs entomologiques*, Robert Laffont/Bouquins, 1989.

loin de la vie, depuis la création du Cosmos lui-même et jusqu'aux organismes vivants les plus complexes, se fait par divisions successives et différenciation formelle. Comme il l'écrit plus loin, « L'évolution n'a fait qu'écarter l'un de l'autre, pour les développer jusqu'au bout, des éléments qui se compénétraient à l'origine¹ ».

Voilà qui nous ramène une fois encore à la notion d'*intrication quantique* et aussi à celle d'*univers implicite* développée par David Bohm. Ces notions, dont la première, j'en ai déjà parlé, a été récemment démontrée selon les critères de la science positiviste, se confondent avec les descriptions que donne Bergson de l'instinct et de l'intuition. Ces deux notions communes et largement partagées par le savoir populaire sont les aspects les mieux connus et partagés de cette *Connaissance Implicite* (pour reprendre l'adjectif bohémien) du monde. Elles partagent toutes l'idée de la présence d'une Information commune à l'ensemble du monde matériel. Lequel ne serait, dès lors, que le déploiement à travers le temps et l'espace de la représentation – au sens schopenhauerien du terme – que chaque conscience s'en fait à son propre niveau. C'est-à-dire corrélativement à sa sensorialité, à sa complexité neuronale, à son degré d'évolution organique puis sociale et à son histoire affective personnelle. J'ai ailleurs repris l'exemple du rêve pour tenter de décrire une certaine vision du monde telle que nous pourrions nous la représenter. La forme que prennent certains de nos rêves lorsque nous dormons dépend souvent d'une émotion, d'un sentiment unique et indivisible autant qu'indicible que notre mémoire revêt d'images que je

1 Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, [1941] 1998, p. 176.

qualifierais d'archétypales, propres à mettre en formes et à représenter ce sentiment. Or, ce qu'il faut retenir de ces rêves ne sont justement pas ces images qui sont très secondaires, voire le plus souvent incohérentes si l'on tente de leur trouver un contenu narratif. Non, ce qu'il faut retenir, c'est bien ce sentiment, cette émotion une et indivisible que l'intellect ne peut qu'avec difficulté saisir et retranscrire, mais que l'intuition, elle, ressent et comprend tout d'un bloc, en-deçà de tout processus narratif ou analytique. Or, ce sentiment, cette émotion *implicite* elle-même dont certains rêves sont empreints, équivaldrait à cette *Information implicite* dont philosophes et scientifiques de toutes les époques ont tenté de rendre compte sans même toujours savoir d'ailleurs ce qu'ils cherchaient.

Les règnes animal et végétal sont riches de ces exemples puisqu'ils sont, par définition, les lieux où l'instinct a naturellement la part belle. Dès lors, et à l'instar de notre sphex à ailes jaunes, les exemples sont pléthores au sein du vivant où l'intelligence, autrement dit le savoir analytique, le cède à une connaissance immédiate et implicite de l'environnement, de la proie et de tout ce qui conditionne la survie dans l'instant nécessitant rapidité, précision et efficacité. Sans doute, les sociétés préhistoriques comme les sociétés traditionnelles contemporaines, possédaient-elles et possèdent-elles encore pour les dernières d'entre-elles quelque survivance de ces savoirs intuitifs et instinctifs. Sans doute, au même titre que les pré-hominiens et l'ensemble du règne animal, ont-ils su conserver, de par la nécessité vitale que leur environnement leur imposait et leur impose encore, les savoirs et techniques,

l'hyper-sensorialité et les aptitudes neurophysiologiques indispensables à la saisie instinctive et immédiate de cette connaissance.

Dans un tout autre domaine qui est celui des Expériences de Mort Imminente (E.M.I.), les personnes ayant vécu ces états font toutes mention de plusieurs étapes communes à la plupart des témoignages dont celle consistant en une impression de connaissance intégrale et tout à la fois indicible du monde comme de tout ce qui le compose. Toute la connaissance était désormais accessible à ces témoins. « Connaissance de tout ce qui avait eu lieu depuis le commencement du monde et de tout ce qui allait avoir lieu indéfiniment. » Et cette connaissance disent les témoins, se manifestait sous toutes les formes possibles : images, sons, pensées. Enfin, après cette expérience, les sujets sont profondément transformés quant à leur approche de la vie, de la mort bien sûr, et quant à leurs relations aux autres. Beaucoup témoignent d'une intuition autrement plus pénétrante qu'elle ne l'était auparavant. Ils ont comme la capacité de pressentir sinon de connaître intuitivement les pensées et les besoins de ceux qui les entourent. Ils anticipent non seulement leurs besoins mais leurs intentions avant qu'ils ne passent à l'acte. Certains produisent même un effet calmant sur les gens. De manière générale, les facultés spirituelles sont non seulement accentuées, développées, mais elles prennent l'ascendant sur la conduite de la vie. « À partir de ce moment, j'ai été plus consciente de posséder un esprit que je ne l'avais été d'avoir un corps physique. C'est l'esprit qui est devenu pour moi la partie la plus essentielle de moi-même, au lieu de la forme de mon corps. [...] maintenant, c'est mon esprit qui se

situé au centre de mes préoccupations, tandis que mon corps a pris la seconde place, celle d'un véhicule pour la pensée¹. »

Voilà qui n'est pas sans rappeler Thomas d'Aquin (1225-1274) qui nous dit que le corps des ressuscités lors du Jugement dernier ne sera pas un corps spirituel dans le sens où il serait fait d'une matière plus subtile ou éthérée que celle dont est fait notre corps physique, mais que ces corps physiques seront dorénavant *soumis* à l'esprit et vivront *par* l'esprit. Ce qui semble bien être le cas de ces « ressuscités » que sont d'une certaine manière les personnes ayant vécu des EMI.

Aussi, et sans que cela n'apporte quelque preuve scientifique supplémentaire, témoignages et observations vont tous dans le même sens : celui d'une possibilité de connaissance intuitive et immédiate du réel qui s'exprime depuis les manifestations les plus immédiates et vitales de l'instinct chez les organismes les plus simples en termes d'agencement neuronal, jusqu'aux organismes dits « supérieurs ». Enfin, chez l'homme en particulier, cette connaissance se traduit par ce que le tout un chacun désigne sous les termes d'*intuition* ou d'*inspiration*. Expériences que n'importe qui a pu vivre au quotidien mais qui peuvent aussi atteindre certains degrés d'intensité et de fréquence chez les artistes, les individus souffrant de certaines psychopathologies peut-être inhibitrices de certaines fonctions cérébrales et laissant par là « filtrer » certains aspects d'une Connaissance sous-jacente. Enfin, dernière gradation dans la perception de cette Information, les trances des chamans et hommes-

1 Dr Raymond Moody, *La Vie après la vie*, Éditions Robert Laffont, [1975] 1977, p. 111.

médecine de la plupart des sociétés primitives que leur culture a su préserver. Mais aussi certains sujets ayant vécu des expériences de mort imminente ou hyper-sensibles à cet aspect du réel.

Depuis ses origines, l'Univers ne se développe et ne se diversifie qu'en perpétuelle interaction avec lui-même. Quelle que soit l'échelle à partir de laquelle nous considérons les faits, ils ne sont que la traduction d'une matière agissant perpétuellement sur elle-même et révélant tour à tour autant de créations que l'Univers peut en contenir : autant dire, une infinité. Le monde est un perpétuel passage de la puissance à l'acte. De la même manière, au niveau de la vie sur Terre, l'évolution des espèces a démontré que les organismes vivants sont nés de leur environnement et ont plus ou moins régulièrement évolué en réponse adaptative à cet environnement proche. L'évolution du vivant est un dialogue permanent de la matière avec elle-même ; une coévolution et une auto-révélation. Notre espèce elle-même, à son humble niveau, participe du même processus. L'évolution vers *Homo sapiens* a permis la formation d'un cerveau plus « moderne » et la synthèse d'une conscience plus intégrée. Désormais, cette conscience est à même d'agir sur notre propre évolution comme elle agit sur notre vaste environnement : la Terre. Dès lors, pleinement conscient des liens qui l'unissent au reste du Cosmos et des possibilités spirituelles qui s'offrent à lui, *Homo perfectus* inaugurerait une nouvelle existence plus spirituelle et nourrie par des informations non plus seulement sensorielles, mais de plus en plus extra ou supra-sensorielles. Comme j'y ai déjà longuement fait allusion plus haut, l'intuition, la méditation, la transe, le rêve, les expériences de mort

imminente, la prescience, la trans-communication instrumentale, le spiritisme, la voyance, les expériences de décorporation... seront autant de portes désormais ouvertes vers une nouvelle perception du monde et une vie plus complète et authentique, davantage soumise à l'esprit qu'au corps.

Voilà qui nous renvoie à l'eschatologie chrétienne et plus spécifiquement à la résurrection des corps à la fin des temps. Dans sa *Somme contre les Gentils*, Thomas d'Aquin nous dit :

[...] en effet, plus la matière d'une chose est parfaitement soumise à sa forme, plus cette chose est parfaite en sa nature. C'est pour cette raison que l'apôtre dit [15;44] : *semé corps animal, on ressuscite corps spirituel*. Assurément, le ressuscité aura un corps spirituel : non parce qu'il sera esprit, comme certains l'on mal entendu en comprenant par *esprit* une substance spirituelle , [...] mais parce qu'il sera complètement soumis à l'esprit ; c'est ainsi qu'en cette vie on appelle le corps *corps animal*, non qu'il soit âme, mais parce qu'il est sujet aux passions animales, et qu'il a besoin d'aliments¹.

De la même manière, c'est dans leur esprit que le premier homme et la première femme, au moment de leur condamnation, sont devenus charnels. C'est par une sorte d'inversion des valeurs, qu'Adam et Ève ont métamorphosé leur perception du monde. N'oublions pas, comme le souligne Jean Guitton, que nous sommes toujours *de* Dieu et *en* Dieu et que rien n'a jamais changé. Le péché ne serait donc en soi qu'une forme de prise de conscience ; un changement de perception et de paradigme. Une altération, une dégradation,

1 Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils IV*, Flammarion Paris, 1999, p.399.

une descente vers un niveau inférieur de conscience et de perception du réel. Une *chute* par définition. À ce propos encore, saint Augustin (354-430) écrit : « Une juste condamnation en a résulté, une condamnation telle que l'homme, qui, en restant fidèle au commandement, devait jouir d'une chair spirituelle, *est devenu charnel dans son esprit*¹ et parce que, par orgueil, il s'est complu en lui-même, la justice de Dieu l'a donné à lui-même². » Plus haut, au sujet de la résurrection des corps, l'évêque d'Hippone nous dit encore :

De même qu'il n'est pas inconvenant d'appeler charnel l'esprit esclave de la chair, de même peut-on appeler spirituelle une chair esclave de l'esprit. Ce n'est pas qu'elle se transforme en esprit, comme certains le pensent en fonction de cette parole : « Le corps est semé animal, le corps ressuscitera spirituel », mais c'est parce qu'elle sera soumise à l'esprit avec une souveraine et admirable facilité d'obéissance, qui garantit une immortalité indissoluble, détachée de toute sensation de chagrin, de toute corruption, de toute pesanteur³.

Ainsi *Homo perfectus* sera un homme vivant par l'esprit et soumis à l'esprit davantage qu'au corps. C'est aussi ce que confirme Jean Guitton : « Dans l'homme complet écrit-il, il n'y a pas deux principes : l'*âme* et le *corps*, mais trois : l'*esprit*, l'*âme* et le *corps*. L'esprit est ce qui, en nous, porte la ressemblance de Dieu, ce qui intimement uni à lui peut recevoir le même nom⁴. »

1 C'est moi qui souligne.

2 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Éditions Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2000, pp. 575-576.

3 *Ibid.*, p. 533.

4 Jean Guitton, *Le Nouveau Testament*, Desclée de Brouwer, 1987, p. 69.

Dès lors soumise à ce flux d'informations sub-quantique, cette surhumanité, cette humanité spirituelle n'aurait plus d'autre choix que la pente ascendante menant vers ce que Jean Guilton nomme la Sublimation : « J'appelle *sublimation* une fonction cachée dans les profondeurs de notre conscience et qui consiste à porter notre être au-delà d'un certain *limen*, d'une certaine limite¹. »

Homo perfectus : le meilleur de l'homme

Dans *Oser, résister*, Jean Malaurie à propos des Inuits du Groenland écrit :

Au fil des millénaires, ils se sont interrogé sur les origines et les évolutions, plusieurs siècles avant le chevalier Jean-Baptiste de Lamarck et Charles Darwin. Les mythes des origines en attestent. Ce n'est pas sans raison qu'ils considèrent l'hermaphrodite comme l'être total qui renferme les puissances magico-religieuses des deux sexes. Il faut rappeler que dans la Bible, Lucifer, le Prince du Mal, dispose de caractères hermaphrodites, signe d'inversion. Pour Hésiode, l'androgynie a un caractère sacré et on peut s'interroger sur la sexualité complexe d'Apollon, dieu du Nord².

Tout au long de son œuvre, l'explorateur fait souvent référence à cette co-naturalité qui unit depuis des temps immémoriaux l'homme, l'Inuit à l'animal. « Comment est né l'homme ? Les Inuits polaires se posent la question et ils considèrent, dans un texte complexe, que c'est le chien qui est

1 Jean Guilton, *L'impur*, *op. cit.*, 1991, p. 40.

2 Jean Malaurie, *Oser, résister*, *op. cit.*, p. 152.

géniteur de l'humain [...]»¹. » D'un point de vue strictement évolutionniste, ce mythe Inuit n'est sans doute pas si loin d'une certaine vérité. Du moins l'est-il autant que ce mythe moderne qui a longtemps consisté à croire que l'homme descendait quasi directement du singe. Raccourci de la vulgarisation d'une certaine époque. Car hommes et singes qui sont cousins et primates autant les uns que les autres, descendent tous d'un ancêtre commun et lointain sans doute plus proche du chien que du singe moderne.

Le Banquet de Platon fait également allusion à cette troisième espèce d'hommes qui réunissait les deux sexes et tout à la fois les caractères féminin et masculin. Zeus s'en émeut et, pris de crainte face à ce potentiel, les sépare brutalement en deux moitiés distinctes. De manière générale, les mythes fondateurs renvoient le plus souvent à un être total où tous les contraires sont réunis. *Homo perfectus* ou le Surhumain est le rappel de l'homme des origines. Il symbolise la Nouvelle Alliance. À la fois homme et femme, homme et animal, homme et dieu, il se situe au-delà des oppositions comme au-delà de toute morale. Mais sans pour autant être au-delà de toute justice. Ne compte pour lui que cette relation intime avec le monde, le Cosmos et ses forces primitives.

Homo perfectus sera donc un être complet, (*perfectissime perfectum*) parfaitement achevé, c'est-à-dire aux capacités intellectuelles et manuelles accomplies. Apte à assurer sa propre survie en autonomie mais aussi en parfaite harmonie avec la nature retrouvée. Il sera homme renaturé. Il sera aussi

1 Jean Malaurie, *De la pierre à l'âme, Mémoires*, Éditions Plon, 2022, p. 555.

l'homme d'une sensorialité comme d'une sensualité accomplies. Autrement dit exacerbées. Peut-être parfois même exubérantes. Mais dans tous les cas renouvelées et ouvertes à la diversité, à la différence sans pour autant sombrer dans la débauche et la licence. C'est en cela aussi que sa culture, son intelligence, sa sensibilité et son empathie seront autant de garde-fous prévenant de manière naturelle toute forme de dérive. Autant de moyens aussi d'exacerber et de sublimer une sexualité de moins en moins procréatrice mais de plus en plus créative. L'homme ou la femme totale sublimera le corps à travers un érotisme renouvelé à la frontière d'un certain mysticisme de la chair. Ils seront ouverts à toutes les audaces, à toutes les unions. Pourvu qu'elles soient consenties de part et d'autre. Libres, respectueuses des désirs, des envies, des attentes du, de la ou des partenaires. Point de tabou ou d'interdit, pourvu seulement que le respect du désir et du plaisir de l'autre ne soit en aucun cas une répression de son propre plaisir, et *vice versa*. À moins que cette répression du plaisir à son propre endroit ne soit elle-même source de plaisir. Dans tous les cas et de toutes les manières, laisser s'exprimer sa libido au-delà de toute morale, de toute norme, de toute règle et viser au contraire, seul ou avec l'autre, le dérèglement de tous les sens à travers une exploration des corps et des âmes où la pulsion de vie seule est maîtresse de toutes les autres.

Certains aspects socio-culturels ne seraient-ils pas les premières formes éparées, les premiers signes de ces mutations à venir ? Ce qui, pour certains esprits conservateurs s'apparenterait aujourd'hui à de nouvelles pratiques sexuelles « déviantes » ne serait-il pas en fait la mise au jour de tendances naturelles depuis toujours présentes en l'homme

mais que les différentes sociétés dites « modernes » et « civilisées », à pensée exclusivement binaire, ont depuis toujours réprimé sinon ostracisé lors qu'elles n'étaient que les formes prochaines de notre carnation ? Je ne pense pas que la variété des formes de sexualité soit née de la permissivité de nos sociétés décadentes. Elle reflète au contraire une moindre coercition et répression de la société à son endroit et donc une plus large acceptation de tendances naturelles aussi vieilles que le monde. Elles n'attendaient que le moment favorable pour enfin se montrer en pleine lumière lors qu'elles étaient jusque-là refoulées dans l'intimité de nombreuses personnalités. Il n'est qu'à se référer à l'érotisme hindou et plus particulièrement shivaïte pour comprendre qu'en matière de plaisirs sexuels il n'est rien de nouveau sous le soleil d'éros¹.

Homo perfectus sera donc aussi et avant tout un être allégé, dépouillé et purifié. En quelque sorte mis à nu ou remis à nu. Préalablement déconstruit par des processus tout à la fois historiques, contingents mais aussi endogènes, psychologiques et épigénétiques. Une déconstruction par isolement et différenciation vis-à-vis des masses standardisées. Elle sera l'incontournable préalable à une renaissance et par là même à une redéfinition psycho-physique de sa relation au monde. Un être donc purifié de son passé. Il ne sera plus fils de... ou fille de... frère ou sœur de... ou se définissant comme issu de telle ou telle lignée. Échappant à toute généalogie, il ne sera plus désormais que fils ou fille du ciel et de la Terre, oubliant par là tous les préjugés de son espèce et la plupart des déterminismes

1 Je renvoie sur ce sujet précis le lecteur au livre de Michel Onfray, *Le souci des plaisirs*, Flammarion, 2008, Troisième partie, *Physique de l'éros indien*.

sociaux. Il ne se revendiquera et ne se reconnaîtra d'aucune ethnie spécifique, d'aucune race, d'aucune appartenance nationale, religieuse, politique, idéologique ou généalogique. Plus proche du « ciel » que de la « Terre » d'un point de vue symbolique et vivant désormais davantage par l'esprit que par le corps ; ses rêves, ses aspirations, ses sentiments comme ses désirs seront d'un autre ordre, d'une autre dimension, libérés des concepts et des catégories sclérosants, réductionnistes, paralysants et mortifères. Cet être abouti, parachevé, complet sera dès lors promis à des dimensions cosmiques et par là même enfin, parvenu à *la juste mesure de l'homme*. Il se sentira avant tout et pour l'éternité enfant de la Terre, poussière d'étoile en même temps que témoin de l'Univers. Lieu de passage et de convergence de forces qui le dépassent tout en le révélant à lui-même. Toutes les généalogies, toutes les lignées humaines, tous les patronymes ne voudront plus rien dire pour ces êtres qui se sentiront d'un autre monde, d'une autre dimension, d'une autre humanité tout à la fois plus totale, plus vaste et plus harmonique. Autant dire aussi que pour eux, la paternité ou la maternité, tels qu'ils ont encore cours aujourd'hui, ne seront pas parmi leurs aspirations essentielles. Loin s'en faut. Si le Surhumain est avant tout un créateur, il n'est pas procréateur. Pour autant, l'un ou l'autre ne se sentiront pas moins père et mère de tous les enfants du monde. Et si le besoin de s'investir dans une relation paternelle ou maternelle venait à se faire sentir, l'adoption serait à leurs yeux sans contester la manifestation la plus adéquate et la plus évidente de la parentalité. Dans tous les cas, ils seront l'un et l'autre libérés des schémas traditionnels de la parentalité, de la filiation et de

la famille. Pour eux, cette dernière sera avant tout de nature affective et élective et non plus nécessairement génétique.

Ils ne seront plus tel ou tel homme, telle ou telle femme ; ils seront tout à la fois – et même si leur corps garderont peut-être encore quelques temps le souvenir et la trace de leur identité ancienne – l’homme et la femme, l’humanité dans son aboutissement c’est-à-dire dans sa complétion et sa plénitude avant son irréversible métamorphose. Ils seront représentatifs du dernier échelon, de la dernière étape, du dernier degré d’une espèce qui aura fait son temps et qui sera alors prête à inaugurer une nouvelle ère. Ils ne seront non pas les *derniers hommes*, mais les *premiers hommes* : le nouvel Adam et la nouvelle Ève, embryons d’une humanité renaissante, voire d’une nouvelle espèce.

Le Surhumain et son ombre

Nous vivons une période de puissant reflux où la liberté doit le céder à la nécessité et à la cécité. Les mythes, les légendes, les visions des uns et des autres à travers les temps et les traditions ne sont pas innocents. Ils sont, parcimonieusement déposés à travers les siècles, les témoignages et impulsions discrètes de cette *Information intégrée* nichée aux confins de la matière. Les chamans, grands prêtres, hommes-médecine et voyants de toutes les traditions en sont les messagers. Les artistes des sociétés occidentales, quand ils ne sont pas corrompus par la gloire et l’argent, sont parmi les chamans de nos sociétés modernes. À travers les visions des uns, les

intuitions ou découvertes des autres, le monde petit à petit se construit et se transforme sous l'impulsion de cette Information primitive. Pris dans les lourdeurs et les épais méandres de la matière, son message, son « esprit » peine à s'élever, souvent faussé, mal interprété, déformé, parfois même trahi. Le parcours est lent, difficile, douloureux. Mais le monde se fait et se révèle lentement à la conscience. Les progrès à la fois technologiques et spirituels qui ont contribué à façonner l'humanité puis le monde d'aujourd'hui sont les fruits de cette infusion et tout à la fois diffusion de l'Information au cœur des constituants les plus intimes de la matière. L'évolution darwinienne elle-même, dans ses processus biologiques et biochimiques est sans doute soumise à ces mêmes influences sous forme d'échanges d'information entre le domaine sub-quantique et les portions d'ADN soumises à des mutations jusque-là envisagées comme « aléatoires ». Hypothèse gratuite, certes, encore loin d'être vérifiée et démontrée selon les méthodes scientifiques en vigueur, mais néanmoins largement pressenties par certains esprits visionnaires.

Il y aura bientôt un siècle et demi, Nietzsche eut la prescience du *Surhumain*. Cet homme « préliminaire » censé représenter le dernier stade de l'évolution de notre espèce. Son point culminant en même temps que passage vers des êtres transcendant toute idée d'humanité. Le Surhumain de Nietzsche vient clore notre espèce : « Hélas ! Le temps approche où l'homme ne lancera plus par-delà l'humanité la flèche de son désir, où la corde de son arc aura désappris de vibrer. » D'autres auteurs, prophètes ou théologiens ont imaginé, avant ou après lui ce que serait cette humanité prochaine et idéale. Tous, à l'instar de Teilhard de Chardin et

de l'*Ultra-Humain* qui parcourt son œuvre, ont vu en lui l'incarnation, l'aboutissement d'un homme complet, parfait, spirituellement accompli, se détachant du troupeau comme le bon grain de l'ivraie. Sortes de nouvel Adam et de nouvelle Ève renouant avec les origines, pleinement conscients d'eux-mêmes et du monde. Pour autant, l'image du Surhumain reste floue ; toute faite de paraboles et de métaphores laissant libre cours à mille interprétations. Le Surhumain nietzschéen en fut la première victime, récupéré par le nazisme et la folie hitlérienne. L'Ultra-Humain de Teilhard en fait aujourd'hui et à son tour les frais, récupéré par les théoriciens du transhumanisme et leur litanie de folles promesses. De celles qui précipiteront le déclin de notre espèce et qui favoriseront la naissance du Surhumain-*Homo perfectus* là où justement, personne ne l'attend : au milieu des ruines encore fumantes de notre civilisation.

Aussi, l'intuition du Surhumain annonce sans doute au fil des siècles sa naissance prochaine. Elle est la vision, certes encore imparfaite, de ce qui doit advenir, de la même manière que tout ce qui a été imaginé par l'homme est petit à petit venu au monde. L'Information est le préalable à la formation du monde. Toute œuvre d'anticipation ou de science-fiction est annonciatrice d'une réalité future. Elle est de nature prophétique.

Pour l'heure, l'image du Surhumain reste incertaine. Trop lointaine encore pour être finement décrite, reconnue, identifiée. Aujourd'hui pourtant, les temps sont propices à sa naissance. Notre espèce, si singulière déjà à travers l'évolution, aurait-elle encore à vivre quelque métamorphose ? Et pour

quelle vie nouvelle ? Pour qui sait voir au-delà du simple donné, tout concorde. Avons-nous seulement le choix ? Entre une planète bientôt exsangue, une humanité à bout de souffle, la surpopulation inquiétante, un modèle économique dominant et suicidaire ajouté à un désenchantement généralisé, quelle option nous reste-t-il ?

Nombreux aujourd'hui sont les termes qui prétendent décrire une humanité prochaine, suite logique d'un point de vue évolutionniste, de ce que fût son parcours depuis sept ou huit millions d'années. Entre le Surhumain/Surhomme nietzschéen, l'Ultra-humain de Teilhard de Chardin, l'hyperhumanisme de l'Homme Symbiotique de Joël de Rosnay comme contrepoint au surhumanisme, transhumanisme ou post-humanisme décrivant une humanité réparée et augmentée par les technosciences, c'est la multiplicité des termes qui l'emporte. Laquelle entretient une confusion qui profite le plus souvent aux transhumanistes reprenant à leur compte l'Homme Total ou l'Ultra-Humain de Pierre Teilhard de Chardin. Pourtant, et pour tous ceux qui connaissent un peu son œuvre, la vision du prêtre paléontologue se situe à l'extrême opposé des revendications et des promesses du mouvement H⁺. De même aurions-nous tendance à dénoncer le Surhumain nietzschéen lors qu'il n'a lui-même rien à voir avec la prétendue supériorité individuelle ou raciale dont le nazisme l'a entaché. Voilà pourquoi je vais m'attacher, dans les lignes qui vont suivre, à redéfinir les deux termes de Surhomme et de Surhumain sur la base de ce qu'ils peuvent représenter aujourd'hui au sein de nos sociétés contemporaines.

Si certaines traductions françaises du *Zarathoustra* semblent indifféremment user des deux termes *Surhomme* et *Surhumain*, Patrick Wotling, spécialiste et traducteur de Nietzsche, pense qu'il est plus juste de traduire le terme allemand employé par Nietzsche *Über-mensch* par *Surhumain*. Quand on parle aujourd'hui de *Surhomme* dans le langage populaire, on s'attache le plus souvent à décrire des capacités supérieures à la normale chez un ou des individus particuliers. Le *Surhomme* est le plus souvent un homme – rarement une femme d'ailleurs, et pour cause puisqu'il revendique des valeurs essentiellement masculines – qui est, se dit ou est considéré comme supérieur à la majorité des autres hommes et femmes. Supérieur dans ses attributs masculins donc, – qui sont ceux de son espèce (humaine) mais sur-développés, hypertrophiés, quand ceux des prétendus sous-hommes sont considérés comme étant sous-développés, atrophiés.

Or, dans la nature, toute création possède son contraire, son « négatif » au sens photographique du terme. C'est l'essence même de l'existence, de toute venue au monde, laquelle est le fruit d'une division, d'une séparation des contraires : obscurité/lumière, poison/antidote, positif/négatif, chaud/froid, matière/anti-matière... tout n'existe et ne peut être perçu que dans un rapport d'opposition, de séparation, de négation comme l'écrit Jean Guilton. Une fois encore, les mythes nous enseignent. C'est bien en s'opposant à Dieu et à ses commandements que l'homme Adam a chuté et s'est trouvé chassé du Paradis terrestre. Dès lors, il devint une créature mortelle et libre de tout apparent déterminisme.

Le Surhumain aussi possède son contraire : le Surhomme. Cet être physiquement et intellectuellement supérieur promis par les technosciences et le transhumanisme. Nietzsche encore en eut l'intuition dans son *Zarathoustra*. Cette ombre du Surhumain, il la nomme le *Dernier Homme* et voici comme il en parle :

Hélas ! Le temps vient où l'homme deviendra incapable d'enfanter une étoile dansante. Hélas ! Ce qui vient, c'est l'époque de l'homme méprisable entre tous, qui ne saura même plus se mépriser lui-même. Voici, je vais vous montrer le *Dernier Homme* :

[...] la Terre alors sera devenue exigüe, on y verra sautiller le Dernier Homme qui rapetisse toute chose. Son engeance est aussi indestructible que celle du puceron ; le dernier Homme est celui qui vivra le plus longtemps.

« Nous avons inventé le bonheur » diront les Derniers Hommes, en clignant de l'œil.

Ils auront abandonné les contrées où la vie est dure ; [...]

La maladie ; la méfiance leur paraîtront autant de péchés [...]

Un peu de poison de temps à autre ; cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir, afin d'avoir une mort agréable.

On travaillera encore, car le travail distrait. Mais on aura soin que cette distraction ne devienne jamais fatigante.

On ne deviendra plus ni riche ni pauvre ; c'est trop pénible. Qui donc voudra encore gouverner ? Qui donc voudra obéir ? L'un et l'autre sont trop pénibles. [...] Tous voudront la même chose, tous seront égaux ; quiconque sera d'un sentiment différent entrera

volontairement à l'asile des fous. [...] on aura son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit ; mais on révèrera la santé¹.

Au-delà de tous ces termes le plus souvent empruntés, contrefaits, usurpés, détournés ou tout simplement inappropriés, deux voies, deux directions diamétralement opposées se dessinent. L'une est celle qui vise à penser l'homme de demain sur un plan exclusivement individuel et personnel. C'est-à-dire à envisager son évolution comme une amélioration, une augmentation en termes quantitatifs de ses aptitudes physiques et psychologiques et pour un bien-être et un mieux-être prioritairement individuels. Le Surhomme ici décrit a donc une base exclusivement mathématique et quantifiable voire même comptable en termes de performances. Il reflète une supériorité à titre individuel de certains hommes sur d'autres hommes et qui plus est sur les femmes et le féminin, puisque ses attributs sont principalement sexistes. Il est l'aboutissement d'un processus d'augmentation qui ne prend son sens qu'en regard d'une autre partie de la population, implicitement « sous-humaine ». Le Surhomme n'a de réalité que par comparaison à cette autre population non augmentée. Il n'est donc pas l'exact opposé du sous-homme, de tous temps incarné par le faible, le déviant, l'asocial, le paria, l'anti-conformiste, le déficient physique ou mental, le handicapé voire l'étranger ou l'étrange... il en est l'inventeur. La notion d'humanité dite « inférieure » a toujours existé parce qu'une autre portion de cette dite « humanité » se définissait comme « supérieure ». L'une a toujours été le faire-valoir de l'autre.

1 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Flammarion, 1996, p. 53-54.

Le Surhomme n'incarne pas la juste mesure de l'homme, il en est au contraire la pleine démesure, l'exaspération, l'hypertrophie. Le Surhomme est prétendument l'incarnation de la beauté, de la force, de l'intelligence, de l'efficacité au physique comme au moral, de la pureté, de la performance, de la domination, du contrôle absolu de la nature et du hasard ; enfin, et par voie de conséquence, de la réussite personnelle et sociale au plus haut degré. Il est en somme le pur produit manufacturé de la société capitaliste consumériste occidentale et des valeurs qu'elle infuse dans les esprits depuis plus de vingt siècles d'une douloureuse et irrésistible contagion à travers le travail, la religion, l'enseignement, la culture et aujourd'hui les médias inféodés aux lois du marché, de la publicité et de la mode. Autant de valeurs qui n'ont aucun caractère universel et dont la réalité n'a de sens que pour un type de société et pour une période de l'histoire donnés.

La dérive transhumaniste en est la parfaite illustration ; l'aboutissement aussi bien dans ses projets comme elle l'est déjà dans ses premières réalisations. Les actuels progrès technologiques, scientifiques et médicaux, sans s'en réclamer directement, mais à travers lesquels le mouvement ne peut que se reconnaître, en sont les premiers développements. Chirurgie esthétique ou réparatrice, gestation pour autrui, PMA, clonage, régénération cellulaire, génie génétique, lutte contre le vieillissement, transplantation d'organes, culture de tissus vivants, organes artificiels, etc., sont autant de progrès qui, originellement souhaités pour la guérison des patients et la réduction des souffrances deviendront au fil du temps des outils au service de l'affirmation de soi, de l'épanouissement personnel à travers la satisfaction des désirs et une compétition

larvée entre individus dont l'enjeu et le dénominateur commun restera l'élévation et la reconnaissance sociale.

L'autre voie, celle du Surhumain, désigne une variété résolument nouvelle au sein du genre *Homo*. À tout le moins, le Surhumain est l'être de la transition. En cela et par bien d'autres aspects aussi, il correspond à la vision nietzschéenne du *Surhumain* mais dont certaines traductions en *Surhomme* peuvent aujourd'hui prêter à confusion. Dans un avenir encore lointain, il sera l'articulation, le virage, le passage obligé entre le passé et l'avenir. Il ne sera pas seulement homme ou femme, il sera un ensemble, une société puisqu'il regroupera des valeurs altruistes, empathiques basées sur l'entraide et la coopération sans pour autant sombrer dans un collectivisme dissolvant par quoi les actuelles sociétés construites sur le modèle occidental, semblent aujourd'hui sur le point d'être rattrapées.

Le Surhumain sera aussi et surtout un être symbiotique, en connexion avec la vie et l'Univers. S'il semble bel et bien l'opposé du Surhomme dans les faits, le Surhumain s'inscrira dans la continuité anthropologique quand le Surhomme, lui, se révélera pur produit idéologique. S'il fallait donc se risquer à faire le portrait du Surhumain, je dirais qu'il consiste dans le développement d'aptitudes plus psychologiques que physiologiques, voire psychophysiques propres à l'élever vers l'universel. Il est un être qui, tout en restant lui-même et tout en se singularisant du reste de l'humanité, des *Derniers Hommes* dont le dernier avatar sera le Surhomme, n'en perçoit pas moins le caractère universel qui le relie à la création. Sorte de sommet ou de poste avancé visant à entraîner à sa suite une

humanité renouvelée, sur-élevée et susceptible d'être amenée à l'expérience d'un monde nouveau. Je l'ai dit, le Surhumain est un passeur d'hommes.

Autrement dit, deux sortes d'humanités semblent se profiler à l'horizon des bouleversements qui s'annoncent. L'une, où les individus hyper-centrés sur eux-mêmes viseront toujours des objectifs individuels au mépris d'une vision collective et cosmique. L'autre aspirera à une ouverture aux mondes, à la vie, à l'union personnalisante telle qu'envisagée par Teilhard de Chardin. D'un côté un attachement à la seule concentration de l'existence à travers une intensification des caractères individuels. De l'autre, une complétion de l'existence *dans* et *par* le plus grand que soi sur le mode symbiotique.

Le Surhumain n'est pas à proprement parler un individu. Le terme lui-même est donné par Émile Littré pour un adjectif (qui est au-dessus de l'humain) et non pour un nom. Ce que confirme d'ailleurs Patrick Wotling quand il traduit le *Übermensch* de Nietzsche par Surhumain et non par Surhomme, lequel donnerait en allemand *Über-mann*. Surhumain est donc bien initialement une qualité et non un être. Il est surtout un élan, un caractère, un tempérament, un dépassement, une dynamique, un souffle, un appel, une élévation. Il se situe toujours au-delà de l'humain ; au-delà de lui-même et comme tendu de tout son être vers un dépassement synonyme de retrouvailles. Il vise à dépasser l'humain, à le surmonter dans ses faiblesses, ses manques, ses écarts vis-à-vis de la vie. Mais il vise aussi à faire naître en lui les dimensions universelles pour lesquelles il est fait en éveillant et en développant en chacun tout ce qui peut l'unir aux autres et au monde dans son

infinie diversité. Il prépare, comme le dit Jean Guitton, ses « organes spirituels d'éternité, lesquels seront plus tard les instruments de sa communication et de son équilibre ».

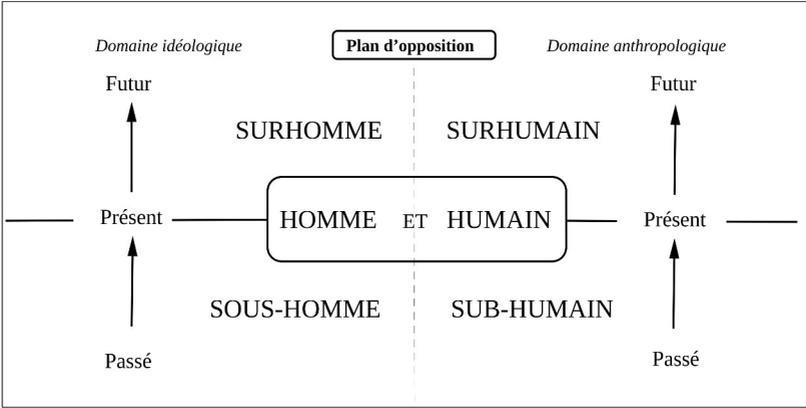
Le Surhomme quant à lui vise, je l'ai dit, à approfondir ses aptitudes, caractères et propriétés individuels. Son objectif consiste à « pouvoir toujours plus » en renforçant l'individu quand l'aspiration du Surhumain vise à « être plus » par renforcement du collectif. Aussi, le transhumanisme représente à terme un risque majeur pour la société ; le corps social au sens propre. Au même titre que la cellule cancéreuse ne vivant que pour elle-même au sein de l'organisme qui l'a vu naître et aux dépens duquel elle se nourrit et se perpétue, le transhumain, à son niveau, n'aura d'autre ambition que de s'émanciper du corps social. Ivre de ses nouvelles possibilités, ivre de cette soudaine liberté de contrefaçon, il ne se sentira plus le devoir ni le besoin d'apporter désormais sa pierre à l'édifice social par une part de renoncement à soi. Ce que tout élément appartenant à un système consent naturellement pour la cohésion et la survie dudit système. Le transhumanisme incarnera la « dernière tentation » : celle de ne vivre que pour soi, selon ses propres désirs, ses propres règles voire ses propres pulsions.

Pour clarifier un peu plus mon propos et approfondir ces deux concepts de Surhomme et de Surhumain, je dirais que le premier se situe uniquement dans la sphère idéologique quand le second participe plus d'une vision exclusivement anthropologique. Comme je l'ai déjà dit plus haut, le Surhomme, de par son accomplissement, crée de fait la classe idéologique des sous-hommes. Ce qui se considère comme

supérieur implique *de facto* que tout ce qui ne rentre pas dans cette catégorie est automatiquement relégué au rang inférieur sur l'échelle des valeurs sociales sinon humaines. Aussi le Surhomme n'est tel que le temps de son accomplissement. Le temps du passage de l'homme au Surhomme. Une fois cet accomplissement opéré, le Surhomme sera la nouvelle norme. Il sera reconnu comme l'homme nouveau, l'homme véritable, l'homme accompli, l'homme de son temps. Son élévation impliquera *de facto* la relégation des autres hommes, non-augmentés, en « hommes du passé », réfractaires au progrès ; en sous-hommes. Ce schisme n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui qui a concerné les deux humanités, Neandertal et *Homo sapiens* il y a environ 40 000 ans, lorsque les premiers, culturellement et physiquement différents, se sont progressivement éteints face à la concurrence d'*Homo sapiens*.

C'est pourquoi le Surhomme est avant tout et après tout, un pur produit idéologique et culturel même si, *in fine*, il finira par s'incarner et par s'enraciner momentanément dans le réel à travers des êtres faits de chair, de sang, de silicone et de silicium.

Le Surhomme et le Surhumain doivent donc être impérativement différenciés. Loin d'être synonymes, ils sont intrinsèquement et fondamentalement antinomiques. Ils reposent sur des valeurs complètement différentes voire opposées. Qui plus est, ils incarnent deux lignes de progression bien spécifiques dont l'une relève sans équivoque de l'idéologie appliquée à l'individu, quand l'autre se situe sur le plan de l'anthropologie et relevant de l'espèce. Ces deux lignes de progression se résumeraient de la sorte :



Individu /s/ Espèce

D'un point de vue idéologique, est-il utile de préciser que la notion de sous-homme n'existe évidemment pas d'elle-même. Comme je l'ai précisé plus haut, elle se trouve automatiquement introduite par l'idée de Surhomme. Les deux notions sont liées et interdépendantes. Le nazisme et son idéologie au cours de notre histoire récente, en ont fait la terrible et lamentable démonstration. Car c'est bien à partir du moment où l'on se croit supérieur et dans quelque domaine que ce soit – et çà l'est d'autant plus quand il n'y a pas de domaine défini et que cette supériorité devient dès lors une supériorité de nature – que l'on finit du reste assez rapidement par considérer tout ce qui ne correspond pas à cette norme comme définitivement inférieur. Le sous-homme, et je le répète encore si besoin était, n'a donc pas de réalité propre. Il n'est qu'un effet sinon un artefact, une perception retro-active découlant du sentiment de supériorité inhérent au Surhomme ou de ceux qui se considèrent comme tels.

Sur le plan anthropologique par contre, la notion de *sub-humain*, que j'aie pour la première fois rencontré à la lecture de Jean-Marie Pelt, correspond à toutes les étapes intermédiaires de l'hominisation qui ont conduit à l'homme moderne : *Homo sapiens*. Lequel conduira à son tour à une humanité nouvelle, c'est-à-dire véritablement Surhumaine : au-delà de l'homme. Or, ces étapes sub-humaines sont à mon sens à considérer davantage sur un plan chronologique qu'en termes de supériorité ou d'infériorité. Bien évidemment, on ne peut s'empêcher de penser en terme de progression de la complexité cérébrale quand on considère les précédentes étapes de l'hominisation. Pour autant, ce jugement de valeur, car c'en est un, évidemment, ne vaut que pour nous-mêmes, hommes contemporains du XXI^e siècle. Il est indéniable que les proto-humains d'alors étaient psycho-physiquement parfaitement mieux adaptés à leur environnement que nous ne le serions aujourd'hui dans les mêmes conditions, même avec un cerveau de 1 450 grammes.

Dans l'absolu, une surhumanité serait une humanité capable d'élever à un rang supérieur les valeurs qui la fondent. Or, quelles sont ces valeurs qui fondent justement notre humanité ; qui la définissent ? Toute l'éthologie et toute la biologie démontrent chaque jour davantage que les traits que l'on pensait spécifiques à notre *phylum* sont, et depuis longtemps, partagés par bon nombre d'espèces dites jusque-là « inférieures ». En définitive, l'humanité ne serait qu'une espèce de synthèse dont l'organisme humain serait une étape encore transitoire. L'humanité n'est qu'un concept, une idée, une forme évanescence en perpétuelle mutation. Elle n'est qu'un nom sur un phénomène qui, comme tout phénomène

vivant, change, évolue, vit, meurt et disparaît pour, qui sait, renaître ailleurs sous une autre forme et sous un autre nom.

Le Surhumain n'est jamais que l'homme tel qu'il devrait être dans l'absolu ; l'homme idéalisé, parfaitement achevé : *Homo perfectus*. Autant dire donc que le Surhumain ne nous est supérieur que dans la mesure où c'est l'humanité actuelle qui lui est encore inférieure. Autrement dit inachevée, inaccomplie, déficiente, défailante et faillible.

L'homme accompli, nous dit Jean-Marie Pelt, « l'homme parfait » comme on disait jadis, ne se profile qu'aux horizons du plus lointain futur. Aujourd'hui demeure cet être incomplet, bâtard, plus tout à fait animal, mais pas encore divin, prisonnier des pulsions agressives et possessives qu'il a héritées des primates ses ancêtres et multipliées par les armes de son savoir¹.

Citant Edgar Morin, Jean-Marie Pelt écrit plus loin :

Toute notre philosophie s'écroule, déclare-t-il, mais un être nouveau peut être procréé. Le vrai problème, le seul problème non technique, c'est celui du modèle d'homme, ou plutôt de post-hominien qu'il faut édifier... ce modèle devra être la réalisation concrète de l'humanisme au moment même où celui-ci tombe en miettes².

- 1 Jean-Marie Pelt, *L'Homme re-naturé*, Éditions du Seuil, 1990, pp. 265-266.
- 2 Edgar Morin, *Journal de Californie*, Éditions du Seuil, 1970.

Généalogie du Surhumain

Or, pour qui sait encore voir, les figures du Surhumain, les fameux « modèles » d'hommes et de femmes propres à nous inspirer ont toujours existé à travers plus de deux mille ans d'histoire de l'humanité. Le premier d'entre eux et non des moindres est à mes yeux sans conteste Diogène de Sinope dit aussi Diogène le Cynique ou Diogène le Chien. Diogène donc (410-323 av. J.-C.), né à Sinope et mort à Corinthe s'apparente à un Spartacus en cela que son combat consiste pour ceux qui veulent bien l'entendre, à libérer les hommes de l'esclavage auquel ils souscrivent afin d'en faire des hommes accomplis. Libérés de leurs peurs, libérés des mensonges, libérés des diktats et des illusions d'une société dont l'essentiel des rouages repose, déjà à son époque, sur les seules valeurs du profit et de l'argent, de l'accumulation des biens, des richesses et des honneurs. Une société où les femmes et les hommes sont enchaînés dès l'enfance à leurs propres désirs ; ceux que la société fait naître et entretient insidieusement au fond de leur esprit. Autant de chimères qu'ils n'ont de cesse de poursuivre toute leur existence, perdant leur temps et leur âme dans la satisfaction de désirs à jamais inassouvis et la poursuite d'un bonheur le plus souvent insaisissable. En cela, toute l'ascèse de Diogène pourrait se résumer en cette unique maxime d'Étienne de la Boétie « Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libres ! ».

Si l'homme est inachevé, incomplet aujourd'hui encore, c'est bien parce que depuis toujours, depuis qu'il fût chassé métaphoriquement d'Éden, il lui manque cette incontournable

dimension intérieure qui seule lui serait susceptible de le faire accéder au rang du divin. Or, cette dimension oubliée n'est autre que *la liberté*. Oh, non pas cette liberté dont on nous rebat tous les jours les oreilles à grand renfort de slogans, au même titre que l'amour d'ailleurs. Cette liberté-là n'est qu'une falsification, une contrefaçon voire une malfaçon. Liberté qui s'achète à vil prix. Une liberté partout promise et partout revendiquée. Une liberté partout à vendre pourvu qu'on y mette le prix : celui d'une vie passée à courir après autant d'illusions que le monde moderne peut en produire grâce aux moyens industriels qui sont les siens.

Bien au contraire, cette liberté dont nous parle Diogène à travers ses saillies, invectives, railleries et autres sentences n'est autre que celle dont les animaux, dépourvus du raisonnement dont l'homme s'enorgueillit tant, sont les plus vivants témoins. En cela, son message vieux de plus de deux mille ans n'aura jamais été autant d'actualité. Il nous exhorte à une urgente remise en question. Laquelle doit en passer par une déconstruction consentie au niveau individuel avant que mère nature ne procède, pour remédier à notre apathie, à une déconstruction forcée d'ordre collectif.

L'invite de Diogène est de fouler joyeusement aux pieds ce que ladite civilisation a dressé de murailles, de herses et de remparts au fond de nos âmes et de nos cœurs. Autant d'illusions en apparence infranchissables car faites de notre ignorance, de nos peurs, de nos désirs de possession, de puissance, de domination, de contrôle et de connaissances inutiles. Autant de valeurs contrefaites dont la société nous fait

croire, bien plus encore aujourd'hui qu'hier, qu'elles seront la source véritable de notre bonheur et l'outil de notre libération.

Bien au contraire, et comme l'écrit encore Jean-Marie Pelt,

La liberté désigne ici l'aptitude à dépasser, généralement à travers une situation de crise, le poids des aliénations qui conditionnent nos automatismes et nos habitudes. Elle brise les cercles vicieux. Elle appelle imagination et créativité. [...] Elle pousse nos destinées au-delà des frontières que leur assignent les systèmes, et débouche sur un futur ouvert¹.

Le Surhumain incarne le choix de la stratégie adaptative et créatrice, autrement dit de l'intelligence contre celui du programme, des fixismes, de la répétition stérile rassurante mais aliénante et mortifère. Par la création, il exprime de tout son être son aptitude à la remise en cause, à la remise en jeu du « je » permanente. Il sait justement se libérer des contraintes, des déterminismes, des programmes inévitablement liés à son environnement, éco-système et ego-système. Plutôt que de les subir, il sait au contraire les convertir et les utiliser afin de se créer de nouvelles conditions de vie par adaptation/création/inventivité. Il crée en permanence les conditions mêmes de sa libération. C'est une liberté non pas, non plus conditionnelle mais bel et bien *conditionnée* à sa liberté intérieure ; c'est-à-dire son aptitude à dire oui à la vie et à ne plus subir mais à utiliser les contraintes et les aléas. À ne plus voir que des propositions et des opportunités là où la norme ne voit que des oppositions.

Nous sommes ici bien loin des « valeurs » et des invites de nos sociétés occidentales consuméristes, aliénantes, stéréo-

1 Jean-Marie Pelt, *L'Homme re-naturé*, *op. cit.*, pp 258-259.

typées, standardisées où le futur prend de plus en plus la figure du passé et donc d'une impasse. Diogène le Chien est bel et bien un homme libre. Loin d'être l'objet et le jouet des vicissitudes de l'existence, il en est constamment le *sujet*. Il n'est pas mené par la vie ; il mène sa vie. Il acquiesce de tout son être à l'existence. Il l'accepte, il la veut de toute son âme. Comme le dira plus tard Nietzsche, il veut le vouloir qui le veut. Il consent à la vie ; à *sa* vie et à *son* destin. Il *se laisse vivre*. Formule si mal considérée de nos jours laquelle, au sein de nos sociétés modernes hyper-structurées et codifiées, est perçue comme une forme de mollesse voire de paresse doublée d'un parasitisme à l'égard du système et de ceux qui l'entretiennent.

Non ! Diogène ne profite de rien ni de personne. Il vit comme les lys des prés ou les oiseaux du ciel dont Jésus montrait la vie en exemple à ses disciples. Loin de nier ses origines animales, Diogène au contraire s'en réclame. En cela, mais aussi par bien d'autres aspects, il rejoint sans le savoir à l'époque, la plupart des sociétés dites traditionnelles qui ont toujours respecté l'animal quel qu'il soit, le faisant la plupart du temps dieu ou demi-dieu à travers le totem. Dans ces sociétés, l'animal était le plus souvent la figure de l'ancêtre mythologique, du parent à partir duquel la tribu avait vu le jour. L'animal a toujours été, directement ou indirectement de tous les mythes de création des sociétés archaïques. S'il n'est pas lui-même directement dieu créateur, il prête sa forme pour de multiples incarnations dont les mythes sont riches. Il est aussi détenteur de nombreux pouvoirs enviés et convoités par l'homme. Il se fait souvent l'intermédiaire entre le monde des hommes et celui du rêve ; le monde des origines.

Diogène est donc un homme, certes, dans le sens où il possède et la forme et les attributs communs à tous les hommes. Mais il est avant tout représentatif de ce qu'il y a de plus vivant et de commun entre lui et l'animal ; c'est-à-dire la vérité d'une existence libre et seule soumise à la puissance d'exister comme la nomme Michel Onfray (2006). Cette puissance d'exister, cette inaliénable volonté de vivre dont l'homme, potentiellement et bien qu'aujourd'hui encore imparfaitement, est le point culminant. Or cette liberté n'a pas davantage à voir avec celle dont tant d'idéologies ont précipité les hommes dans les charniers de l'histoire. Elle n'est en rien le fruit d'un combat ou d'une révolte contre une doctrine, un système, un État ou quelque tyran. Elle prend au contraire la forme d'une acceptation, d'un consentement, d'un abandon et d'un retour à l'ordre naturel et universel du monde et de la nature. *Amor fati* ! Car Diogène n'est pas dupe. Il sait bien que la société, la culture ou l'éducation ne sont rien si l'on n'a pas fait grandir en soi les vertus qui sont les véritables piliers d'un vivre-ensemble et d'une civilisation digne de ce nom. On le voit tous les jours au sein de nos sociétés « hyper-cultivées », « hyper-intelligentes » où l'Intelligence Artificielle et la mise en réseau à l'échelle planétaire de nos savoirs innombrables ne nous apporteront pas une once de sagesse supplémentaire.

Apprendre à se connaître soi-même, selon l'injonction socratique, avant que d'explorer le monde. Cultiver en soi les vertus cardinales que sont la tempérance, l'empathie, le silence, le respect de toute vie, la mesure en toute chose, la générosité, la justice, le courage, l'humilité, la simplicité, la tolérance, l'amour... En tout cela Diogène de Sinope préfigure le Surhumain ; c'est-à-dire l'homme capable de se dépasser,

l'homme capable de se hisser spirituellement au-delà de sa condition. En prônant un retour vers la nature, il rappelle l'homme des origines. Cet homme et cette femme mythiques d'avant le péché. Celui qui a consisté à vouloir davantage que sa propre condition en voulant échapper aux rigueurs d'une vie qui n'étaient que celles imposées par notre propre liberté. Dépasser ses peurs, dépasser ses souffrances, dépasser ses propres désirs afin de se libérer d'une société qui n'a été faite que sous la contrainte et pour lutter ensemble contre les maux dont la vie à l'état de nature ; la vie sauvage, était seule responsable. Telles furent les nouvelles contraintes que les hommes se sont infligées. Car en se mettant en société, ils se sont également forcés à vivre avec d'autres hommes dont ils n'appréciaient pas nécessairement la compagnie. Ils ont dû faire cohabiter et se mélanger autant de visions du monde parfois si différentes qu'elles furent les causes de bien des crimes que les lois, d'abord de Dieu, puis de la société, ont tenté tour à tour ou conjointement de contenir. En vain puisque ces lieux de pouvoir eux-mêmes étaient contaminés par ces deux maladies mortelles que chacun porte en soi : le désir et l'orgueil.

Dépasser ses peurs, dépasser ses désirs, dépasser ses souffrances. Voilà qui caractérise au mieux le Surhumain avec de surcroît un retour vers l'ordre universel d'une nature où l'homme (ici le Surhumain au même titre que le saint véritable) ajoute peut-être ce qui le distingue du reste du règne animal : la joie. Joie de se sentir véritablement libre. Joie de se sentir pleinement appartenir à l'ordre des choses et du monde. Joie de se sentir traversé et uni à toutes ces forces créatrices que sont les forces indestructibles et incommensurables de la nature et

par-delà les limites mêmes, s'il en est, de tout l'univers observable.

Au-delà de tout raisonnement, le Surhumain, vidé de tout concept, de toute valeur sociale, de tout préjugé, de toute velléité de pouvoir, de domination, de possession comme d'appartenance aussi à quelque groupe, fratrie, cercle ou société quelconque, vidé de lui-même et de sa propre personnalité qui n'est que construction sociale comme les autres, peut désormais entrer en résonance avec le monde parce qu'il a de plus authentique autrement dit d'éternel et d'universel.

En cela, le Surhumain n'est-il pas là aussi le rappel de l'homme des origines ? Autrement dit, et pour ce qui est du monde occidental et du Moyen-Orient, Adam et Eve et également le nouvel Adam représenté par le Christ lui-même et les cohortes de saints qui le suivront. Des saints dont la chrétienté n'est d'ailleurs pas la seule pourvoyeuse. Car cette réconciliation avec le Cosmos dont le Surhumain sera l'artisan, n'est pas spécifique à telle ou telle philosophie, doctrine, religion ou culture. Elle est universelle à travers l'espace et le temps. Pourvu seulement que ces êtres d'exception appelés à devenir la nouvelle norme s'attachent à cultiver les vertus, à se connaître soi-même, à poursuivre la vérité. Pourvu qu'ils s'attachent aussi à vivre conformément à la nature et dans le respect de la vie ; de toute vie et de la leur au premier chef en se tenant à distance des foules et de leurs folles opinions. Le Surhumain, au même titre que Diogène ou les saints de tous horizons, se veut le plus autosuffisant et le plus autarcique possible. Il est adepte de la tempérance et de la frugalité. Épris

d'une totale liberté au regard des nécessités et de ses propres désirs, il sait limiter ses besoins et dominer ses passions. Appréciant à leur juste valeur les plus modestes dons de la nature, tout en nourrissant en lui une profonde et véritable joie. Celle définie par Spinoza comme marquant justement le signe du passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection.

L'homme libre est celui qui n'a besoin de rien ni de personne. Il sait trouver en lui les sources de sa joie et de son équilibre. En cela il est l'égal des dieux.

Le riche est celui qui se suffit à lui-même nous dit Diogène. Le cynique encourage à la vie spartiate, solitaire, dure, frugale afin de mieux supporter les assauts du destin, de la mauvaise fortune et toutes les rigueurs d'une vie libre. Il ne possède rien, pas même sa propre existence. Il est donc toujours prêt à mourir.

Après Diogène et le cynisme, les stoïciens, héritiers directs du « Socrate devenu fou » comme le nommait Platon, tentèrent avec un certain bonheur la conciliation entre les thèses naturalistes des héritiers de Platon et la théorie cynique de la sagesse.

Comme l'écrit Pierre-Maxime Schuhl dans sa préface au volume de *La Pléiade* consacré aux stoïciens, les cyniques étaient « des éveilleurs d'âmes ». Ils opposent nature et civilisation lors que Zénon de Cythium (332 av. J.-C.), fondateur du stoïcisme, voit dans la culture le développement

de la nature¹. Or, Charles Darwin, en 1859 avec la parution de *L'Origine des espèces*, a fini par donner raison à Zénon. La culture, jusque-là considérée comme spécifiquement humaine et donc d'origine divine – souvenons-nous de l'arbre de la connaissance du bien et du mal – la culture donc se trouve désormais rétrogradée au rang de produit d'une évolution naturelle comme les autres. À tel point qu'aujourd'hui, nombre de ses aspects que l'on pensait auparavant typiquement humains sont observables au sein de la diversité du règne animal. L'éthologie met chaque jour en lumière des comportements animaux relevant incontestablement d'une forme primitive de culture dont les plus importants développements se sont réalisés au sein de notre espèce. C'est donc par cette culture qui consiste avant tout en un travail sur soi et à partir de soi ; par notre relation à la nature, aux autres êtres vivants et au monde, que continue de se perpétuer la vie au sein de laquelle l'humanité n'est qu'une forme parmi tant d'autres, elle aussi amenée à évoluer et à se dépasser.

Je ne pouvais pas traiter du Surhumain sans faire référence, surtout dans un chapitre consacré à sa généalogie, à son cousin éloigné, le samouraï, qui me semble, par bien des aspects, être son alter-égo au pays du Soleil-Levant. Dans son ouvrage *Le Japon moderne et l'éthique samourai*, Yukio Mishima (1925-1970) nous livre son analyse personnelle du *Hagakuré*, enseignements du samourai devenu prêtre Jōchō Yamamoto (1659-1719) et recueillis par écrit par son disciple Tsuramoto Tashiro. L'ouvrage est une sorte de code d'honneur et règle de vie du samourai regroupant préceptes moraux et pratiques. Or,

1 Pierre-Maxime Schuhl, *Les Stoïciens*, Bibliothèque de La Pléiade, Éditions Gallimard, 1962, p. XVI.

par bien des aspects, les idéaux samouraï et surhumain s'avèrent très proches dans les vertus qu'ils embrassent et leur vision de la vie et de la mort. Parmi les valeurs dont Mishima se fait le relais, on peut citer pêle-mêle l'épanouissement de la fierté individuelle, l'obstination contre le conformisme, l'idée de résistance contre les diktats et les préjugés de l'époque ; aller à contre-courant s'impose. Le *Hagakuré* dénonce la spécialisation et les techniciens de tous ordres, même dans les domaines artistiques où le commun s'évertue à gagner la faveur d'un public, les louanges et subsides qui mèneront à une vie confortable et à la déchéance. Le samouraï s'attache à regarder la mort en face, à la laisser toujours dans le domaine du conscient car pour Yamamoto, méditer quotidiennement sur la mort, c'est se concentrer quotidiennement sur la vie. « La vie humaine ne dure qu'un instant. Passons-le donc à faire ce qui nous plaît. En ce monde fugace comme un songe, c'est folie que de vivre misérablement adonné aux seules choses qui nous rebutent. » (*Hagakuré*. Livre II.) Le *Hagakuré* est donc une philosophie de la vie et de la mort. Car rester lucide vis-à-vis de sa propre mort et conscient qu'elle peut se présenter tous les jours de sa vie donne toute sa valeur et toute sa saveur à la vie. Pour Mishima, le fait d'amener la mort au niveau conscient est un puissant facteur de santé mentale. Autant dire que les sociétés actuelles vont à rebours de cette philosophie en cachant la mort, en la tournant en dérision, sinon en essayant de la vaincre par tous les artefacts de la technologie. Le *Hagakuré* nous dit Mishima est une philosophie qui tient la vie et la mort comme les deux aspects complémentaires d'un même phénomène.

Le samouraï est aussi un adepte de la délicatesse, de la tolérance, de la bienséance, d'un esprit chevaleresque. Le *Hagakuré* exhorte le samouraï à la mise en pratique de ses principes. Il met aussi l'accent sur l'illusion du libre arbitre, lucide sur le fait que tous les hommes ne sont que des pantins dans les mains du destin. C'est aussi une philosophie de l'excès et de l'énergie en ce sens que comme le lion ne peut être autre chose qu'un lion et donc se comporter comme tel dans l'accomplissement de son énergie de lion, l'homme, le Surhumain comme le samouraï doit aller jusqu'au bout de ce qu'il est et de l'énergie qu'il représente en tant qu'homme. Mishima écrit : « Tout en faisant un éloge véhément de la vertu de modestie, le *Hagakuré* avance l'idée significative que l'énergie humaine a un potentiel considérable, en termes de physique énergétique. L'excès d'énergie n'existe pas. Lorsqu'un lion charge à fond, le sol n'existe plus sous lui ; il se peut même qu'il dépasse la proie qu'il pourchassait. Pourquoi ? Parce que c'est un lion¹. » Vivre à fond donc. Vouloir le Vouloir qui nous veut. L'être humain doit être débordant de vitalité nous dit Mishima. Le *Hagakuré* prône aussi la sincérité dans les rapports humains, l'harmonie, l'humilité, la loyauté envers ses propres convictions, la dignité, l'égotisme et parfois même l'orgueil. Yamamoto dénonce enfin l'esprit efféminé de son époque que Mishima reprend aussi à son compte en dénonçant notre époque contemporaine qui est celle « des hommes agréables et des femmes énergiques ». « Nous sommes environnés, écrit-il, par un type d'hommes gentils, aimés de tous, jamais rudes, débordants de bonne volonté pour faire

1 Yukio Mishima, *Le Japon moderne et l'éthique samouraï*, Arcades, Gallimard, 1985, p. 48.

régner l'harmonie à tout prix et, en profondeur, froidement opportunistes¹. » En d'autres termes, c'est l'époque des faux-semblants, des carriéristes, des opportunistes, des hypocrites, des stratèges, spécialistes de la communication et plus souvent du mensonge, du mépris, de la manœuvre et de la manipulation. C'est le caractère des faibles, des lâches, des pusillanimes. Tous ceux que notre époque décadente met en avant à travers une bien-pensance et un politiquement correct qui finiront de livrer nos sociétés pieds et poings liés à tous les extrémismes embusqués. « Le caractère efféminé, écrit encore Mishima, commence lorsqu'on s'efforce d'être beau afin d'être aimé. C'est un cosmétique spirituel. À notre époque qui enrobe de sucre jusqu'aux médicaments, les gens n'acceptent que ce qui flatte le goût et se mâche facilement. Aujourd'hui comme au temps de Jōchō aller à contre-courant s'impose². » Plusieurs fois enfin, Mishima dresse un parallèle entre le *Hagakuré* et la Grèce antique. Tout d'abord et concernant l'énergie, il prête à Jōchō la même connaissance de la fascination, de la splendeur grandiose et de l'horreur de l'hubris. Plus loin Mishima attire notre attention sur certaines similitudes entre le *Hagakuré* et l'état d'esprit des Grecs de l'Antiquité, plus précisément des Spartiates. Enfin, dans la renonciation à tout désir, dans l'ataraxie, le mépris des dieux et la mise à l'écart de la peur de la mort, Mishima voit un lien évident entre la philosophie d'Épicure et l'hédonisme de Jōchō Yamamoto. « Derrière sa philosophie de la mort écrit-il, il est clair que celui-ci cache un stoïcisme comparable à celui d'Épicure³. »

1 *Ibid.*, p. 86.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*, pp. 78-79.

Voilà donc posés les premiers jalons d'une généalogie du Surhumain. Elle se poursuivra tout au long des siècles à travers des êtres d'exception qui resteront en tout ou partie fidèles à ces premiers principes antiques : désir de vérité, désir de justice, frugalité, respect de la nature et de ses lois, indifférence vis-à-vis des dieux comme vis-à-vis de toute forme d'autorité étatique. Les lois de la nature prévalent sur celles de la société. Amour de la liberté, ce qui ne signifie pas libetarisme ou licence. Une liberté au contraire qui, selon les mots de Montaigne, signifie d'abord « pouvoir toutes choses sur soi ». Après certains philosophes et penseurs de la vieille Europe les plus représentatifs de l'héritage des écoles cynique ou stoïcienne, comme Baruch Spinoza ou Michel de Montaigne, certains saints, héros, poètes, artistes, penseurs et génies seront, au sein des sociétés modernes les nouveaux éveilleurs d'âmes. Citons parmi les plus notables Bach, Beethoven, Mozart, Goethe, Schopenhauer, Nietzsche, Baudelaire, Rimbaud, Van Gogh, Pessoa, Whitman, Thoreau, Emerson, Saint Exupéry, le facteur Cheval, Mishima donc, et son éthique samouraï poussée jusqu'au suicide, Christopher Mac Candless dont la seule œuvre aura été d'aller jusqu'au bout de son rêve. On peut également retenir Thomas Edward Lawrence, Le Mahatma Ghandi, Mère Thérèse, Albert Einstein, Martin Luther King, Nelson Mandela et tant d'autres connus ou moins connus, génies de la musique, des sciences, de la littérature ou héros du quotidien. Quelques politiciens de profession aussi, mais ils sont plus rares. Toutes et tous précurseurs du Surhumain. Tous se sont attachés à faire de leur existence une œuvre d'art puisant aux sources de la liberté et de l'intuition créatrice. Tous aussi, et ce faisant, ont apporté leur rime à l'humanité et ont

ainsi contribué au bien commun. Comme l'écrit Emerson à propos du poète : « Au milieu des hommes inachevés, il représente l'homme complet et il nous instruit, non pas de sa propre richesse, mais du bien commun¹. »

Les possibles héritiers

Nombreux sont ces « éveilleurs d'âmes » aujourd'hui. Mais il est d'autant plus difficile de les reconnaître et de les entendre au milieu de la cacophonie ambiante, de ce tohu-bohu permanent où tant d'imposteurs ont revêtu les habits du saint, de l'artiste, du poète, du philosophe ou du religieux patentés. Tous occupés à conserver leur charge, leur notoriété, leur pouvoir et leurs privilèges. Mais ces éveilleurs d'âmes peuvent aussi se trouver proches de nous. Si proches parfois que cette proximité même nous empêche de les voir. Gens ordinaires, souvent silencieux, humbles parmi les humbles, fuyant le bruit et la lumière. Fuyant surtout la meute, ses revendications, ses gesticulations, ses opinions, ses certitudes. Aucun d'entre eux n'est évidemment un Surhumain accompli. Mais tous ont en eux, comme chacun d'entre nous d'ailleurs, ce germe, cette étincelle qui n'attend que le moment opportun pour embraser tout leur être. D'aucuns ont su laisser grandir en eux certaines de ces qualités représentatives autant qu'annonciatrices de l'homme à venir et de ce qui ne sera peut-être déjà plus un homme ou une femme, mais le Surhumain dans ce qu'il aura de plus universel.

1 Ralph Waldo Emerson, *Essais*, Michel Houdiard Éditeur, 2010, p. 168.

Ces éveilleurs d'âmes épris le plus souvent de justice, de vérité ; épris aussi de nature, de silence, d'harmonie et de beauté, tous ont eu et ont encore plus aujourd'hui sans doute, l'intuition sinon la prescience d'un autre monde possible, d'une autre vie, d'une autre humanité. Tous ressentent confusément en eux cet appel des origines, cette force d'attraction vers une autre existence plus authentique donc plus vivante. De même que tout embryon dans le ventre de sa mère sait bien au fond de lui qu'il est promis à une autre dimension. De même, embryons d'hommes que nous sommes, savons intuitivement que quelque chose nous manque. Une autre dimension pour une autre existence plus complète, plus totale, plus achevée. Une vie où chacun serait enfin à même d'exprimer la plénitude d'un être qui attend de pouvoir se déployer et prendre son envol.

Peu, tout au long des siècles, ont osé franchir le pas et arpenter sans crainte ces nouveaux espaces intérieurs. Certains s'y sont perdus corps et âmes. Déchirés entre cet irrépressible besoin de vérité et de liberté et tous ces liens aussi bien affectifs que matériels qui les retenaient au monde ou de ce qu'ils pensaient être le monde : la société dite « civilisée ».

Difficile pour beaucoup de concilier l'inconciliable. De faire cohabiter en soi et dans sa vie des valeurs aussi antinomiques qu'intransigeantes. La vérité comme la liberté ne tolèrent aucun compromis, aucun faux-semblant, aucune demi-mesure. Elles sont des valeurs aussi exigeantes l'une que l'autre en même temps qu'elles se complètent et se renforcent mutuellement.

D'un autre côté, la société est tout aussi exigeante envers ceux qui veulent profiter de sa sécurité, de ses largesses et qui s'y sont aliénés. Elle aussi ne souffre aucun compromis en exigeant une soumission totale à sa morale, à ses valeurs productivistes, expansionnistes et consuméristes. Elle exige de surcroît l'obéissance aveugle de tous à ses règles et à ses lois ; celles du libre-échange, de la compétition, de la performance et de la rentabilité. En retour elle prodigue à l'envi tout ce qu'une mise en concurrence des uns avec les autres peut générer de cupidité et donc d'inégalité, d'injustice, de frustration, de dégoût, de domination, de misère, de colère, de peur, de haine, de honte, de criminalité et de souffrance. Et comme si cela ne suffisait pas, elle impose également ses dogmes, ses croyances et ses certitudes. Alors que faire lorsqu'on se trouve à la fois confronté à cette béance intérieure, à ce manque permanent, à ce besoin d'absolu, à cette faim de liberté et de vérité et dans le même temps comme pris au piège d'une société de plus en plus aliénante, anthropophage, liberticide, absurde et de surcroît suicidaire ?

Un être humain rendu à la nature mais ayant oublié ou renié toute forme de culture, si cela était seulement possible dans les faits, serait à n'en pas douter rétrogradé vers une inévitable bestialité. D'un autre côté, un homme ou une femme complètement soumis à la seule culture et à toutes les formes de pressions dont elle peut user dans ses pires représentations, finiraient eux aussi et à coup sûr par se déshumaniser. Autrement dit, ici, par perdre toute forme d'instinct, de spontanéité, de créativité, de curiosité, d'esprit d'ouverture, d'empathie... autrement dit de vouloir-vivre. Bref, l'excès de culture ou plutôt de pression culturelle – laquelle pourrait se

traduire par une monoculture de masse soumise aux exigences de la standardisation et du profit – est déshumanisant parce qu’il est synonyme d’aliénation quand la culture devrait être le moyen d’une libération. Toute culture de masse participe d’une dépersonnalisation croissante des individus par le nivellement de tout ce que la nature a depuis la nuit des temps et au fil des évolutions successives, déposé en nous puis progressivement organisé et structuré par la culture. On pourrait comparer le processus à cette agriculture qui, à force de pratiquer la monoculture intensive, à force d’instiller dans les sols autant de poisons qu’elle jugeait utiles sur le plan de la seule rentabilité, a fini avec le temps par appauvrir ces mêmes sols qui avaient mis tant de millénaires à se constituer. Prenons garde que nos cerveaux ne deviennent pas, à force de nourritures faciles et surabondantes, des déserts spirituels où la moindre idée folle ne saurait même germer.

Beaucoup de celles et ceux qui ont réussi à échapper à cette schizophrénie permanente entre nature et société ont toujours plus ou moins évolué à la marge ; en constant équilibre sur le fil du rasoir. Poètes, artistes, philosophes, penseurs reconnus ou anonymes, ils sont ces descendants de Diogène de Sinope au même titre que nombre d’« originaux », ermites, anachorètes, vagabonds et autres chercheurs d’absolu. Pourtant, dans l’intervalle de plus de deux mille ans qui nous sépare de Diogène, la société occidentale et toutes celles qui s’en sont inspirées se sont considérablement endurcies. Quelle issue désormais pour toutes ces âmes sincères en quête de vérité ? Comment résister aux innombrables tentations quotidiennes qui sous le fouet du désir n’ont de cesse de nous faire courber l’échine, tout attelés que nous sommes à la charrue, la lourde

charrue du progrès ? Des bêtes de trait. Voilà ce que sont devenus les hommes. Des bêtes de somme tout occupées à leur besogne, laquelle consiste à retourner la Terre, à la mettre sens dessus dessous pour en extraire les richesses qui serviront à préparer l'avenir et l'hiver. Mais l'hiver qui se prépare est d'une autre nature et les pleins greniers ne pourront rien contre les rigueurs à venir.

Désormais conscients de l'impasse dans laquelle les sociétés modernes se sont depuis longtemps déjà aventurées, beaucoup refluent vers les forêts ou les déserts. Ils sentent bien au fond que cette vie n'est pas pour eux. Alors, de plus en plus d'hommes et de femmes s'en retournent vers les campagnes, espérant renouer avec une certaine authenticité que seule la nature et ses rythmes millénaires sont à même de leur offrir. Mais la nature n'est déjà plus et ses rythmes dégradés, détériorés. Presque partout domestiquée, assujettie, la nature est désormais défigurée, maltraitée, exploitée, ravagée et soumise aux seuls rythmes effrénés de la productivité, de la rentabilité et des injonctions frénétiques d'une humanité malade, excessive, hystérique et dérégulée. Cette nature n'est plus que l'ombre d'elle-même. Nature dé-naturée, désormais faite ou plutôt défaite à l'image de l'homme, lui jadis « fait à l'image de Dieu ». Elle n'est plus capable d'offrir ce que d'aucuns viennent chercher auprès d'elle : vérité, liberté, sens et réconfort. Car c'est la nature blessée au cœur, meurtrie de toutes parts qui a aujourd'hui besoin de réconfort, de pitié et de répit. Qu'espérons-nous y trouver d'autre que ce que nous y avons déversé depuis plus de vingt siècles de civilisation forcenée sinon du sang, des larmes, de la souffrance, de la

destruction, de la peur et un silence pesant comme une nuit sans fin ?

Et pourtant, les voilà quand même chaque jour plus nombreux. Certes encore hésitants, maladroits, ridicules même parfois mais pourtant si sincères et véritablement désireux de s'ensauvager et de renouer les liens. À nouveaux désireux de sentir en eux battre les tambours sauvages, les brûlantes pulsations d'une vie toujours là présente sous les cendres du feu que l'on pensait à jamais éteint. Oui, ils viennent de plus en plus nombreux les apostats du progrès et de la modernité. Ce couple maudit parents de la technologie, fille ensorceleuse et séductrice entre toutes.

Enfin, certaines autres sociétés de par le monde sont également dépositaires de nombreux attributs du Surhumain. De plus en plus marginalisées, elles ont su, au fil des millénaires et de la colonisation, résister aux sirènes du progrès et de la modernité. Du moins sont-elles parvenues – mais pour combien de temps encore ? – à sauvegarder tout ou partie de leurs traditions spirituelles, de leurs savoirs, de leurs médecines, de leur sagesse. Tous en lien étroit avec une nature relativement préservée. Je veux bien sûr parler de toutes ces sociétés dites « traditionnelles », « primitives ». Ces « peuples premiers », « archaïques » ou « autochtones ». Ces « peuples racines » comme les nomme Jean Malaurie. Autant de survivants disséminés tout autour de la planète et qui ont encore tant et tant à nous apprendre sur notre Terre-Mère et notre rapport à la Nature et au Cosmos.

Trouver donc le juste équilibre entre Nature et Culture. Entre tous les excès rétrogrades de l'instinct, la tentation de la facilité, toutes les formes de débauches et entre les non moins menaçants excès de la civilisation. Ceux-là mêmes qui, à travers la loi du marché et la mondialisation, font peser sur notre espèce les risques majeurs inhérents à la monoculture de masse, à la standardisation des savoirs et des techniques. Lesquelles représentent une perte de diversité et de richesse au sein d'une espèce de plus en plus fragilisée par ses propres progrès. Autant de dépendances et de servitudes à venir. Qui sait même si, insidieusement, elles ne préparent pas notre future extinction. L'homme civilisé a construit la diligence, mais il a perdu l'usage de ses pieds écrit Emerson.

Or, bien qu'elles ne soient pas exemptes de ces maladies propres à notre espèce : convoitise, cupidité, jalousie, vengeance, rancœur, haine, meurtre, nombre de sociétés traditionnelles semblent avoir miraculeusement échappé au progrès tel qu'il s'est actualisé au sein de l'Occident. Des maladies qui, jusqu'à une période assez récente, étaient comme restées en dormance grâce à un certain isolement, une faible démographie, l'absence d'industrie et la rudesse de leur existence. Mais la civilisation est tenace et avec le commerce qui en est la pointe acérée elle se fait fort de soumettre ces derniers îlots de résistance. Tôt ou tard, ces survivants seront amenés à disparaître, inévitablement absorbés par la voracité du modèle occidental. La réduction de leur habitat naturel, de leurs moyens traditionnels de subsistance, la dilution de leurs croyances et de leurs cultures dans le consumérisme généralisé seront les préludes à leur assimilation/digestion par une culture de type invasif. Espérons que d'ici-là, ces derniers représen-

tants de l'homme naturé aient pu libérer et transmettre au sein de la culture dominante les germes de leurs savoirs millénaires et de leur spiritualité.

Bref, le Surhumain est partout en puissance. N'attendant que le moment propice pour enfin se révéler, émerger et emmener l'humanité vers son propre avenir. En retirant ici ou là le meilleur de l'espèce, il finira par s'incarner dans des êtres rares. À eux seuls, ils seront dépositaires de toutes ces vertus jusque-là inégalement réparties voire souvent ignorées à travers le genre humain. Autant de traits qui seront l'apanage en même temps que le signe de ralliement de ces rares élus. Autant d'aptitudes, de dons, de qualités humaines et d'inclinations parmi lesquels la création, l'intuition, un goût prononcé pour la solitude, le sens de la Terre, le sens de l'Espèce, la solidarité aussi, l'autonomie, l'indépendance, l'autosuffisance, la tempérance, la frugalité, le silence, l'humilité, la sobriété, la liberté, une hyper-sensibilité alliée à une hyperesthésie, une profonde empathie pour toute forme de vie, un goût exacerbé pour la vérité et la justice, le désir immodéré d'harmonie, enfin, la joie, le sens de l'universel et de l'unité. Le tout pourrait se résumer en une spiritualité élevée. Viscéralement épris de justice, cet homme d'un genre nouveau fera toujours correspondre ses paroles et ses actes avec sa pensée. Ouvert aux forces incommensurables de la nature, il saura en lire et en décrypter les signes ; en extraire les savoirs les plus subtils et les plus utiles à l'espèce. Mais toujours dans le respect de la vie. Sa force morale et sa force physique, il les tiendra directement – grâce à ses nouveaux savoirs, à ses nouveaux liens retissés avec le Cosmos – des énergies de la Terre et du ciel dont il se sentira tout à la fois l'enfant et le protecteur.

Tel sera le Surhumain, cet « éveilleur d'âmes », ce « passeur d'hommes », ce Grand Éveillé. Et telle sera sa mission à l'égard de la vie : protéger, servir et transmettre.

Cependant, et à l'image de toute forme d'évolution, il n'incarnera pas un genre nouveau issu d'une création *ex-nihilo*. Il se positionnera au contraire dans la pure continuité de l'homme tel qu'il se présentait il y a peu, avant la révolution technologique de ces cinquante dernières années et plus spécifiquement, la révolution numérique. Laquelle, avec tous les dangers potentiels représentés par les technosciences, est en train d'infléchir de manière significative le cours de l'évolution humaine. Aussi, cet être humain de transition sera l'incarnation et la concentration de valeurs profondément humanistes déjà présentes au sein de notre espèce, mais disséminées à travers peuples, civilisations, cultures, religions et spiritualités différentes. Le Surhumain sera donc la parfaite antithèse du Surhomme que nous préparent les biotechnologies et les récentes technosciences ; les fameux NBIC¹. Sous couvert d'un mieux-vivre faisant le plus souvent l'impasse sur la satisfaction des besoins les plus élémentaires pour tous, elles encouragent de manière perverse la satisfaction des désirs les plus superficiels en jouant l'avenir de l'individu contre celui de notre espèce et de toute vie sur Terre.

Les personnes aujourd'hui les plus représentatives de cette prochaine évolution sont sans conteste les êtres les plus accomplis spirituellement toutes traditions confondues. Pour autant, cette évolution et révolution à venir, cette spiritualité de

1 Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et sciences Cognitives.

masse devra nécessairement s'accompagner d'une confrontation avec les exigences biologiques, sociales, culturelles, démographiques et idéologiques inhérentes à la survie de l'espèce. Le Surhumain ne sera pas hors du monde à l'instar du moine, de l'ascète ou de l'anachorète. Il sera au contraire représentatif d'une haute spiritualité en totale immersion au sein d'une matière exigeante. Laquelle, comme nous le dit Pierre Teilhard de Chardin, ayant jadis bercé notre inconscience, sera la seule à pouvoir nous porter jusqu'à Dieu.

Le Surhumain ne sera donc pas détaché de tout pragmatisme comme des progrès des sciences et des technologies. Bien au contraire, il saura se les réapproprier en conformité avec ses valeurs les plus profondes et les plus universelles. En résonance et en harmonie avec la vie elle-même.

« Quand on apprendra la science avec amour, quand ses pouvoirs seront utilisés par amour, ils apparaîtront comme les suppléments et la continuation de la création matérielle. »

Ralph Waldo Emerson,
L'Art.

Ainsi, le Surhumain saura réorienter ses développements de manière durable, éthique et humaniste en toute conscience. Ignorant en cela les possibles aspects économiques, stratégiques, individuels et égoïstes. Aussi, pas d'instance dirigeante ou régulatrice, pas d'autorité politique ou éthique. Simplement une maturité spirituelle suffisante alliée à une concordance et coïncidence des visions, une synergie et une symbiose des sensibilités, des préoccupations et surtout des devoirs vis-à-vis de la vie, de la nature et de l'espèce. Une

vision commune pour une vie régénérée. Une unité de conscience et de pensée à même d’emmener sans dissension l’humanité vers de nouveaux horizons.

Rien à voir donc avec cet individualisme forcené que les progrès frénétiques des technosciences alliés à la philosophie de la réussite personnelle ne feront qu’encourager jusqu’à la rupture. Rien à voir donc avec le Surhomme dont le Surhumain sera la parfaite antithèse.

Surhumain Vs Surhomme

Le premier sera donc le fruit d’une progression, d’une métamorphose individuelle à finalité collective. Le second, le produit d’un savant bricolage collectif (interdisciplinarité des sciences et des technologies) pour une finalité individuelle et élitiste.

Le Surhumain vise avant tout la domination de ses propres passions ; surtout ses *passions tristes*. Il se maîtrise quand le Surhomme vise à développer sa passion de la domination. Domination sur la matière. Domination sur les forces naturelles, sur les événements quels qu’ils soient afin de toujours être dans la maîtrise et le contrôle des aléas voire même du temps. Pour ce faire, il calcule, il prévoit, il anticipe et se fait maître dans l’art de l’interventionnisme à tous les niveaux et dans tous les domaines. Donc, domination de la matière, des forces naturelles, des espèces qu’il qualifie d’utiles ou inutiles sinon de nuisibles et invasives en oubliant ses

propres comportements qui sont ceux du parasitisme. Domination aussi à l'endroit de ses semblables en déployant toutes les nuances de l'exploitation et de l'esprit de compétition.

A contrario, le Surhumain cultive la morale du détachement et une forme de renoncement au monde des hommes tel qu'il a été institué et entretenu jusqu'à présent à travers tous les excès, les manques et toutes les dérives qui le caractérisent. Il aspire à s'abandonner aux forces de la nature au mépris de son individualité. Il est dans une totale acceptation de la vie et de la mort ; de la souffrance aussi dont il entrevoit les vertus propices au dépassement de soi.

Le Surhomme, lui, est en lutte permanente contre les exigences et les impératifs de sa propre chair. Il veut par tous les moyens la dominer, la réduire, la contenir, la dresser, la conformer, la transformer, la domestiquer et la soumettre à l'instar de la nature. Il veut la sculpter à l'image de ses désirs, de ses envies, de ses passions qui sont aussi souvent celles de la masse et donc le plus souvent à la merci des standards, des modes, de la pensée dominante et de ses caprices éphémères. Il veut faire plier la mort et annihiler toute souffrance, tout effort aussi en échappant aux prédéterminations de la matière. Il veut assujettir et s'élever au-dessus des forces et des lois de la nature au mépris des cycles et des processus vieux comme le monde.

Au contraire, le Surhumain lui cherche son élévation et son accomplissement, sa plénitude et sa résolution à partir et grâce à ces mêmes forces qu'il accueille autant qu'il lui est possible.

Le Surhomme aspire à maîtriser les forces de la nature à ses seules fins. Il aspire à la connaissance intellectuelle et analytique du monde par l'accumulation et la compilation d'informations dans tous les domaines des sciences, des techniques et des arts. Pour ce faire, il use et abuse de tous les raccourcis technologiques au mépris d'un patient travail d'assimilation normalement inhérent à tout apprentissage et au mépris de toute expérience et de toute sagesse. L'effort n'est pas son fort puisqu'au contraire il s'adjoit le plus souvent l'aide de la technologie pour réduire toute forme de pénibilité. Il est le spécialiste de l'accumulation d'informations, du comptage, du séquençage, du cloisonnement, du réductionnisme, de la subdivision à l'infini, de la catégorisation. C'est un collecteur et un collectionneur compulsif, adepte de la classification, de la conceptualisation et de la dénomination.

L'un est inconditionnel du gavage quand l'autre l'est de la frugalité et de la dégustation.

Le Surhumain aspire au développement de sa sensibilité et de la perception sensorielle sinon intuitive qu'il a de son environnement. Il privilégie la force de création aux créations « de force » et à leur accumulation. S'il est une forme de connaissance qu'il cultive, elle est préférentiellement de nature affective, sensitive et intuitive sinon même hyperesthésique à l'instar des peuples autochtones. Il aspire à une relation universelle, harmonieuse, empathique et symbiotique avec le monde et les éléments qui le composent. Sorte de co-naissance et de connivence en somme.

Le Surhomme lui est dans la lutte, l'opposition et la confrontation permanentes. Ce qui sous-entend maîtrise, domestication, détournement, coercition, dressage, contention, contrôle absolu et *in fine*, exploitation à toutes fins utiles.

Transhumanisme, surhumanisme ou post-humanisme annoncent une rupture avec la lignée humaine. Elle est surtout une rupture avec la nature que le transhumanisme rejette sans plus de considération. Le transhumain a la prétention de rompre avec sa lignée quand le Surhumain s'en veut le prolongement, l'héritier en même temps qu'une forme de renouveau. Il s'en veut le prolongement jusque vers un accomplissement ou un degré supérieur franchi sur l'échelle non pas de la complexité mais de sa participation pleine et entière au monde dans ses dimensions les plus larges. Un accomplissement toujours *dans* et *par* la matière et la chair qu'il respecte et honore non pour ce qu'elles sont, mais pour toutes les infinies potentialités qu'elles recèlent et pour le lien qu'elles représentent avec le monde, l'Univers et ses origines.

L'un aspire à l'universel et au total quand l'autre ne voit qu'une convergence locale de forces utiles à l'élaboration d'une hyper-individualité.

L'un cultive une confiance totale dans la vie et le monde quand l'autre nourrit une méfiance voire une défiance vis-à-vis des forces de la nature.

Le premier accepte tout du monde, s'en remettant volontiers aux forces qui le sculptent, le façonnent et l'élèvent jusqu'aux plus hautes cimes de la conscience et de l'esprit.

L'autre ne prend et ne retient du monde que ce qui lui semble bon et surtout utile. Il n'en retire que ce qui lui est susceptible de nourrir ses désirs, ses ambitions, ses caprices, ses petites volontés individuelles. Il est à l'image du chasseur moderne et dilettante qui ne voit dans l'animal gratuitement mis à mort que l'occasion d'un trophée. Il servira à le valoriser et à le distinguer toujours davantage des autres hommes de sa caste tout en flattant son égo et son désir de puissance. Cet homme-là est un parasite accroché à la Terre comme une tique sur le dos d'un chien. Aussi il se fait fort de déployer tous ses talents à la fois physiques, psychologiques et technologiques à seule fin de vider la planète de sa substantifique moelle pour assouvir sa voracité et sa volonté de jouissance.

Le Surhumain lui n'est pas *sur* la Terre, mais *de* la Terre. Uni à elle dont il se sent le prolongement naturel, le gardien et le protecteur. Prêt à s'y livrer et à s'y abandonner corps et âme.

Le Surhomme lui n'aspire qu'à une seule chose : développer au plus vite sa technologie en vidant la Terre de ses ressources puis laisser libre cours à ses fantasmes et s'en aller asseoir sa domination sur d'autres mondes. Laissant derrière lui une planète exsangue et mutilée, démembrée, ravagée et arrachée à elle-même. Un ventre vide et desséché qui avait jusque-là enfanté, porté et nourri l'homme et pour se voir livrer au pourrissement, à la désolation et à la mort.

Le Surhumain respecte la vie sous toutes ses formes.

Le Surhomme la méprise.

Le Surhumain est l'être de la Nouvelle Alliance.

Le Surhomme est l'homme de la rupture consommée et assumée avec la nature.

Le Surhumain ne renie pas sa condition humaine. Il sait tout au contraire son appartenance à sa lignée, à son histoire, à la Terre mère, mais sans jamais être l'esclave de son passé ni même de son avenir. Son regard est en permanence porté vers l'avenir. Il se veut pleinement présent, accompli, total, achevé, apte à sublimer la nature humaine en la portant au plus haut. Il se veut homme dans sa pleine et totale dimension et c'est en cela qu'il est différent.

Le surhomme quant à lui, bien qu'il se nourrisse de tout ce que les sciences du futur, les progrès technologiques les plus innovants peuvent lui offrir de moyens de domination, n'en demeure pas moins prisonnier des valeurs du passé. C'est un homme des nationalismes, des conservatismes, des traditions, des protectionnismes et fondamentalismes de toutes natures. C'est un matérialiste forcené, claquemuré dans ses certitudes sur la vie et le monde. Il cherche en permanence à fuir sa condition et tout ce qu'elle impose de luttes, de souffrances, de douleurs, de renoncements, de ruptures, de hasards et de chaos. Il ne surmonte pas les obstacles et les épreuves ni même ne les affronte... Il les contourne grâce à mille stratagèmes offerts par la société et la culture. Il pourvoit ainsi à ses manques, à ses faiblesses non par un travail sur soi mais par tous les artefacts de la science et de la technologie. C'est parce qu'il se sent faible, déficient, démuné, impuissant, inadapté sinon inapte à la vie en liberté qu'il se veut justement plus fort qu'elle, plus performant voire supérieur. Il se veut différent. C'est en cela qu'il est comme les autres.

Le Surhumain met sa force et son pouvoir au service des autres. Surtout des plus faibles dont il s'attache à préserver, à faire reconnaître et valoir leurs droits à la différence. Épris de justice et de vérité, s'il est parfois l'homme des compromis, il n'en est pas pour autant l'homme de la compromission.

Le Surhomme quant à lui met les autres, souvent les plus faibles, au service de sa force, de son pouvoir et de ses ambitions. Il méprise leurs droits qu'il dénie car les reconnaître serait, selon sa vision du monde, se mettre en danger. Car il voit dans l'évolution et l'élévation de la condition d'autrui un abaissement de sa propre condition.

En résumé, le Surhomme est un homme aux super-pouvoirs octroyés par les technosciences. C'est l'homme prométhéen. Il est à l'image des super-héros de la mythologie moderne et de la pop'culture. Mais, au contraire de ceux-ci qui mettent leurs pouvoirs au service de la communauté, des plus humbles et des plus fragiles, le Surhomme qui se profile ne mettra ces mêmes pouvoirs qu'à son seul service ou au service de quelque élite autoproclamée. Il sera donc un homme aux capacités décuplées mais mises au service de tendances naturelles hypertrophiées.

Au contraire, le Surhumain lui dépasse l'humain non pas par la somme de ses forces ou de ses capacités physiques ou intellectuelles, mais dans sa perception même du monde, dans les objectifs et dans les fins qu'il se propose. Il évolue dans une autre sphère de perception, sur un autre plan. Il est pour le coup, véritablement « transhumain » parce qu'il transcende l'humain en se faisant le passeur pour ceux qui consentiront à

le suivre vers une autre forme d'existence ; une sur-existence, une sur-vie.

Quant au mal nommé transhumaniste, il amplifie les caractères superficiels de l'individu, ses formes psychophysiques mais sans en changer le fond : les envies, les désirs et les aspirations. Les passions aussi qui, en dépit de toutes les évolutions, restent en lui sensiblement les mêmes depuis que l'homme moderne est né.

Aussi le Surhumain apparaît comme une véritable évolution dans son rapport au monde et à la vie. Il inaugure un changement de paradigme.

Quand l'autre, le Surhomme du transhumanisme est l'objet d'une inflation des caractères individuels d'*Homo sapiens* sans pour autant en modifier les orientations.

Les époques de transition impliquent des individus de transition ; des *passeurs* en somme.

Pour mieux saisir la différence/opposition entre Surhumain et Surhomme, je dirais que le Surhumain transcende ou dépasse sa condition. Il est Ultra-Humain ; terme cher à Teilhard. « *Plous outre* » selon la devise de Charles Quint.

Le Surhomme quant à lui accroît sa condition en développant ses facultés physiques et cognitives. Dans le langage courant d'ailleurs, Surhumain est davantage un adjectif qui, la plupart du temps, définit des aptitudes, des qualités, le plus souvent des ressources intérieures qui dépassent véritablement ce que l'homme ordinairement peut concevoir face à telle ou telle circonstance.

Le Surhomme, nous l'avons vu, est au contraire et avant tout un individu qui s'attache à dépasser les autres avant que de se dépasser soi-même. Il reste enfermé dans les stéréotypes de la toute puissance, de la domination, de la compétition et du rapport de forces ; de la résistance à toute forme de changement et donc à toute perspective d'évolution.

Le Surhumain tout au contraire dépasse sa condition sans dominer les autres hommes ni même les autres êtres dont il se veut au contraire le guide et le passeur pour les uns, le protecteur pour les autres.

Quand l'un est victime de son enfermement dans les valeurs du passé, l'autre au contraire est l'artisan de sa propre libération.

Quand, à Athènes, Diogène de Sinope cherchait des hommes au milieu de la foule ; quand Jésus de Nazareth, quelques siècles plus tard demandait à ses apôtres de se faire « pêcheurs d'hommes », le Surhumain lui se veut « passeur d'hommes ».

Il est le reflet inversé du Surhomme. Il est son double en relief. Le négatif d'un négatif, autrement dit un positif. Il est l'anti-Surhomme comme la matière a son antimatière.

Nous sommes toutes et tous des Surhumains potentiels. Nous avons infiniment plus en nous que ce que nous exprimons ou actualisons. Comme le dit Emerson, l'homme n'est qu'à moitié lui-même, son autre moitié est ce qu'il exprime. Dans *L'intellectuel américain*, le poète nous dit aussi :

La seule chose qui ait de la valeur, en ce monde, c'est l'âme active. Chaque homme peut y prétendre ; chaque homme la contient, même si elle est entravée et non encore advenue chez la plupart des individus. L'âme active voit la vérité absolue et elle exprime, ou crée, la vérité. C'est dans cette action que réside le génie, qui n'est pas le privilège de quelques favoris, ici ou là, mais qui est l'apanage réel de chaque homme¹.

Le Surhumain est cette *âme active* qui demande à s'épanouir et à révéler tout son potentiel en chacun de nous. Laissons-la s'exprimer chaque fois que s'en présente l'occasion.

1 Ralph Waldo Emerson, *op. cit.*, pp. 133-134.

CHAPITRE IV

RENAISSANCE

Si l'humanité est aujourd'hui l'espèce sans doute la plus nuisible de toutes sur la planète, c'est qu'elle est celle qui a la plus grande capacité de transformation de la matière. Mais elle est aussi, parmi toutes les espèces vivantes, celle qui l'utilise sans doute le plus mal.

Nous naviguons désormais à vue pour ne pas dire à l'aveugle, nous heurtant à chacun de nos nombreux faux-pas aux parois qui limitent de chaque côté notre route. Ce qui a l'avantage, un bref instant, de nous remettre au milieu de la route, mais qui a aussi le terrible inconvénient de nous renvoyer aussitôt contre la paroi opposée.

Depuis que très récemment à l'échelle de l'évolution, *Homo sapiens* s'est singularisé du rameau des hominidés grâce à son néocortex, nous n'avons cessé de développer, tout en la perfectionnant, notre capacité de transformation de la matière et du monde lui-même. Dans le même temps, nous

avons négligé cette autre aptitude qui nous aurait permis de canaliser nos efforts, de les orienter ou du moins de faire en sorte de maintenir notre espèce au milieu de la voie ; autrement dit toujours dans le sens de la vie. Nous avons sans cesse accéléré, satisfaits de découvrir à chaque nouveau virage les capacités d'un moteur – notre cerveau – toujours plus puissant, mais en négligeant toujours un peu plus l'état de notre direction : l'esprit.

Nous arrivons aujourd'hui à un moment crucial de notre parcours phylétique où un virage plus dangereux que les autres doit être négocié. Aussi, deux options se proposent à nous : ralentir suffisamment pour être sûrs qu'en dépit d'une direction défectueuse nous mettions néanmoins toutes les chances de notre côté pour éviter le précipice ; ou contrôler au mieux notre trajectoire et négocier au mieux la courbe.

Pour ce qui est de ralentir, n'est-il pas déjà trop tard ? N'avons-nous pas déjà attaqué la courbe ? Freiner brutalement à cette vitesse ne serait-il pas aussi risqué que de ne rien faire ? Le plus sensé ne serait-il pas de lever le pied de l'accélérateur tout en ressaisissant fermement la direction ? Autrement dit faire coïncider notre trajectoire avec la route que nous avons choisie d'emprunter ? Mais savons-nous seulement où nous voulons aller ?

En d'autres termes, et pour laisser de côté la métaphore, nous devons faire en sorte que notre intelligence, autrement dit notre capacité à agir sur la matière, puisse œuvrer à part égale avec notre intuition, notre instinct, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vivant en nous. Faire en sorte de laisser s'exprimer de

manière harmonieuse notre intelligence et notre intuition ; notre capacité d'action et de contemplation.

L'homme de demain sera celui qui réussira ce tour de force qui consistera à continuer de vivre, autrement dit à agir sur la matière et le monde, à leur donner forme, tout en maintenant, après l'avoir restaurée, l'harmonie entre sa propre vie et la vie dans sa pleine dimension. Un être humain non plus dissonant mais bel et bien harmonique. Or, cette variété d'humanité serait bien une humanité de transition. Puisqu'à l'issue de cette harmonie restaurée entre les derniers représentants de l'espèce et le monde, s'ensuivrait une accélération comme la vie n'en a sans doute jamais connue. On peut sans difficulté imaginer l'ampleur des progrès à venir une fois notre *phylum* remis dans le sens de la vie et, mieux encore, au milieu de son flot. C'est-à-dire là où il est précisément le plus puissant et le plus rapide.

Oubliant de la sorte ses propres limites corporelles, vivant le plus souvent soumis à l'esprit et en résonance avec peut-être d'autres consciences et intelligences éparses à travers le Cosmos, quelles nouvelles propriétés émergentes, quelle existence d'un ordre supérieur ces sur-vivants ne seraient-ils pas à termes aptes à synthétiser ? Quelle nouvelle dimension d'ordre spirituel ne pourraient-ils pas dès lors inaugurer ? Oubliant ses propres limites spatiales, ses repères historiques, psychologiques, individuels, ce Surhumain, symbiotiquement uni à tous les autres n'aurait dès lors plus aucune entrave, ne rencontrerait aucune forme de résistance à même de l'empêcher de s'élever vers des dimensions jusque-là inaccessibles car insoupçonnées ?

Dans le sens du courant

À chaque étape de son évolution, primate, pré-hominienne, enfin hominienne, le genre *Homo* et plus spécifiquement son cerveau possédait en lui des capacités bien supérieures à celle qui se sont actualisées à chacun de ses progrès et de ses évolutions successives. Edgar Morin écrit :

Alors que l'évolution « naturelle » du cerveau hominien a produit et développé la culture, c'est l'évolution culturelle qui ensuite pousse ou stimule l'hominien à développer son cerveau, c'est-à-dire à se transformer en homme. [...] Ainsi, le procès de cérébralisation est ontogénétique (c'est-à-dire que la complexification socioculturelle pousse au plein-emploi des aptitudes cérébrales) et phylogénétique (c'est-à-dire par mutations produisant de nouvelles aptitudes, qui vont commencer à être exploitées par la complexification socioculturelle)¹.

L'évolution de *Sapiens* nous a indifféremment muni du même cerveau hyper-complexe qui porte en lui le Surhumain et la conscience qui doit l'accompagner. Notre présent porte déjà en nous notre avenir. Notre avenir est déjà présent. L'époque qui se profile de plus en plus nettement est une période charnière en même temps que décisive. Après un long voyage, nous arrivons à cette frontière entre la rigidité sclérosée et la turbulence stérile ; en bordure du chaos comme l'écrit Joël de Rosnay². Nous arrivons donc à l'extrême limite de cette phase critique qui semble avoir commencé avec la première révolution industrielle il y a à peu près deux siècles. Nous

1 Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Éditions du Seuil, 1973, p. 94.

2 Joël de Rosnay, *L'homme symbiotique*, *op. cit.*

sommes en quelque sorte à la limite observable d'un « horizon évolutionniste » où tout semble possible, le pire comme le meilleur. Période éminemment critique où se côtoient l'extrême agitation, la peur, la folie, l'hubris, mais aussi une créativité sans pareil, une soif de connaissance, de sens, de vérité et d'authenticité. Ajoutées à cela des possibilités d'innovation et d'évolution incroyables mêlées de manière encore confuse à un indicible besoin d'union et de communion avec l'ensemble du vivant et même au-delà.

La première image qui vient à l'esprit pour illustrer cette période est celle de ces anciennes cartes maritimes où les navigateurs européens, qui n'avaient pas encore franchi les grands océans, étaient bien en peine de savoir ce qui se cachait loin derrière l'horizon menaçant. Dans l'ignorance, on faisait figurer sur les cartes des monstres marins et autres Léviathan pour signifier aux plus téméraires qu'au-delà de cette limite, nul ne savait vers quoi il s'aventurerait.

La seconde image, celle-ci contemporaine, se réfère à la conquête des airs et de l'espace. Elle allait durer toute la seconde période de la révolution industrielle. Période durant laquelle l'humanité sera tout entière absorbée dans sa recherche de la performance et de la vitesse. La confrontation des pilotes au fameux « mur du son » illustre assez bien la période que nous vivons actuellement. Nous arrivons, essentiellement portés par la technologie, à cette limite évolutive qui semble pareillement infranchissable. Sorte de « mur évolutionniste » comme il en fût de ce mur du son pour les pilotes audacieux de la seconde moitié du XX^e siècle. Comme eux, nous entrons dans une zone critique d'extrêmes turbulences et d'instabilité

où les vibrations sociales, le durcissement des commandes politiques et la perte de contrôle des masses risquent à tout moment de disloquer notre civilisation. De même que les ingénieurs de l'époque, il va nous falloir sans tarder travailler ensemble à renforcer nos structures sociales, en épurer les formes, en affiner les lignes, mais aussi assouplir les commandes et surtout augmenter notre puissance créatrice afin de faire le grand saut vers l'inconnu et des cieux enfin dégagés.

Pour Edgar Morin, L'hubris, la folie humaine, est une composante incontournable de notre évolution puisqu'elle est source de création. Elle ne se déchaîne jamais autant que lorsqu'elle saisit la foule et les masses. C'est bien là que *Sapiens demens* comme le nomme l'auteur de *La méthode*, se révèle sous son plus mauvais jour. Là, notre cerveau semble se mettre en pause. Comme si l'hyper-complexité de *sapiens* se trouvait soudainement diluée par le nombre lors qu'on pensait la voir se renforcer, se compléter voire s'accroître de manière exponentielle. Mais il n'en est rien et les masses humaines soudainement prises de panique et de fureur dévastatrice semblent opérer un véritable bond en arrière de quelques millions d'années. C'est une soudaine involution, une régression quasi bestiale qui nous saisit dans ces moments paroxystiques. Elle peut nous renvoyer aux âges les plus lointains de notre barbarie. Il vient à l'esprit que ce pourrait être à l'issue d'un tel mouvement généralisé à l'échelle de la planète, mû par je ne sais quelle peur, que se fera la scission entre les deux humanités dont je parlais plus haut. Celle des *Derniers Hommes* et celle, par définition moins nombreuse, des Surhumains.

« Le mal engendré par les machines sophistiquées pourrait bien annuler le bénéfice qu'elles apportent. »

Ralph Waldo Emerson,
Essais.

Ces dernières décennies, plus largement ces derniers siècles, nos progrès dans bien des domaines ont été vastes et fulgurants. Force est de constater cependant que leur accumulation devient, pour notre espèce, de plus en plus paralysante. Ces cinquante dernières années, pour faire court, ont été le théâtre de prodigieuses envolées à la fois humanistes, scientifiques, artistiques, intellectuelles et technologiques au sein de nos sociétés modernes occidentales. Mais l'engourdissement, la fatigue, une certaine lassitude et une forme de pesanteur voire d'enlisement moral semblent saisir nos sociétés de tout leur être. N'aurions-nous pas perdu notre temps à trop vouloir en gagner ? Dans notre précipitation, dans cette course aveugle au progrès, n'avons-nous pas perdu de vue certains repères essentiels ?

On le voit tous les jours, nos sociétés hyper-complexes sont devenues dans le même temps hyper-fragiles ; hyper-vulnérables. L'excès maladif de précision ; la subdivision quasi infinie des tâches à travers la rationalisation font de tout système hyper-complexe une proie facile pour le grain de sable isolé. L'hyper-complexité de nos sociétés occidentales hyper-fragmentées et compartimentées entraîne à sa suite une fragilité qui leur est proportionnée. C'est le lot de toute machine complexe. Comme l'a très bien démontré Edgar Morin, *l'anthropo-société*, pour reprendre ses termes, est une méga-

machine vivante (naturelle) qui tout en créant de l'ordre et de l'organisation, produit en même temps du « bruit », autrement dit désordre et chaos. « Plus l'organisation devient complexe écrit-il encore, plus son ordre se mêle de plus en plus intimement aux désordres, plus les antagonismes, les désinhibitions, les aléas jouent leur rôle dans l'être du système et son organisation¹. » Pour autant, et comme il l'écrit un peu plus haut, « Le désordre n'est pas chassé de l'organisation : il est transformé, y demeure virtualisé, peut s'y actualiser, prépare en secret sa victoire² ». Laquelle réside dans un ordre nouveau. Le désordre est la dynamique de tout système.

Une erreur, un dysfonctionnement dans la machine artificielle la met en péril parce qu'elle ne peut s'auto-dépanner ni s'auto-reproduire. Elle n'est pas récursive. Au contraire, au sein d'un organisme ou d'une « machine naturelle », le dysfonctionnement, l'erreur, l'aléa, le chaos, l'usure, la dégradation ou même la mort d'un élément entraîne une réadaptation des éléments les plus proches. Ainsi, à chacun des niveaux constitutifs d'un système vivant (atomique, génétique, cellulaire, fonctionnel, organique...) chaque hasard, chaque dégradation, chaos, désordre ou mort devient propositionnel. Il se fait dynamique du changement pour un changement de dynamique. C'est l'évolution. De même sur le plan individuel et sociétal. Tout environnement, société, organisme, organe, cellule, molécule, chaîne d'ADN représente un écosystème en interaction et dialogue permanents avec ses constituants. Un dialogue enrichi et renouvelé en continu grâce aux erreurs et

1 Edgar Morin, *La méthode I. La Nature de la Nature*, Éditions du Seuil, 1977, p. 132.

2 *Ibid.*

perturbations inhérentes à tout système dynamique auto-organisé.

Le désordre, tout désordre est facteur d'interactions et donc de confrontations, de collisions, de collusions et de rencontres. Elles vont potentiellement ouvrir sur des unions plus ou moins durables. Le désordre propose, l'organisation dispose. Sans le désordre, tout système serait clos, fermé, statique, figé ; mort. Or, l'entropie, par perte d'énergie inhérente à toute organisation dynamique, permet, par la contrainte qu'elle impose, un renouvellement permanent de l'organisation à travers une métamorphose permanente. Nos méga-machines anthropo-sociales sont aussi sujettes à une méga-métamorphose par le jeu conjugué du désordre, de l'ordre, de l'organisation, de l'entropie et de la morphogenèse.

Nous arrivons donc, nous humains, à un niveau d'hyper-complexité qui reflète dans le même temps un désordre qui lui est proportionné. Une nouvelle organisation s'impose qui doit passer par des ruptures, des antagonismes, des rencontres, des liaisons. Elle doit aussi en passer par des exacerbations et des désinhibitions, des renoncements et des surréactions ; enfin des fins et des commencements. Une réorganisation générale est en train de s'opérer sous nos yeux, accélérée par les désordres et l'entropie générés par nos sociétés hyper-complexes et hyperactives à l'échelle de la planète. Les suites mais surtout les conséquences quasi-mécaniques de la révolution industrielle ont créé les conditions de notre prochaine métamorphose. Elles ont imposé de nouveaux comportements, de nouvelles *inTerrelations* avec notre environnement en crise.

Depuis qu'existent les grandes civilisations et plus encore depuis l'avènement du progrès et des sciences avec la première révolution industrielle, l'humanité n'a eu de cesse d'inventer mille stratagèmes, d'élaborer des systèmes d'une infinie complexité afin de garantir sa survie, puis d'asseoir sa domination sur une nature « hostile ». De cette dernière elle n'a aussi eu de cesse de puiser et épuiser toutes les ressources possibles et imaginables, non plus pour survivre, non plus pour dominer ; mais pour jouir. Or, pas un instant nous n'avons imaginé un destin différent, une autre manière d'appréhender la vie et ses forces soit disant dissolvantes. Pas un instant nous n'avons imaginé une autre manière de nous situer par rapport à elle.

Avec la première révolution industrielle, cela fera bientôt deux siècles que notre espèce n'a de cesse de lutter contre une nature qu'elle veut à son service. Une nature à contre-emploi pour une espèce contre-nature. Comme un nageur infatigable et obstiné nous nous évertuons à lutter sans cesse contre le cours naturel des choses. À contre-courant, nous épuisons nos forces et nos ressources dans un combat perdu d'avance contre l'impétuosité et la puissance d'une nature indomptable.

Nous ne devons plus lutter mais épouser, embrasser, enlacer, accompagner, accepter, consentir aux forces et sentir que celles-ci, si elles cessent de nous bousculer, de nous heurter, de nous blesser, peuvent au contraire, et dans de plus amples proportions, nous porter, nous élever, nous transcender et nous révéler à nous-mêmes. Non plus dresser, contrôler, maîtriser, asservir, soumettre, réduire, contenir, briser... mais tout au contraire admirer, contempler, s'émerveiller sans cesse et

s'inspirer pour imiter, copier, apprivoiser tout en accompagnant, respectant et préservant les puissances créatrices de la nature et de la vie. Assimiler ses procédés, ses mécanismes les plus subtils et délicats. S'en nourrir, se les approprier par mimétisme. Faire preuve encore et toujours d'humilité, d'empathie voire de dévotion.

Or, jusqu'à aujourd'hui, combien d'énergies dépensées en pure perte ? Combien de savoirs ignorés, peut-être même à jamais perdus ? Combien de précieuses ressources dilapidées ? Le sentiment de pouvoir disposer de richesses naturelles sans limite nous a fait perdre tout sens de la mesure et tout sens du sacré. Nous sommes passé à côté d'incroyables possibilités de synergie avec les forces naturelles. Elles auraient été autrement plus productives et donc économiques, parcimonieuses et respectueuses que n'a été et est encore notre exploitation sans vergogne de la nature. Que ce soit pour l'alimentation, l'énergie, les ressources minières, pélagiques, les savoirs, les « ressources » humaines de manière générale et qui sait, même l'amour, nous avons dépensé sans compter en dilapidant notre capital. En agissant de manière plus raisonnée, ce qui aurait été digne d'une espèce prétendument « raisonnable », nous aurions sans aucun doute fait un bond de géant en termes de civilisation tout en conservant l'essentiel de nos ressources en les préservant, de fait, pour les générations futures.

Aussi, se remettre dans le sens du courant, c'est par exemple, en ce qui concerne les savoirs, bannir l'élitisme et la spécialisation pour une ouverture à toutes les possibilités d'innovation, d'invention, d'imagination au-delà de toute hiérarchisation des connaissances.

Se remettre dans le sens du courant c'est s'ouvrir à la diversité et voir au-delà des oppositions, des antagonismes de tous ordres, des désirs et ambitions personnels qui font perdre une énergie et un temps précieux. Le monde de la recherche comme celui de la politique en sont des exemples criants. Dans bien des secteurs de la pensée et des activités humaines nous en sommes encore à l'Âge de pierre.

Se remettre dans le sens du courant c'est oser s'inspirer et apprendre des autres dans tous les domaines et de la nature en premier lieu. C'est s'inspirer de ses mécanismes, de ses processus, de ses stratégies. C'est aussi et surtout prendre en compte toute la complexité des interactions, interrelations, interdépendances et symbioses qui en sont ses mécanismes les plus fondamentaux. C'est, ce faisant et à la lumière de ces connaissances, être capable d'anticiper tous les processus, prolongements et conséquences de nos actes. C'est être également capable, devant l'évidence sinon même dans le doute, de renoncer.

Se remettre dans le sens du courant c'est, plus largement, se remettre en phase avec les cycles naturels aussi bien dans l'intime de nos vies, de nos loisirs comme dans toutes nos activités industrielles d'extraction, d'exploitation, de captation, de transformation, de transport, de consommation des ressources naturelles et de traitement des déchets générés par ces activités. C'est, à travers ce que l'on nomme *l'écologie industrielle*, privilégier en amont l'éco-conception des produits et de l'environnement industriel qui participe à leur production. C'est s'attacher à développer de plus en plus des économies de type circulaire où le traitement des déchets – qui ont été

minimisés en amont – passe par le recyclage, la revalorisation, la transformation, la réparation, l’occasion voire le détournement de l’usage d’origine.

Se remettre dans le sens du courant c’est aussi s’inspirer directement des procédés employés par la nature à travers ses propres réseaux métaboliques/trophiques/écologiques grâce au biomimétisme. Lequel, en empruntant à la nature ses pratiques les plus vertueuses, tend de plus en plus souvent à s’étendre aux différents domaines de la conception des produits, des modèles économiques, de l’urbanisme et de l’énergie. C’est enfin s’attacher à mettre en œuvre une économie non seulement durable mais aussi équitable pour tous les acteurs de la filière industrielle quel que soit son domaine d’activité. Symbiose, coévolution, coopération et transversalité sont les quatre piliers de l’écologie industrielle.

Se remettre dans le sens du courant c’est, je le disais, dépasser les oppositions et les clivages dont politique et idéologie sont les plus représentatives. Accepter de trouver chez l’autre des idées nouvelles, utiles pour le bien commun. C’est justement mettre en commun les intelligences et les richesses de chaque parti, de chaque philosophie, les talents et les sensibilités de chacun. C’est aussi par la même occasion décroïsonner la pensée personnelle de la pensée professionnelle en admettant que chacune peut nourrir et enrichir l’autre de ses propres expériences.

Se remettre dans le sens du courant c’est, en matière d’agriculture, d’éducation, d’enseignement, de médecine, de régimes sociaux, de commerce, de travail, d’urbanisme, de

gestion des territoires, de préservation de l'environnement, de gestion des énergies comme des populations accepter de s'ouvrir à tout ce qui a pu faire ses preuves ailleurs comme en d'autres temps. S'en inspirer en tout ou partie. Transposer, réinterpréter, adopter, adapter et au final opter pour la meilleure solution ici et maintenant mais aussi pour l'avenir en oubliant toute forme de sectarisme, de conservatisme comme de modernisme, de réductionnisme, d'utilitarisme et de militantisme aveugles et stériles. Oublier donc tout esprit de clocher. Ne plus faire systématiquement « du passé table rase » et reconsidérer les acquis sous le prisme du bon sens, de la sagesse et de la bienveillance à l'égard de la nature quand celle-ci fait partie des enjeux. Ne pas vouloir systématiquement et comme c'est encore trop souvent le cas aujourd'hui, remettre en question des acquis parfois ancestraux ; des solutions ou procédés dont l'économie des moyens, l'efficacité, l'innocuité ont depuis longtemps fait leurs preuves mais que l'on écarte d'un revers de main pour le seul profit que la nouveauté pourra momentanément apporter ou pour la fierté personnelle d'y associer son nom pour une postérité de boutiquier.

Se remettre dans le sens du courant c'est, dans la plupart des activités humaines, oublier la pensée hermétique et mécanique pour la porosité des idées, des concepts et des certitudes. C'est opter pour la fluidité, les unions libres par exemple entre philosophie et économie, science et spiritualité en encourageant sans systématiser les échanges et les recherches interdisciplinaires. C'est ni plus ni moins et en toutes choses, fussent-elles humaines, coller au plus près aux énergies de la vie. Lesquelles sont tout à la fois organisatrices, désorgani-

satrices, chaotiques, ordonnatrices, symbiotiques, antagonistes, ouverture et fermeture, attraction et répulsion.

Se remettre dans le sens du courant c'est justement éviter les confrontations directes avec les forces biologiques et physiques et de là, éviter les turbulences, perturbations, déperditions et dispersions de temps, d'énergie, d'idées, de talents, de volonté et de courage à travers une entropisation maximisée par anthropocentrisme.

Se remettre dans le sens du courant c'est aussi et le plus souvent suivre sa propre nature et ses aspirations intimes sans nuire à l'autre quel qu'il soit ; c'est un préalable. Suivre ses instincts, ses intuitions. Développer une hypersensibilité qui soit créatrice et constructive ; une certaine acuité laquelle, à force de pratique, peut ouvrir sur une forme encore inexplorée de prescience. Être plus à l'écoute de son corps, de ses sensations, de ses sentiments et pressentiments. Être aussi plus à l'écoute de l'autre et de son environnement pour en détecter tout ce qu'ils recèlent d'informations et qui sont la plupart du temps hermétiques à l'analyse cérébrale réductionniste classique.

Se remettre dans le sens du courant enfin, c'est fluidifier et unir ses efforts, maximiser ses stratégies, accompagner-guider les énergies vitales, les encourager sans les mettre en cage, les embrasser sans les brasser, se couler discrètement dans le lit des forces cosmiques et profiter pleinement de leur élan. « Surfer la vie » comme l'écrit Joël de Rosnay¹. Chevaucher avec grâce et légèreté les impétuosités de la matière, du temps

1 Joël de Rosnay, *Surfer la vie*, Les Liens qui Libèrent, 2012.

et de l'espace. Se les concilier et se réconcilier avec l'ordre des choses, avec la vie ; avec la mort aussi. Ne jamais ordonner aux choses pas plus qu'aux êtres et pour que tout s'ordonne à nouveau. Ne pas davantage ordonner à la vie mais au contraire s'y donner et s'y abandonner en confiance et avec joie.

Voilà le renversement, l'inversion des valeurs que nous devons impérativement opérer en nous comme au sein de tous nos systèmes anthropo-sociaux ; de tous nos processus d'organisation, de production, de transformation et de consommation. Pour accomplir cette révolution décisive, il nous faudra dans un premier temps faire naître, entretenir et développer une vision globale, symbiotique et unificatrice de la vie. Toujours penser et surtout agir, créer et transformer en pleine conscience des enjeux et des responsabilités qui désormais nous incombent. Penser associations, échanges, partenariats au sein de notre propre espèce c'est évident. Mais aussi et surtout, chose qui semblait inconcevable sinon contre-nature il y a peu, avec des espèces différentes, végétales ou animales. Or, cette mutualisation des aptitudes et des énergies suppose, en amont, l'éradication de tout spécisme, de tout sentiment de supériorité à l'égard des autres espèces vivantes et plus largement à l'égard de la nature dans ses plus vastes dimensions.

Nous devons faire naître en nous émerveillement et admiration. Lesquels nourriront à leur tour une profonde et sincère empathie. Terrain préalable et favorable à toute forme d'union et de collaboration. Nous devons raviver en nous le respect, le sens du sacré que les sociétés traditionnelles ont su conserver intacts à travers les millénaires. Elles sont, là encore,

un exemple à suivre et une source d'inspiration inépuisable. Dès lors, la valeur utilitaire de la nature doit le céder à sa valeur intrinsèque. Observer, apprendre, s'inspirer de la vie sans pour autant l'asservir mais tout au contraire la servir et la protéger.

Car c'est seulement lorsque nous nous préoccupons enfin de la totalité des êtres sensibles et de la nature que notre humanité parviendra à sa véritable dimension. Car, et pour reprendre ce que j'ai évoqué ailleurs¹, une humanité digne de ce nom est une humanité qui endossera de fait une responsabilité totale vis-à-vis de toutes les autres formes de vie. Protection, assistance et préservation des plus fragiles. C'est, dans quelque domaine que ce soit, le devoir qui incombe à ceux que la nature a privilégié. Notre responsabilité s'étend potentiellement bien au-delà de ce sur quoi nous pouvons agir aujourd'hui ; elle va jusqu'aux étoiles. Nous sommes encore bien loin du compte. Cette humanité-là est à peine formée.

Voilà le rôle majeur qui incombera à cette humanité nouvelle. Dans cette perspective, nous devons dès lors renoncer à tout rapport de domination à travers l'exploitation outrancière des ressources tout d'abord humaines mais aussi animales, végétales, minérales voire même géophysiques de notre Terre. Nous devons au contraire toujours prélever de manière raisonnée et mesurée dans la stricte observance des rythmes naturels et des cycles de renouvellement desdites ressources.

Ce changement de perception et de relation avec le monde qui nous entoure et la vie devra nourrir une nouvelle

1 Sébastien Junca, *Le Vouloir du Véristique*, Coollibri.com, 2016, p.224.

écologie non plus axée sur la protection d'un environnement comme condition essentielle de notre propre survie. Trop de bonnes intentions aujourd'hui ne considèrent encore la vie et la biodiversité qu'en tant qu'elles sont nécessaires à la préservation de notre propre espèce. Ce qui est vrai d'un point de vue strictement logique sinon réductionniste. Mais c'est un mode de pensée encore trop dégradé, voire dégradant et réducteur. Nous devons impérativement développer une nouvelle approche plus empathique. C'est sur des bases et un terrain affectifs que nous pourrons construire avec la nature une relation à la fois durable, infiniment riche de promesses, de possibilités de développement et de bonheur incomparables pour notre espèce.

Nous ne devons plus envisager la Terre ainsi que les formes de vie qui s'y sont développées, comme des organismes ou systèmes indépendants et séparés de nous ; *a fortiori* inférieurs. Autant de prétextes pour la poursuite d'une exploitation suicidaire des ressources naturelles. Nous sommes au contraire les prolongements d'un organisme qui nous dépasse et nous uni dans le même temps. Notre mutuelle appartenance à la Terre et au Cosmos doit sceller notre Nouvelle Alliance. Nous devons aimer ces autres terriens non parce qu'ils conditionnent notre survie, mais tout simplement pour ce qu'ils sont. Parce que nous avons tous une origine commune et que nous sommes tous parties intégrantes et intégrées d'un même système macro-organique qui s'appelle la Terre. Aussi devons-nous développer à son égard comme à l'égard de toute vie une hyper-sensibilité et une hyper-empathie sans autres considérations utilitaristes, pratiques ou même esthétiques de base. Lesquelles masquent

encore trop souvent un anthropocentrisme nimbé de spécisme toujours insidieux, pernicieux, régressif et délétère.

En reprenant les arguments d'Edgar Morin sur l'interdépendance entre culture et nature et donc entre socialisation et cérébralisation, on peut supposer que les consciences divergentes d'aujourd'hui seront les embryons d'une nouvelle civilisation surhumaine dont la biophilie, la conscience biosphérique, l'empathie et la pratique coopérative seront les germes de la troisième révolution industrielle décrite par Jeremy Rifkin¹.

Nouvelle ère de « je »

« On ne peut imaginer aujourd'hui une nouvelle société, une nouvelle évolution, une nouvelle révolution, sans que la conscience puisse accomplir un progrès décisif, c'est-à-dire se constituer en nouvel épiceutre de l'aventure humaine. »

Edgar Morin,
Le paradigme perdu : la nature humaine.

Mais cette évolution doit d'abord en passer par une révolution de la pensée et des cœurs.

Remontons le cours du temps pour mieux envisager l'avenir. Nous savons que toutes les espèces, en tant que systèmes

1 Jeremy Rifkin, *La troisième révolution industrielle*, Les Liens qui Libèrent, [2011] 2012.

ouverts, sont façonnées par leur environnement à travers une boucle de rétroaction dénommée *Évolution des espèces*, *Sélection naturelle* décrite par Charles Darwin (1859). Mais cet écosystème lui-même, comme son nom l'indique, est aussi façonné par les espèces qui l'occupent. Les échanges, les interactions, la communication inter-espèces sous ses formes les plus variées y sont permanents et innombrables. Il en fût bien sûr de même pour *Homo sapiens* dont on sait que le point de départ du *phylum*, qui est la naissance d'un rameau indépendant de la branche maîtresse des singes anthropoïdes, se situe à environ 8 ou 10 millions d'années en arrière, au sein de la Vallée du Grand Rift de l'est africain. Là, pour des raisons que l'on ignore encore, ceux qui allaient devenir nos plus lointains ancêtres quittent la forêt et leur mode de vie arboricole pour la plaine. Ici encore, ici toujours, les grands principes de la spéciation ont dû s'appliquer : isolement géographique puis génétique de certains groupes déviants du groupe d'origine. Puis se développèrent des langages, des comportements, des techniques et des cultures propres à ces groupes. Les mutations génétiques aussi ne furent pas en reste. Elles ont accentué les différences tout en favorisant les comportements, aptitudes physiologiques ou psychologiques bénéfiques à la survie dans ces nouveaux milieux. À l'origine de ce schisme, une pression de l'environnement à la fois écologique et social a sans aucun doute encouragé certains individus plus audacieux que d'autres – ou, au contraire, bannis du groupe d'origine – à quitter la forêt pour se lancer dans les vastes plaines arides, contraints d'inaugurer un nouveau mode de vie. Le changement de contexte allait actualiser des potentialités latentes chez cet ancêtre pré-hominien. La station

debout est sans doute l'élément décisif qui aura initié le processus d'homínisation. Pleinement libérées, les mains munies d'un pouce opposable ont pu faire jouer à plein leur capacités préhensiles et créatrices. La pratique de la chasse, les débuts d'une socialisation plus élaborée, l'utilisation quasi permanente d'outils, d'armes ; le développement du langage, la construction d'abris, la permanence de la station debout et la cérébralisation ont confirmé de manière définitive le mouvement d'homínisation. Il allait se poursuivre, après plusieurs autres essais de plus ou moins longue durée, jusqu'au dernier représentant de la lignée, *Homo sapiens*, l'homme moderne d'aujourd'hui.

Voilà qui allait progressivement nous mener à la première naissance de l'humanité, il y a environ trois millions d'années avec *Australopithecus Anamensis*.

La seconde naissance s'incarnera en la personne de Cro-Magnon (*Homo sapiens*) il y a 100 000 à 200 000 ans. Après une cohabitation avec Neandertal de près de 70 000 ans, il finira par supplanter ce dernier et précipitera sa disparition. *Sapiens-sapiens* essaimera désormais à travers toute l'Europe et l'Asie. Entre 100 000 et 50 000 ans pour l'Asie et ce, jusqu'au sud de l'Himalaya et jusqu'à l'Australie. Et après 50 000 ans pour ce qui concerne le peuplement des latitudes moyennes dont l'Europe il y a environ 40 000 ans.

Les 1350 cm³ de son cerveau et les cent milliards de neurones qui le constituent vont jouer à plein tout au long de l'homínisation. La machine anthro-sociale, comme la nomme Edgar Morin, est lancée. Elle va franchir un nouveau

cap vers 10 000 ans avant notre ère avec les premières grandes civilisations et les grandes cités qui en seront les foyers. Si, comme l'écrit l'auteur de *La méthode*, l'individualité n'a pas attendu la naissance des grandes cités pour exister, c'est bien en leur sein et au milieu de la diversité des individus qui s'y croisent, qui y commercent, qui échangent et renforcent mutuellement leur diversité et leur personnalité qu'elle va se sédimenter. Lors que la notion de personne était quasiment inexistante au sein des sociétés archaïques, le « je », au cours de la complexification sociale, se renforce, enrichi ses expériences, son histoire personnelle. Car c'est au sein des petits groupes archaïques, clans, tribus, hordes que la cohésion pour ne pas dire la coercition est la plus forte. Les règles, les tabous, les pouvoirs, les rituels enferment l'individu dans un carcan tout à la fois mythique, hiérarchique, rituel et pratique qui interdit toute émancipation, toute ambition personnelle. Cette dernière est dévolue au chef ou au sorcier quand les deux pouvoirs ne sont pas confondus dans la même personne. La cohésion du groupe dépend totalement de ces interdits et de ces devoirs quotidiens. Y déroger serait une atteinte grave à l'intégrité du clan, à sa sécurité et à sa survie. L'enfant difforme, malade ou seulement différent, le vieillard ou le déviant sont autant de menaces dans la lutte âpre du clan pour sa survie au cœur d'une nature hostile.

Avec l'agriculture, l'élevage, la sédentarisation puis l'édification des empires et des cités qui en seront les noyaux durs, les liens du pouvoir vont quelque peu se relâcher. D'autant plus que les cités et leurs populations iront en se développant. C'est là, au cœur de ces fourmilières culturelles que la richesse des interactions sociales va retomber en cascade

sur les individus de moins en moins anonymes au sein de leur quartier.

Dans *Homo Economicus, Prophète (égaré) des temps nouveaux* (2012), Daniel Cohen nous dit qu'après l'avènement du christianisme où l'individu humain va se définir par ses pensées intimes, ses rêves, ses pulsions les plus secrètes pleines de péché, la crise de l'empire qui suivra « se conclura par une formidable révolution religieuse, une nouvelle conception de la personne aux sources de l'individualisme tel qu'on le connaît aujourd'hui, celle d'un être qui cherche dans un moi intérieur la vérité de sa personne¹ ».

Dès lors, et suivant la même mécanique, ne pourrait-on pas imaginer une prochaine naissance ou étape majeure de l'humanisation ? Celle qui devrait immanquablement émerger de ce récent réseau de communications, d'informations et d'interrelations au niveau planétaire ? La noosphère, comme la nomme Teilhard de Chardin, sera sans doute la future matrice d'un prochain éveil conscientique et d'un renouveau humain autant que planétaire. Si la première naissance humaine, avec la station debout permanente et l'utilisation d'outils peut être symbolisée par la quête de la proie ; si la seconde naissance ou métamorphose humaine depuis les débuts de l'agriculture, de l'élevage et de la sédentarisation peut quant à elle se résumer par la conquête des territoires ; si la troisième métamorphose, avec la première révolution industrielle, peut immanquablement être identifiée avec la quête de l'énergie, la quatrième métamorphose de l'espèce, à n'en pas douter, peut être associée

1 Daniel Cohen, *Homo Economicus, Prophète (égaré) des temps nouveaux*, Albin Michel, 2012, p. 77.

à la quête de l'information. Laquelle va sans doute coïncider avec la troisième révolution industrielle inévitable, selon Jeremy Rifkin, pour la pérennité de notre espèce.

La première révolution industrielle a inauguré la mécanisation des transports, le développement exponentiel des voies routières, ferrées, maritimes puis aériennes. Enfin, avec l'électrification de l'humanité, la mise en réseau de notre espèce, et plus intensément de nos consciences n'a eu de cesse de prospérer, de s'étendre et de s'intensifier tout autour de la planète et même au-delà de son atmosphère. L'Internet en est l'un des derniers prolongements avec une intensification quasi-exponentielle des idées, des concepts, des sensibilités, des créations, des humeurs mais aussi des rumeurs, mensonges, détournements, violences ou invitations à la violence de toute nature. Je ne m'étendrai pas davantage sur toutes les dérives pour lesquelles ce nouvel environnement est un nouvel Eldorado. Il n'est jamais qu'à l'image de nos sociétés, elles-mêmes à l'image de notre humanité : ambivalent. L'Internet est d'une certaine manière pour notre société humaine ce que Rome en son temps pouvait représenter pour tout l'Empire : le lieu de tous les possibles comme de toutes les débauches. Il est d'une certaine manière la cité du troisième millénaire. Au même titre que les premières grandes cités historiques, ce nouvel écosystème à l'échelle planétaire sera à son tour susceptible d'élever certains individus, à défaut de les élever tous, à un nouveau degré de conscience et de personnalisation comme ce fût le cas par le passé. Des potentialités doivent pouvoir s'actualiser grâce à cet écosystème d'un genre nouveau et propice à ces changements selon la boucle morinienne (désordres-interactions-ordres-organisations-désordres...).

Chaque degré supplémentaire franchi sur l'échelle de la complexité par la pré-vie, puis la vie, puis par l'humanisation et enfin la socialisation humaine, a toujours mis au jour des facultés déjà présentes mais non encore actualisées jusque-là. Les environnements, les contraintes, les nécessités ont à chaque fois été les révélateurs de ces potentialités. Nous sommes tous aujourd'hui des Surhumains en puissance. Toutes et tous sommes porteurs de ces aptitudes, facultés psychophysiques, valeurs morales, connaissances intuitives et talents multiples dont notre espèce a aujourd'hui le plus impérativement besoin pour se survivre à elle-même. Altruisme, empathie, créativité, imagination, sensibilité, ouverture d'esprit, biophilie, hyperesthésie et tant d'autres qualités ou talents dont nous ignorons encore tout sommeillent en nous au cœur d'une génétique et d'une neurophysiologie dont l'essentiel nous est encore dissimulé. Comme par le passé, seuls des conditions et un environnement propices en seront les révélateurs. Comme toujours, c'est dans les crises, le tumulte et le chaos qu'elles saisiront les opportunités nécessaires à leur plein épanouissement.

Il ne fait aucun doute que la quête de l'information sera l'enjeu majeur de cette prochaine révolution noétique. Une information incontournable pour l'édification d'une nouvelle relation au monde ; d'une nouvelle *praxis*. Après le pas de la réflexion, une nouvelle étape reste encore à franchir. Peut-être celle qui élèvera la pensée humaine au-delà même de l'humanité.

Si certains voient dans l'Internet et surtout dans l'Intelligence Artificielle une forme de continuation possible de

l'espèce humaine à travers une hybridation à la *Robocop*, je pense pour ma part que cette issue semble tout à la fois trop simpliste, trop évidente et trop tentante à la fois. À coup sûr une impasse dont la doctrine transhumaniste est la plus représentative. L'IA ne sera jamais qu'un réservoir d'informations et de connaissances sans cesse augmentées. Mais ses capacités computationnelles ne déboucheront jamais sur une quelconque intelligence. À moins que dans l'intervalle, l'idée que nous nous faisons de l'intelligence se soit considérablement dégradée avec l'intelligence elle-même. Si l'IA a quelque rôle à jouer dans cette aventure noétique prochaine, elle le jouera en tant qu'outil de notre quête d'informations. ChatGPT ou son équivalent aura à n'en pas douter, et dans un avenir assez proche, des capacités de computation, de traitement, de symbiose et de mise en relation de quantités inimaginables d'informations dans tous les domaines variés de la connaissance humaine. Ses capacités de calcul et de mise en perspective liées à une transdisciplinarité sans égale seront sans commune mesure avec tout ce que l'humanité aura pu traiter d'informations depuis plus de dix mille ans d'histoire. Un tel foyer incandescent d'informations et de savoirs sera potentiellement à même de nous fournir les matériaux et briques nécessaires à l'édification d'une nouvelle connaissance du monde. Sorte de cerveau de cerveaux associés. Point de maturation ou de réflexion collective tel qu'envisagé par Teilhard de Chardin.

Pourtant, et sans savoir précisément le rôle qu'elle aura à y jouer en tant que telle, l'IA ne sera pas l'issue ou même le chemin tout tracé de notre prochaine évolution. Elle n'en sera qu'un outil avec d'autres sans doute. Tous ceux qui avant ou

après elle ont été ou seront les moyens de notre resserrement et de notre rapprochement à la surface de la Terre : la parole, l'écriture, les arts, les sciences et les mathématiques, l'imprimerie ou les télécommunications. Mais aussi les réseaux de toute nature qu'ils soient *via romana*, routiers, ferroviaires, autoroutiers, voies maritimes ou aériennes, bientôt interplanétaires puis enfin réseaux électriques, hertziens et numériques, bientôt peut-être quantiques ou conscientiques.

Si la station debout a sans conteste fait faire un pas de géant à l'humanisation grâce à la libération des mains, l'IA, dans des proportions incomparables, n'est-elle pas en train de libérer notre cerveau mûr pour de nouvelles conquêtes et de nouvelles dimensions perceptives, cognitives voire spirituelles ? Malgré cela, il nous faudra rester vigilants car, souvent par le passé, les instruments que l'on pensait être ceux d'une prochaine libération se sont le plus souvent avérés être ceux de nouvelles servitudes.

Mais alors quoi ? Le lecteur attentif n'aura pas oublié qu'il y a encore quelques pages, je parlais de l'accession au Surhumain en termes de déconstruction de soi. Laquelle en passait par une forme de renoncement à toute culture, à toute morale – idée préfabriquée par nos sociétés –, à toute forme de filiation, revendication, appartenance à quelque idéologie, patrie, fratrie, groupe ou communauté que ce soit. Certes, mais cet homme-là, cet homme ou cette femme du refus, de la négation face à l'aliénation des normes et diktats sociaux n'en était pas pour autant un homme redevenu bête sauvage ; un homme régressif. Il n'en conservait et n'en cultivait pas moins les vertus cardinales nées avec la deuxième métamorphose

humaine, il y a cent à deux cent mille ans. Cette déviation du Surhumain, cet abandon de la voie toute tracée par la multitude n'en est pas pour autant un recul ou une régression vers quelque état antérieur lointain. Il reste au contraire synonyme de progression tout en étant digression.

Quant à cette première formulation du Surhumain à travers ses figures tutélaires précédemment évoquées, elle est celle d'un cheminement individuel, solitaire. Celui en somme de tout pionnier, de tout explorateur ou défricheur. D'un côté donc, un chemin vers une libération individuelle. De l'autre aujourd'hui, grâce aux interactions et aux interrelations de plus en plus intenses individu/espèce/société se profilerait une libération/métamorphose/évolution d'ordre collectif. La première s'appuyant sur un retrait, un rejet de la part de l'individu de tout ce que la société y avait déposé de morale moralisatrice et démoralisante, de fausses croyances, de faux-semblants et de faux-fuyants et de l'autre au contraire, une libération s'appuyant sur une mise en commun des consciences vers une élévation à un niveau supérieur de perception et de connaissance. N'y a-t-il pas ici contradiction entre une métamorphose individuelle en retrait de toute forme de collectivisme et de l'autre, une métamorphose/progression d'ordre collectif, évitant ou s'éloignant de toute forme d'individualisme ? Au-delà de l'apparente contradiction, ces deux voies ne permettraient-elles pas d'accéder au même sommet ? C'est peut-être tout simplement que ce sommet humain ou ultra humain en l'occurrence, puisque le Surhumain n'est qu'un homme « de passage » – ce sommet donc, différemment considéré de par les moyens employés pour s'y hisser, n'est rien moins qu'une convergence et qu'en tant que

tel, il élimine toute différence ou, tout du moins, il les intègre en les focalisant. C'est peut-être que les deux méthodes employées tendent pareillement vers une essentialisation de l'être humain. Laquelle revêtirait de fait une simplification dans l'Unité. Si la première démarche de type solitaire s'avère rejeter certaines « fausses valeurs » sociales, elle n'en conserve pas moins l'essentiel des vertus qui restent celles d'une société « idéale ». Si le Surhumain, à l'image de Diogène, peut sembler solitaire dans sa quête, c'est parce qu'aujourd'hui encore, une telle exigence de vérité, de lucidité, d'authenticité, de rigueur, de courage, de tempérance... isole nécessairement de la masse égarée des autres hommes. Au sujet du poète, représentatif parmi d'autres des figures du Surhumain, Emerson écrit : « Il est isolé parmi ses contemporains, par la vérité et par son art, mais il trouve consolation dans sa quête, parce qu'il sait qu'elle rassemblera les hommes tôt ou tard. Car tous les hommes vivent de la vérité et ont besoin de l'exprimer¹. »

Diogène n'aspire pas à la solitude. Au contraire, il cherche les hommes sans jamais les trouver. Cette solitude du Surhumain est un isolement de fait. Or, c'est pourtant bien, au final, à travers une union personnalisante telle que la conçoit Teilhard de Chardin, que le mouvement primitivement amorcé en chaque individu, doit se poursuivre et s'achever en tous. En cela, la deuxième forme de quête, d'ordre collectif, n'est jamais que la continuation et la suite logique de la première. Ce n'est qu'après que certains humains auront développé en eux les vertus et les sensibilités nécessaires et préalables à leur

1 Ralph Waldo Emerson, *Essais, op. cit.*, p. 168.

rapprochement qu'ils pourront se risquer à l'union personnalisante. Pas de contradiction donc entre les deux mouvements. Juste continuité et complémentarité. Ils représentent les deux aspects d'un seul et même courant de complexité/conscience depuis les origines s'il en est.

Depuis les premières cellules procaryotes (sans noyau), les eucaryotes (avec noyau), en passant par les organismes pluricellulaires jusqu'aux végétaux, animaux et mammifères supérieurs, l'évolution n'a cessé de dissocier *information* et *phénomène*. Cette dualité s'est primitivement faite jour au sein de la cellule eucaryote où le noyau a concentré l'information sous forme de l'ADN en laissant la pure phénoménologie organisation/ordre/métamorphose au reste de la cellule. Toute l'évolution prébiotique, biologique puis humaine n'est que la mise en forme permanente d'une information nichée au cœur de la matière. Partant donc des premiers agencements prébiotiques, pro-biotiques puis biotiques, Edgar Morin nous dit que l'information au niveau cellulaire est inscrite, conservée, protégée dans les gènes mais que pour autant, l'ADN n'est pas l'information au sens strict et détachée de la structure/système qu'elle organise et réorganise. L'ADN est une structuration moléculaire dans laquelle s'inscrit l'information. De même les quatre bases (A.T.G.C.) ne sont pas l'information car celle-ci est dans les configurations combinatoires de ces quatre bases. Comme l'écrit Erwin Schrödinger, les changements d'état de la matière ne sont dû qu'à la configuration de ses constituants, pas aux constituants eux-mêmes. Le patrimoine génétique dans son ensemble n'est qu'une vaste combinaison de signes qui, bien que n'étant pas l'information à proprement parler, (de la même manière que le mot CHAT n'est pas l'être chat) selon

l'exemple cité par l'auteur, n'en est pas moins constituée – ce en parfaite opposition avec l'exemple d'Edgar Morin – des éléments mêmes qui constituent la cellule puis l'organisme. Il ne s'agit donc pas seulement d'une signalétique informationnelle, mais bien d'une dynamique informationnelle immergée dans le réel. Si la cellule primitive peut être comparée à une population de molécules, l'information génétique qui les ordonne ne tombe pas du ciel comme un message divin ou le simple programme inséré dans nos machines cybernétiques/informatiques. Elle est déjà un petit groupe de molécules (les bases) qui, selon leurs combinaisons avec d'autres groupes identiques, organisent l'ensemble de la « population » moléculaire de la cellule et lui donnent forme. Autant dire que ces bases agissent déjà en fonction de leur immédiat environnement, de leur écosystème : ici la cellule.

Pour autant, il ne faut jamais perdre de vue que ces organisations, des plus simples (dans la soupe primitive) aux plus complexes (les sociétés humaines) et à tous les degrés intermédiaires, sont toujours l'illustration de processus d'action/réaction donc de dialogue entre intériorité et extériorité ou cellules-organisme ou organisme-environnement... Autrement dit la vie, depuis ses origines prébiotiques est toujours l'expression d'une dynamique, d'un processus de réflexivité qui s'enrichit lui-même par rétroaction et propriétés émergentes grâce à la diversité, au « bruit » généré par les interactions à tous les niveaux du réel.

L'information génétique, le message exprimé par les agencements des quatre bases traduit une information inhérente à chaque corpuscule de matière/énergie. L'information, quelles

que soient les complexités par lesquelles elle s'exprime, est une propriété de la matière elle-même. Plus que confondue à la matière, elle en est peut-être même le point d'origine, le foyer initial à partir duquel s'organise la totalité des systèmes complexes.

Si donc, pour Edgar Morin, le patrimoine génétique dans son ensemble n'est qu'une vaste combinaison de signes qui expriment une certaine organisation/information, ils n'en sont pas seulement les médias/traducteurs, mais les porteurs dans leurs propres agencements.

Voilà qui nous renvoie à la vision teilhardienne de l'agencement de la complexité tout au long de ce qu'il nomme la Cosmogénèse. Pour Teilhard :

À tous les degrés de taille et de complexité, les corpuscules ou grains cosmiques ne sont pas seulement, comme l'a reconnu la physique, des centres de rayonnement énergétique universel ; mais tous, en outre [...] ils possèdent et représentent (si diffus ou même fragmentaire que soit celui-ci) un petit « dedans » où se réfléchit, plus ou moins ébauchée, une représentation particulière du Monde : centres psychiques par rapport à eux-mêmes, et, en même temps, centres psychiques infinitésimaux de l'Univers¹.

Plus loin, Teilhard écrit encore : « À peine centré sur soi, un tel corpuscule se révèle doué d'une remarquable puissance de self-complication (et par suite d'auto-centration)². »

Dès lors, et suivant la même logique organisatrice/émancipatrice, ne pourrait-on pas imaginer dans un

1 Pierre Teilhard de Chardin, *L'Activation de l'Énergie*, Éditions du Seuil, 1963, p. 107.

2 *Ibid.*, p. 112.

avenir peut-être encore lointain, et suivant les mêmes processus, les consciences humaines unies et élevées à un niveau supérieur de réflexion. Niveau à partir duquel cette humanité de type symbiotique et hyper-centrée serait en mesure de s'affranchir comme l'insecte de son cocon, de toute phénoménologie par inversion des valeurs et des perspectives ? Ce que Teilhard appelle le Point Oméga¹ ne serait-il pas dans le même temps un nouveau Point Alpha ? Autrement dit un nouveau commencement pour une nouvelle phénoménologie suivant un processus de retournement des consciences face à la réalité perçue.

Et c'est ainsi que, autour de nous, l'Univers, réduit à sa fraction (à son essence) eu-centrique, se reforme continuellement, « omégalisé » grain à grain, à travers la mort, en attendant que le même phénomène se produise globalement et simultanément, quelque jour, pour l'ensemble de la Noosphère parvenue à la limite critique de son organisation et de sa centration².

Imaginons ce que serait une humanité apaisée, assagie, ayant la capacité psychique d'entrer en communication avec n'importe quel être vivant, avec n'importe quelle source potentielle d'information et de surcroît avec n'importe quelle forme d'intelligence intra ou extra-terrestre. Une humanité désormais capable de faire entrer son esprit, par la maîtrise de la transe, en résonance avec n'importe quelle autre forme de conscience. Dès lors capable d'en éprouver tout ou partie des sentiments, des désirs, des craintes, des rêves, des espoirs, des sensibilités. Autrement dit, douée d'empathie et de symbiose

1 Point ultime en même temps que cause finale du développement de la complexité et de la conscience vers lequel se dirige l'Univers.

2 *Ibid.*, p. 129.

avec tout ou partie de ce qui porte information ou conscience à travers le Cosmos en se connectant, en se reliant par la pensée profonde à l'Information globale ou intégrée.

Imaginons en même temps cette humanité dotée d'une science et d'une technologie à la mesure de cette spiritualité et de ces nouvelles connaissances acquises sur l'Univers et ses plus subtils mécanismes. Que ne pourrait-elle pas ? Que ne serait-elle pas ? Accédant de la sorte à des niveaux de conscience et de connaissance sans comparaison possible avec ce qu'elle aura connu jusqu'alors, quelles nouvelles dimensions incroyables lui seraient dorénavant acquises de par ces nouvelles possibilités à la fois spirituelles, sensorielles et technologiques mêlées ? La technologie d'ailleurs, à ce stade de l'évolution humaine aura-t-elle encore quelque utilité dans le domaine de la connaissance et des savoirs ? Ne sera-t-elle plus désormais utile qu'à la seule survie corporelle de l'espèce (si tant est que celle-ci ait encore quelque raison d'être), sans apporter plus de nouvelles connaissances quand celles-ci seront désormais accessibles directement à la source, sans filtre, sans risque d'erreur, sans artefact mécanique ou conceptuel et sans déformation/interprétation affective possible ? Une fois notre embarcation enfin remise dans le sens du courant, celui de la vie et de ses incroyables puissances de création et de destruction, une accélération formidable s'opérera à tous les niveaux de la connaissance et des développements humains. Une fois l'harmonie restaurée entre l'espèce, ses comportements, ses attentes et les forces cosmiques en présence, l'humanité sera enfin en mesure de découvrir les inestimables trésors qui lui étaient jusqu'alors légitimement refusés. Les hommes seront donc enfin prêts. Prêts pour

accomplir un pas de géant dans la poursuite de leur destinée cosmique. Prêts aussi pour de nouvelles rencontres, de nouvelles liaisons et de nouvelles complexités. Prêts sans doute aussi pour de nouvelles symbioses avec d'autres formes de vie, d'autres consciences. Lesquelles attendaient que nous consentions enfin à nous élever, à élever nos désirs et nos aspirations pour enfin entrer en résonance avec de nouvelles dimensions d'ordre infiniment supérieur.

À ce stade, l'homme en tant qu'espèce ne sera sans doute plus, quant à sa forme, ce qu'il est encore aujourd'hui. Peut-être aura-t-il fusionné. Peut-être aura-t-il changé de niveau ou de plan d'existence après quelque mutation, retournement, conflagration ou transsubstantiation... délaissant, à la faveur de quelque métamorphose dont nous ignorons tout des modalités, un corps qui désormais s'avérerait être plus une relique, mémoire et oripeaux encombrants d'une existence passée ; placenta d'une vie vouée à l'oubli. Peut-être aura-t-il plus simplement muté puis évolué de manière classique à la faveur de ses innombrables voyages interstellaires, essaimant à travers les espaces infinis et les mondes qui les peuplent de loin en loin autant d'îlots d'humanité faisant souche chacun à sa manière. l'Homme inaugurant autant de variétés puis d'espèces différentes eu égard aux milieux et aux nouvelles conditions rencontrés au fil des voyages et des millénaires. L'espèce ayant de la sorte accompli son ultime évolution ; celle qui la consacrerait comme ancêtre phylétique de nombreuses autres nouvelles espèces.

L'ordre nouveau

« Par analogie avec tout ce que nous apprend l'étude comparée des développements naturels, il nous faut placer en ce moment particulier de l'évolution terrestre une maturation, une mue, un seuil, une crise de première grandeur : le commencement d'un ordre nouveau. »

Pierre Teilhard de Chardin,
Le Phénomène humain, 1955.

Mais nous n'en sommes pas encore là et nous avons encore à accomplir quelque progrès, à endurer quelque souffrance et à remporter quelque victoire sur nous-mêmes avant de prétendre à une quelconque résolution ou révolution de cet ordre. Nous avons encore à vivre les prochaines étapes de ce qui s'apparente ni plus ni moins à une métamorphose, laquelle vient à peine de commencer.

Or il va sans dire que les tout prochains défis climatique, économique, écologique, énergétique, géopolitique et social auxquels nous sommes collectivement confrontés seront les dynamiques de cette mutation. Ils ont déjà commencé à secouer notre vieille carapace, à lézarder notre vieille écorce devenue trop étroite pour contenir la masse grandissante des attentes, manques, espoirs, besoins physiologiques mais aussi et surtout psycho-affectifs des prochains neuf milliards d'êtres humains. À travers le resserrement planétaire auquel nous sommes inéluctablement soumis, il nous faut nous réorganiser de fond en comble. Comme une famille qui s'agrandit sans avoir les moyens matériels de déménager, nous devons, si nous ne

voulons pas nous déchirer, réaménager toute notre maison et reconsidérer notre manière de l'occuper et d'y vivre. Le but étant que chacun (humain ou animal) y trouve sa place sans que personne ne se sente rejeté, mis de côté, ignoré voire déclassé au rang d'objet. Dérive qui nous conduirait une fois de plus vers la barbarie, mais cette fois-ci à l'échelle des populations concernées. Nous n'y survivrions pas.

Voilà qui doit nous apprendre aussi, comme toutes les familles nombreuses aux moyens limités devant se partager le même espace de vie, à nous satisfaire de plus en plus de l'essentiel et à resserrer les liens qui nous unissent. Pour ce faire il nous faudra apprendre à mieux nous connaître, à s'écouter, à se découvrir, à s'explorer, oserais-je dire... à s'aimer. Et quand je dis « nous » en fait, il ne s'agit pas seulement de « nous » humains, mais nous tous, êtres vivants, terriens de toutes espèces ayant, les uns comme les autres, toute légitimité à vivre dignement sur cette Terre. Or, n'est-ce pas là que, parmi tous, réside le défi et donc l'enjeu essentiel, celui qui consistera à nous unir et dont dépendra notre aptitude à relever tous les autres défis ?

Aussi, quelque part, n'avons-nous pas le choix. Si nous voulons vivre tout simplement, il va nous falloir sur-vivre. Là encore, là toujours, nous nous trouvons plongés dans le flot puissant et impétueux de la vie. Là encore, nous n'avons pas d'autre choix, si nous voulons réussir, que de nous laisser porter dans le sens du courant. Et quand je dis « de nous laisser porter », c'est encore la moindre chose que nous puissions faire. Car au contraire, ce que réclame la vie, c'est plus que notre consentement, plus encore que notre approbation, c'est

notre participation pleine et entière, sans retenue et en toute confiance. En tant qu'éléments interdépendants et intégrés à un système auto-organisé à l'échelle de la biosphère, nous devons activement et rétroactivement faire en sorte d'intégrer le chaos, les aléas, les changements qui adviennent afin d'en faire les éléments, les nutriments d'un nouvel ordre anthropo-social. Nous sommes les artisans de notre propre métamorphose. Mais pour quel objectif ? Quel sens donner à tous ces efforts qui nous attendent ?

L'embryon dans le ventre qui le porte « sait », de manière encore confuse, qu'il est promis à une autre vie, plus complète, plus achevée ; plus vivante en somme. Il sait que son être et que son existence actuelle sont transitoires. Qu'il n'a pas encore atteint le plein développement qui doit être le sien. De même la larve ou la chrysalide sait bien au fond d'elle-même, intuitivement, qu'elle est une promesse de papillon. Nous-mêmes aussi sentons bien au fond de nous, lorsque nous consentons à suspendre un instant nos vies hyperactives, qu'il nous manque quelque chose de l'ordre d'une complétion, d'un sens, d'une vérité. Une dimension supplémentaire ou complémentaire à nos vies qui semblent, tout compte fait et en l'état, tourner en rond et confiner à l'absurde. Toutes nos activités apparaissent dès lors comme autant de palliatifs et de dérivatifs à ce manque permanent ; à cette attente perpétuelle. Nos ambitions, nos désirs, nos délires, nos ivresses passagères ou durables, nos combats, nos victoires qui sont aussi nos défaites, nos causes perdues, nos rencontres... sont autant de manœuvres de diversion censées nous faire oublier que l'essentiel nous manque mais sans que nous sachions vraiment ce qu'il est. Comme l'embryon ou la chrysalide, nous avons

bien plus en nous à exprimer que ce que nos existences actuelles sont en mesure de réaliser. Il nous manque à l'évidence une dimension doublée d'une énergie supplémentaire ; qui sait ? un supplément d'âme pour que toutes ces chenilles deviennent enfin ce pour quoi elles sont faites. « Être le Vouloir qui nous veut » disait le philosophe. Être soi-même dans ses pleines dimensions. Mais quelles sont-elles ces dimensions ? Notre corps, comme le dit Bergson, étant la matière sur laquelle notre conscience s'applique, il comprend, de fait, tout ce que nous percevons : il va jusqu'aux étoiles. Sommes-nous appelés à étendre nos ailes jusqu'aux étoiles ?

Il nous manque incontestablement une Vision, un projet commun, un rêve mais qui soit, dans le même temps, à notre portée. Tous les jours, dans nos vies quotidiennes, à travers l'expérience que nous avons de nous-mêmes et des autres, de manière le plus souvent biaisée à travers un égoïsme et un égocentrisme parfois exacerbés, nous voyons bien que, directement ou indirectement, c'est de « plus être » dont nous avons besoin. Un « plus être » qui se traduit le plus souvent à travers tous les excès, tous les débordements, toutes les insatisfactions dont notre espèce est coutumière. Notre « je » semble incomplet, inachevé, saturé de promesses non tenues. Nous tentons vainement d'y remédier bon an, mal an, par le recours à tous les artefacts, ruses, expédients et autres faux-semblants que nos sociétés et nos cultures prodiguent et produisent à profusion. Malgré cela, et pour les plus attentifs d'entre-nous, nous sentons bien que nous étouffons, que nous sommes à l'étroit dans le monde qu'on nous propose. Quelque chose d'essentiel nous manque que même l'amour de l'autre ne suffit à combler totalement. Peut-être justement parce que, en

tant que tel, et à travers toutes ses modalités, ses déclinaisons et surtout ses contingences ici-bas au cœur de l'humanité, l'amour lui-même n'est peut-être que l'esquisse encore imparfaite, l'ébauche d'une œuvre qui reste encore à accomplir ailleurs et sous une autre forme, plus absolue.

Connaissance – Co-naissance – Renaissance

Depuis la découverte du feu en passant par l'art de tailler la pierre, l'invention de la roue, la maîtrise et l'utilisation des forces hydrauliques, éoliennes, la domestication animale puis végétale, enfin chimique, électrique puis nucléaire et solaire, la connaissance a été un des principaux facteurs de développement des sociétés humaines, puis, rétroactivement, de l'homme lui-même et de son organe de connaissance, le cerveau. Information et morphogenèse sont indissociables. Elles continueront d'œuvrer de concert tant que matière et énergie seront en quantité suffisante dans l'Univers. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment pourraient-elles jamais s'en échapper ?

Aussi, les prochains développements de nos sociétés et de l'humanité se poursuivront à n'en pas douter suivant les mêmes processus. Nos prochaines découvertes et connaissances dans les différents domaines de la matière, de la microphysique, de la physique, de la chimie, de la biologie, des neurosciences et jusqu'à l'astrophysique vont inévitablement orienter nos prochains développements. Charge à nous de faire en sorte que cette Alliance entre science et conscience soit la plus harmonieuse et féconde possible. Telle sera la condition de nos futurs progrès et d'un « mieux-être ». Nous devons enfin

prendre conscience de notre intégration/participation à des mouvements et des processus qui nous dépassent et nous emportent en même temps que nous en sommes la pierre angulaire de par notre responsabilité en tant que sommet réflexif (peut-être provisoire) de l'évolution. Nous devons devenir les éléments conscients d'une métamorphose en cours. Nous devons, par nos connaissances et notre intelligence organisatrice, participer activement à notre renaissance à un niveau supérieur d'organisation.

Or, ce nouvel ordre, cette nouvelle organisation/complexité ne pourra s'élever qu'à partir des ruines de l'ordre ancien comme ce fût toujours le cas tout au long de l'évolution de la vie puis des sociétés humaines. Les complexités se sont toujours nourries des désordres, chaos, erreurs, déviations, mutations, morts, apparentes inadaptations inhérents à tout système complexe ou non ; *a fortiori* à tout système vivant. Pour seul exemple, nous savons désormais que l'évolution de notre rameau humain a elle-même été jalonnée de multiples catastrophes et accidents de parcours. Bien avant même, cinq extinctions majeures ont à chaque fois opéré une redistribution des cartes de la vie. Du dernier tirage, il y a 65 millions d'années, les mammifères ont pu sortir leur épingle du jeu. Puis à nouveau, au sein des hominidés, de nombreuses tentatives ont vu le jour. Certaines couronnées d'un certain succès. D'autres avortées ou moins heureuses. Là aussi, là toujours, de nombreuses mutations, hasards, erreurs, hécatombes, désordres, déviations et antagonismes de toutes sortes ont profondément réorienté certains de nos développements. Souvent, les déviants, les inadaptés du moment, les exceptions de toute nature ont pu trouver des niches écologiques au sein

desquelles ils ont nourri et entretenu leur singularité pour en faire un atout, une force, une norme pour finalement s'épanouir. Ce fût le cas il y a 65 millions d'années quand les mammifères, jusque-là contraints par un environnement et une domination dinosaurienne massive de 225 millions d'années ont soudainement été libérés par la catastrophe du Crétacé. À la suite de quoi, et après un délai de rééquilibrage des environnements, ils ont enfin pu donner libre cours à tout leur potentiel adaptatif et évolutif. De la même manière, mais suivant des circonstances certes différentes, Paul D. Mc Lean écrit :

[...] à la suite d'un changement climatique pendant le miocène, les forêts tropicales se seraient ratatinées en petits îlots. Les plus forts parmi les hominiens se seraient maintenus dans ces îlots délicieux alors que les plus faibles auraient été tout simplement chassés de l'Éden et obligés de survivre à l'orée des forêts à la force de leurs poignets et à la sueur de leur front. [...] nos ancêtres représentaient des échecs, ils n'ont pas abandonné les arbres parce qu'ils le voulaient mais parce qu'on les en avait expulsés¹.

On voit bien par cet exemple que les plus faibles du moment, les inadaptés, sont à terme autant de portes de sortie et de possibilités données à quelque espèce que ce soit de pouvoir évoluer et s'adapter à de nouvelles conditions. Ces « accidents » de parcours sont aussi de ceux qui ont nourri de tous temps et à tous les niveaux la dynamique de l'évolution. De toutes les manières, concernant l'évolution des espèces, la masse, la majorité du moment a toujours nourri l'exception. Hormis de possibles singularités, nous savons que l'évolution

1 Edgar Morin/Massimo Piattelli-Palmarini, *L'unité de l'homme 1. Le primate et l'homme*, Seuil, 1974, p. 196.

humaine, si nous lui prêtons quelque avenir, se fera à n'en pas douter sur un registre essentiellement culturel. Nous avons, à travers notre déjà longue histoire, passé un cap majeur dans notre évolution, il y a environ 100 000 ans. À cette époque, la socialisation d'*Homo sapiens*, même encore naissante, a permis le développement puis le déploiement progressivement accéléré de notre espèce sans pour autant en modifier notablement notre physiologie et plus spécifiquement notre cerveau. À ce propos, Stephen Jay Gould écrit :

On n'a aucune preuve d'un quelconque changement dans la taille ou la structure du cerveau depuis que l'*Homo sapiens* a fait son apparition dans les archives fossiles il y a quelque cinquante mille ans. Broca avait raison en déclarant que la capacité crânienne des hommes de Cro-Magnon était égale, si ce n'est supérieure, à la nôtre. Tout ce que nous avons réalisé depuis – et qui constitue le plus profond bouleversement que notre planète ait connu en un laps de temps si court, depuis que sa croûte s'est solidifiée il y a près de quatre milliards d'années – est le produit de l'évolution culturelle. L'évolution biologique (darwinienne) se poursuit au sein de notre espèce, mais son rythme, comparé à celui de l'évolution culturelle, est d'une telle lenteur que le rôle qu'elle joue sur l'histoire de l'*Homo sapiens* est bien mince¹.

D'autres modifications d'ordre physiologique voire psychologique verront sans doute le jour. Mais elles ne seront que des modifications eu égard à un environnement de moins en moins naturel ; de plus en plus culturel. Quant aux aspects psychologiques de possibles sinon très probables changements, ceux-ci ne seraient nouveaux que parce que leur mésusage en avait jusque-là masqué la présence ou diminué l'efficacité. Il

1 Stephen Jay Gould, *La Mal-Mesure de l'homme*, Éditions Odile Jacob, [1981] 2009, p. 367.

ne s'agirait en fait que de réactivations ou de remises en fonction de facultés jusque-là en sommeil ou non encore actualisées.

Ici et là de par le monde, les germes d'un nouveau paradigme ont commencé à lever. Mais le substrat sur lequel ils tentent de croître est trop appauvri, envahi, étouffé par l'actuelle culture qui a tout colonisé en épuisant toutes les ressources. Les grands bouleversements qui se profilent à l'horizon seront les préalables indispensables à toute métamorphose. Ils en seront les mécanismes autant que les ferments. Dans toute réaction chimique, il faut que les éléments en présence soient portés à hautes températures pour espérer quelque changement d'état ou propriété nouvelle. Ici, au cœur des sociétés humaines, milieu par excellence le plus vivant, la montée en température se fait par compressions, agitations, confrontations, échanges, disparités, disparitions, flux migratoires, crises successives, inégalités, chocs de civilisations, injustices, peurs, haines, espoirs... Autant d'agitateurs et de catalyseurs au sein d'un « bouillon de cultures » à l'échelle de la planète dont la montée rapide en température aura tôt fait de précipiter le composé humain à la limite de la décomposition et de la recomposition.

Nos changements ont été infiniment trop lents ces trente dernières années. Nous avons incontestablement perdu un temps précieux. Si des initiatives heureuses ont été prises un peu partout et dans les différents domaines de l'industrie, de l'agriculture, de l'éducation, de la santé, de l'écologie... le passé est définitivement trop lourd sur le dos du présent. Il ralentit notre marche vers l'avenir. Sans compter tant de

pratiques vertueuses et de bon sens qui ont été abandonnées dans différents domaines au nom d'un sacro-saint progrès dont on voit aujourd'hui les impasses et les destructions ahurissantes. Au nom d'un productivisme éhonté nous avons fait du passé table rase en oubliant tant de pratiques et de savoir-faire qui auraient mérité qu'on y réfléchisse à deux fois avant de les écarter d'un revers de main. Or, ces manières de penser et d'agir sont encore trop présentes, à l'image des corporatismes, des lobbies, des jeux de pouvoir et des visions à court terme. Chacun, à tous les niveaux, ne voit plus que son intérêt particulier. La hiérarchie et la spécialisation sont partout, mutilantes, paralysantes. Elles figent les meilleures volontés du monde dans l'inaction. Même lorsqu'il s'agit de lutter contre les injustices, les inégalités, la pauvreté, le chômage, le vol, la corruption, la prévarication, les trafics de toute nature, le terrorisme, les intégrismes... Nous pensons qu'en multipliant les normes, les lois, les hiérarchies, les spécialisations, les outils législatifs de contrôle, de régulation, d'information, d'éducation et aussi de sanction ou de répression à tous les niveaux nous allons nous donner les moyens de régler efficacement les problèmes. C'est tout le contraire qui se passe puisque tous ces moyens, s'ils ne sont pas eux-mêmes vérifiés, contrôlés, régulés, sont autant de sources de dérive, de blocage, de grippage, d'erreur et d'inefficacité de tout l'appareil d'État. Plus une mécanique est complexe, plus elle risque de développer en elle les facteurs de son dérèglement, de sa dégradation et de sa désintégration. Cela nous renvoie à ce que Stephen Jay Gould appelle la *Grande Asymétrie*. Nos systèmes, nos institutions, nos sociétés, nos moyens de communication, de production, etc., deviennent

à ce point si complexes qu'ils en ont accru dans les mêmes proportions leur vulnérabilité. L'excès de spécialisation et de précision à tous les niveaux, la numérisation à outrance imposée à tous les services, à toutes les fonctions, des plus hautement stratégiques aux plus triviales de nos sociétés font de celles-ci des proies de plus en plus faciles pour le chaos, les crises, les faillites, les dérèglements accidentels ou d'origine criminelle.

Si les sociétés humaines sont naturellement des organismes, des systèmes vivants, elles sont en train de perdre, par excès de mécanisation et de technologie, toutes les propriétés propres aux systèmes vivants : souplesse, redondance, adaptabilité, récursivité, imagination, créativité, auto-régulation et auto-régénération. Nous sommes de plus en plus asservis à nos propres moyens d'asservissement. Nous nous sommes progressivement laissé emporter dans notre élan suprémaciste technoscientifique. Enivrés par nos premiers résultats productivistes, nous avons poussé trop loin la mécanique en imposant à la nature nos standards, nos critères d'exploitation, de rentabilité, de productivité, de performance, d'amélioration, de perfectibilité, d'efficacité et de contrôle en oubliant voire en détruisant toutes les sources d'auto-régénération et d'auto-contrôle inhérentes aux complexités naturelles. En allant trop vite, nous avons quitté l'orbite qui nous inscrivait, il y a peu encore, dans les cycles et équilibres naturels de la complexité. Rejetés à la grande périphérie, nous sommes en passe de devenir des électrons libres. Notre liberté nouvelle, toute d'apparences et de faux-semblants, nous a rétroactivement enfermés dans un nouveau mécanisme/déterminisme d'autorégulation à l'échelle de la planète. Les processus de

réchauffement climatique et de perte de biodiversité enclenchés par l'humanité vont, de fait, accélérer notre propre métamorphose. Ils vont précipiter, cette fois aux forceps et dans la douleur, un accouchement qu'une vraie sagesse humaine nous aurait permis d'aborder de manière plus apaisée et plus sereine autrement dit, moins destructrice.

Nos sociétés se font fort, à tous les niveaux de complexité et d'organisation, d'éradiquer toutes les formes de hasard, d'indétermination, tous les aléas, erreurs, vices de toute nature, déviances et défaillances des systèmes et sous-systèmes voire des individus eux-mêmes. Or, pour qui s'intéresse, même de loin, aux mécanismes et stratégies de la nature et de l'évolution, les aléas, les erreurs sont parties intégrantes de la dynamique des systèmes vivants et des grands complexes. Parties intégrantes et *in fine*, intégrées par le biais de boucles auto-génératives telles que décrites par Edgar Morin dans *La méthode I*. Le hasard, l'imprévu est le milieu fluide et nutritif au sein duquel la vie peut évoluer et donner sa pleine mesure. Or, pour des raisons qui nous sont propres et que j'ai déjà évoquées (performance, rentabilité, productivité et avidité) nous tentons d'éradiquer cette part d'indétermination de nos systèmes et organisations sociales. Pensant ainsi l'avoir définitivement écartée grâce à la précision et à la puissance de calcul de nos récentes technologies, nous ne faisons que la déplacer hors de notre champ de perception. Mais, à la manière d'un ressort que l'on aurait comprimé en le repoussant aux confins de nos activités sociales, nous en avons, du même coup démultiplié son pouvoir de destruction.

Le hasard, le désordre, les antagonismes, la concurrence, l'incertitude sont parties intégrantes de la vie. Aussi, « il en résulte qu'aucun schème rationalisateur ne saurait éliminer cette présence sans éliminer du même coup la vie¹ ». Autant dire que dans tous les cas, et quelle que soit notre résistance aux forces qui nous entraînent ou, au contraire, notre pleine adhésion à ces mêmes forces, nous sommes voués à accomplir notre destin. La seule variable sera le temps passé sinon le temps perdu à regimber, à nous opposer voire à essayer de nous soustraire, vainement, au courant qui nous emporte. Un temps perdu auquel s'ajoutera la somme des souffrances qui découleront de notre résistance obstinée à l'inéluctable.

De la même manière, en subordonnant l'ensemble de la gestion de nos économies occidentales, de notre production d'énergie, de notre système de santé, de nos communications, de nos réseaux quels qu'ils soient ainsi que l'ensemble de nos savoirs au « tout-numérique », nous nous asservissons encore davantage. Nous prêtons ainsi le flanc à une possibilité, laquelle n'est pas à prendre à la légère, d'éradication totale de toute culture humaine. Au train technologique où vont les choses, toute existence humaine à l'échelle de la planète sera à terme inféodée au numérique et à l'Intelligence Artificielle. Dans le même temps, les derniers foyers de résistance auront été absorbés ou auront naturellement disparus avec les dernières générations pré-numériques. Bientôt, nous aurons définitivement perdu des quantités innombrables de savoir-faire, de connaissances pratiques et empiriques dont le bon sens et les vertus pourraient nous être, demain, d'un grand secours.

1 Edgar Morin, *La méthode 2. La Vie de la Vie*, Éditions du Seuil, 1980, p. 325.

Les désordres à venir semblent inéluctables. Pourtant, et selon les principes de l'hyper-complexité, ils sont les garants, les promesses de l'ordre nouveau. Ils ont déjà commencé à nourrir le doute, la suspicion, les antagonismes, les craintes, les rebuffades, les complots et les théories complotistes, les défections, les séditions, les sécessions et désertions tous azimuts parmi les rangs des convaincus, futurs perdants. Au cœur de cette « grande tempête du siècle », les liens vont naturellement se distendre, se fragiliser. Toutes les structures sociales, systèmes, hiérarchies, outils de contrôle et de régulation, de coordination ; de même que la finance, la défense, l'éducation, le commerce, la santé, toutes nos instances juridiques, économiques et culturelles vont se trouver nécessairement affaiblis dans ce gigantesque fatras ; dans ce tohu-bohu à l'échelle planétaire.

Aussi, cette soudaine fluidité des interactions et interrelations va entraîner la libération d'innombrables quantités de corpuscules humains comme autant d'électrons libres à même de réajuster leur existence, leur dépendance ou indépendance ; leurs appartenances et interdépendances. Ils seront libres d'envisager ces soudaines agitations intenses comme autant d'opportunités d'être enfin ceux qu'ils sont vraiment au-delà de toute prédétermination généalogique, familiale, religieuse, sexuelle, culturelle ou nationale. De même qu'au cœur des étoiles se produit la synthèse des éléments lourds (stables), de même, au cœur de cette future étoile anthropo-sociale en phase d'effondrement sur elle-même, va mécaniquement se produire la synthèse de nouveaux éléments humains plus riches, plus denses et aux propriétés émergentes nouvelles. Des émergences et des réajustements

vont naître, issus de prochaines associations en micro-sociétés, organisations, économies, partenariats, coopérations, échanges, communautés ou gouvernements alternatifs.

Nos connaissances elles-mêmes, à l'instar de nos croyances, vont se trouver inéluctablement remises en cause par ces mêmes bouleversements tous azimuts. Voilà autant d'opportunités à saisir pour une prochaine mise à l'épreuve et réadaptation de nos connaissances, de nos savoirs et de leurs applications à tous les niveaux et dans les différents secteurs névralgiques de la société.

Toute réorganisation ne peut s'opérer que sur la base d'une désorganisation, du désordre voire du chaos. Les impératifs vitaux qui se profilent à l'échelle de la planète, la conjonction des crises qui ont déjà commencé, vont nous pousser à une forte réactivité, à l'adaptation, à la prise de décision quasi immédiate, à la souplesse des concepts, des idées, de la pensée. L'ouverture d'esprit, l'imagination, l'improvisation, la créativité et l'intuition seront parmi les principaux atouts d'une espèce mise au pied du mur. Aussi, les réponses aux crises qui vont se succéder, s'additionner voire se renforcer mutuellement devront nécessairement s'appuyer sur de nouvelles formes d'organisation et de stratégie plus efficaces, réactives mais aussi et surtout adaptées. Les organisations actuelles basées pour l'essentiel sur des flux d'informations à hiérarchie verticale devront, par nécessité, s'orienter vers des formes plus latérales et interdisciplinaires. Pour ce faire, ces organisations devront établir des liens, jeter des ponts, élaborer des réseaux nouveaux entre des cellules de la société *a priori* étrangères les unes aux autres. Elles devront tisser des réseaux d'échanges et

de communications entre les savoirs et savoir-faire sur le principe du réseau neuronal. De la sorte se constituera progressivement une vision/conscience globale sur la base d'un décloisonnement généralisé de la société. Chacun n'étant plus enfermé dans un rôle bien défini, une spécialité – qui n'est d'ailleurs pas toujours, loin s'en faut, celle pour laquelle il est intimement et intrinsèquement fait. Spécialités qui font de chacun des rouages quasi automatisés, passifs, souvent à contre-emploi, sous-évalués, sous-employés, sous-exprimés. Combien d'individus au sein de nos sociétés occidentales ou assimilées font réellement ce pour quoi ils sont faits ? Savent-ils seulement ce à quoi ils aspirent ? Combien, sur les sept milliards que nous sommes aujourd'hui et sur les neuf milliards à venir demain, travaillent et travailleront quotidiennement à leur passion et à 100 % de leur potentiel créatif, de leurs réelles aptitudes psychologiques, cognitives et affectives ? Des potentiels le plus souvent d'ailleurs ignorés de nous-mêmes. Nous sommes sur-exploités et sous-exploités à la fois. Nos talents sont quotidiennement et perpétuellement freinés, contrariés, réprimés, réduits, empêchés, frustrés, cloisonnés, emprisonnés, entravés, étouffés du début à la toute fin de nos existences inachevées et incomplètes. Nous sommes des hommes et des femmes bonzaï pris dans les liens qui étaient censés maintenir, soutenir notre croissance. Des liens qui aujourd'hui nous entravent, nous blessent et nous tiennent en dessous de tout épanouissement personnel et plus largement social. En dessous de toute HUMANITÉ.

Or, à défaut de nous nuire, les ruines, peut-être, vont-elles nous réunir et nous nourrir.

Mais la question qui se pose est de savoir jusqu'à quelle limite extrême, peut-être même point de non retour, devons-nous frayer avec le chaos ? Jusqu'où devons-nous aller dans le désordre, l'hubris, la destruction pour espérer repartir et reconstruire sur des bases plus saines et plus durables ? Pour que chacune et chacun puisse enfin accéder à sa pleine dimension existentielle. Si le coefficient de destruction est en proportion de l'actuelle complexité de nos sociétés occidentales ; s'il est à la mesure des impasses, des dérives, des égarements, des enfermements idéologiques, politiques, scientifiques, économiques qui sont les nôtres à ce jour, alors sans doute, c'est à l'extrême limite d'un chaos total sinon totalement destructeur/reconstructeur que nous devons nous risquer. Car cette limite extrême sera aussi celle de notre renaissance.

Dans tous les cas, au milieu de ce chaos à venir, de nouvelles unions vont inmanquablement s'opérer. Accointances, associations (de bienfaiteurs ou de malfaiteurs), communautés et mises en commun de savoirs et de connaissances qui attendaient d'autres savoirs et connaissances du même ordre pour se compléter et se renforcer. Mais aussi des savoirs et des connaissances différents pour se diversifier, s'étendre, se fluidifier, s'adapter et se complexifier. Des liens vont se créer, se resserrer pour les uns ou se distendre, se relâcher voire se briser pour les autres. Ré-ajustements, ré-agencements et ré-organisations locales, totales ou partielles seront les mécaniques/dynamiques d'une véritable métamorphose anthropo-sociale. Au cœur de ce maelström, des individus vont davantage encore se singulariser par leur extrême adaptabilité, par les propriétés/aptitudes nouvelles

qu'ils se découvriront comme réponses merveilleusement adaptées à ce nouvel environnement. D'autres au contraire vont se perdre, noyés, assimilés, absorbés par la meute, le troupeau grandissant mais qui diminue à proportion de son gigantisme les individus, les personnalités, les perles rares, les exceptions sans exception.

De nouveaux flux et contenus informationnels vont progressivement s'initier pour tenter d'endiguer une contre-information et une falsification généralisées. Ainsi, dans la mouvance, d'autres flux vont se perdre, résorbés ou absorbés eux aussi. Grâce à cette crise/ébullition à venir, la soupe anthropo-sociale que l'on pensait définitivement refroidie et homogène va, par cette nouvelle hyper-activation de ses composants, engendrer de nouveaux agrégats. Lesquels vont inmanquablement générer de nouvelles propriétés. Les anciennes structures/organisations laisseront leur place au bénéfice de nouveaux systèmes, écosystèmes et égo-systèmes plus complexes, plus conscients et donc plus vivants à travers davantage de communications qualitatives, de coopérations, de partages et d'interrelations. Au milieu de ce qui semblait tendre vers toujours plus d'homogénéité et d'homéostasie naîtront et se développeront de nouvelles hétérogénéités.

À l'issue de ces brassages, télescopages, antagonismes mais aussi rencontres, unions, collaborations, fusions et diffusions dans la confusion, alliances et symbioses, se dessineront des lignes de forces de plus en plus marquées ; des sillons profonds qui seront ceux, sans aucun doute, de nouvelles variétés au sein de l'espèce humaine et qui sait, parmi elles, celle qui inaugurerait un nouveau rameau sur notre arbre de vie.

Car à terme, toutes ces contraintes, comme autant de pressions de sélection, susciteront inmanquablement au sein de tout ou partie de notre espèce, des réponses adaptatives proportionnées aux multiples sollicitations imposées par le milieu. Certaines communautés déjà formées seront, de par leur organisation sociale, leur adaptabilité et tout un ensemble d'autres variables, plus à même de réussir. Leur créativité, inventivité, solidarité et leur aptitude à maîtriser leurs besoins les y aideront. Sans doute aussi de nouvelles aptitudes psychophysiques, cognitives, individuelles ou collectives seront elles aussi révélées par ces nouvelles contraintes.

Depuis 100 000 à 200 000 ans pour *Homo sapiens*, 3 à 4 millions d'années pour le genre *Homo*, notre espèce semble sur la fin d'une période de quasi stabilité. Période qui a vu, depuis environ 40 000 ans, la répartition d'*Homo sapiens* sur toute la surface du globe. Dans le même temps, l'augmentation de plus en plus importante de sa population accompagnée, depuis l'époque moderne, de l'ouverture des nations les unes aux autres, a conduit à une irréversible homogénéisation. En considérant que la durée de vie moyenne d'une espèce est de l'ordre de 5 à 10 millions d'années, nous entrons statistiquement dans une phase critique que tous les indicateurs semblent confirmer.

Quel avenir pour notre espèce ? Mais d'abord, quel avenir pour quelque espèce que ce soit en oubliant momentanément que nous faisons partie de l'humanité et qu'en tant que tels, nous nous considérons toujours comme à part ? Comment donc qualifier une espèce ? Comment déterminer son niveau ou son taux de réussite si tant est que la question elle-même ait

quelque pertinence ? Peut-on dire d'une espèce qu'elle est aboutie, parfaite, complète, achevée, bonne ou mauvaise et selon quels critères ? Autant de qualificatifs qui auraient un sens s'il s'agissait de décrire des objets usuels, des fonctions voire même des individus. Mais dire d'une forme vivante qu'elle est parfaite, aboutie ou tout autre adjectif sous-entendrait qu'elle serait sur Terre pour un but précis. En conséquence de quoi elle pourrait être jugée sur ses capacités, aptitudes, qualités et autres traits susceptibles ou non de lui faire atteindre ce but. Or, le but premier et dernier de quelque forme de vie que ce soit n'est jamais que de perdurer. Autrement dit et à l'instar des individus qui la composent et dont elle n'est, après tout, qu'une vue d'ensemble, de persister dans son être et pour ce faire, d'évoluer.

Ainsi va la vie pour toutes les espèces vivantes, de la bactérie jusqu'à l'homme en passant par l'éponge, la grenouille, le papillon ou la baleine bleue. La diversité des espèces à travers le temps et l'espace n'étant rien d'autre que la traduction du polymorphisme de la vie dans son inextinguible désir d'être et de s'exprimer. *In fine*, le but d'une espèce, sa motivation, son moteur ne serait-il pas l'expression pleine et entière de l'ensemble de ses potentialités ? Être pleinement soi-même n'est-il pas le sommet, l'aboutissement de toute complétude aussi bien collective qu'individuelle ? Chaque naissance, chaque être au sein de chaque espèce n'est-il pas, d'une certaine façon, une éternelle tentative d'accomplissement par l'existence sans cesse recommencée de chaque individu ? L'homme parfait, parfaitement achevé, n'est-il pas d'une certaine manière la somme de tous les hommes et de toutes les femmes possibles ? Comme le dit Bergson, en décomposant

maladivement un mouvement comme nous avons l'habitude de le faire pour en approfondir l'analyse, nous en perdons l'essence même. Tout mouvement est un tout indécomposable. Or, les existences elles-mêmes ne sont-elles pas les parties d'un mouvement indécomposable qui les dépasse et les englobe à la fois et qui est la vie elle-même ? Il faut considérer la vie et les interactions espèces/environnements par lesquelles elle émerge et se manifeste comme un tout dynamique existentiel et conscientique dont l'homme, incidemment et momentanément est peut-être localement la « tête pensante » ; l'évolution devenue consciente d'elle-même, comme le disait Julian Huxley. Rien de plus ; rien de moins.

Les changements qui s'annoncent court-circuitent les classiques changements évolutionnistes dont les phénomènes de spéciation allopatrique ont jusqu'à présent représenté une forme de norme au sein de l'évolution. Il semble qu'au cours de la stase dont notre espèce fait l'objet depuis huit millions d'années, une parenthèse soit en train de s'ouvrir et qui pourrait peut-être ne pas se refermer. Une parenthèse où la culture, à travers toutes ses infinies dimensions, semble littéralement prendre de vitesse toute autre forme de processus évolutionniste. Car au train où vont les choses, et une fois considérés deux facteurs incontournables que sont la population humaine eu égard à l'espace vital dont elle dispose et la prévalence mais surtout la rapidité des changements socio-culturels qui s'opèrent désormais au sein d'une population en pleine phase éruptive, c'est bel et bien un nouveau modèle évolutionniste qui est en train de s'installer de manière pérenne en ce premier quart de XXI^e siècle.

L'évolution de l'Évolution

D'une certaine manière, ne serait-ce pas l'évolution elle-même qui s'accélère ? N'est-elle pas en train de changer d'échelle, de rythme, de mode opératoire ? L'évolution elle-même n'est-elle pas en train d'évoluer ?

Or, cette évolution de l'évolution n'a-t-elle pas véritablement commencé il y a 10 000 ans avec les débuts de l'agriculture, de l'élevage et de la sédentarisation ? Comme je l'ai déjà évoqué, c'est avec les premières grandes cités et civilisations qu'*Homo sapiens* a véritablement pris conscience de lui-même et de ses capacités cognitives. C'est au cœur de la cité que son cerveau et sa psyché ont pu commencer à exprimer leurs potentialités ; l'intersubjectivité s'est avérée être un accélérateur de processus réflexifs. Si, comme je le pense, ce sont les individus humains qui déterminent l'espèce, inversement ici, c'est bien la société humaine qui fait l'individu humain. Jusque-là, au sein des hominoïdes, la horde, le clan ne faisaient que survivre en tâchant de faire face, grâce aux stratégies de groupe, à la chasse, à l'emploi d'outils improvisés, aux contraintes de l'environnement. L'adaptationnisme était de mise parmi des populations humaines aux formes variées et assez clairsemées. L'évolution quant à elle faisait son œuvre, forgeant ici ou là, à partir d'isolats et suivant les nécessités, de nouvelles espèces validées ou non par le temps et l'environnement.

Mais depuis la civilisation, l'adaptationnisme a changé de camp. Imperceptiblement durant les premiers temps, *Homo* est passé de l'autre côté du miroir. D'adapté depuis les origines, il

est devenu adaptant. Adaptant la pierre, l'outil primitif à la tâche pour laquelle il est destiné puis à la forme de la main. Adaptant progressivement l'espace, la terre aux nécessités agricoles. Adaptant certaines vies végétales et animales aux exigences de l'agriculture, de l'élevage et de la domestication à des fins nourricières et utilitaristes. Puis adaptant le paysage, le territoire, les cours d'eau à ses fins industrielles, commerciales, hégémoniques puis enfin productivistes et consuméristes. Après l'Holocène débuté il y a -12 000 ans avec les débuts sumérien et égyptien des grandes civilisations vint l'Anthropocène ; époque géologique actuelle récemment nommée ainsi du fait que l'homme, seul en scène, est désormais tout à la fois scénariste, acteur et spectateur de sa propre évolution comme de celle des autres espèces et de leur environnement.

Avec ce changement de psyché au cœur d'une espèce hyperactive et uniformément répandue à la surface de la Terre, les enjeux se sont sensiblement modifiés. Le seul impératif de survie qui occupait jadis et qui occupe encore l'essentiel des espèces est passé quasiment au second plan chez *Homo sapiens*. Quelque chose de l'ordre de l'immatériel et de l'affectif et venu se surajouter à la seule volonté de vivre. Celle de vivre plus ; d'être plus. Aspiration, besoin ou manque qui nous ont conduits dans un premier temps à tous les excès, à toutes les illusions, à toutes les dérives. Sur ce plan, quantitativement et matériellement, d'un point de vue énergétique, nous nous dirigeons vraisemblablement vers une rupture. Psychiquement et qualitativement cependant, une issue est possible. Beaucoup parmi les femmes et les hommes de notre temps aspirent à une autre vie débarrassée des peaux

mortes des modèles anciens. Non plus « avoir », ni même « être » ; mais ÊTRE PLUS disais-je.

Dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, Henri Bergson écrit :

Livré à l'instinct [l'individu], comme la fourmi ou l'abeille, il fût resté tendu sur la fin extérieure à atteindre ; il eut travaillé pour l'espèce, automatiquement, somnambuliquement. Doté d'intelligence, éveillé à la réflexion, il se tournera vers lui-même et ne pensera qu'à vivre agréablement. [...] La vérité est que l'intelligence conseillera d'abord l'égoïsme. C'est de ce côté que l'être intelligent se précipitera si rien ne l'arrête. Mais la nature veille¹.

Jusqu'à présent, en effet, la nature a veillé. D'abord, le pouvoir des esprits, des morts, de la magie, du tabou et des peurs qu'ils inspiraient ont contenu les rares aspirations individuelles d'alors. Puis les grands monothéismes, leurs prêtres et leurs lois ont contribué à maintenir les égoïsmes naissant au sein de l'antique cité dans les bornes du bien commun. Enfin, les sociétés civiles et leurs législations ont pris le pas sur la religion. L'État a imposé ses règles de vie en commun et ses propres croyances. Pour autant l'égoïsme n'a pas régressé. Bien au contraire, il a su profiter de la dynamique anthropo-sociale pour évoluer à travers l'affirmation de soi, l'individualisme, le développement de ses potentialités nouvellement mises au jour ainsi que l'expression, autant que la société le permettait ou l'encourageait, de ses aspirations personnelles. Pourvu seulement que celles-ci apportent leur contribution à la communauté.

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, PUF, Quadrige/PUF, [1932] 1997, p. 126.

De fait aujourd'hui, il semble bien que les bornes sociales représentées par toutes les formes d'autorité : parentales, scolaires, administratives, législatives, judiciaires, policières, étatiques, religieuses et morales aient de plus en plus de peine à assurer leur rôle et à contenir des forces psychologiques de plus en plus incontrôlables. En se renforçant individuellement, l'humanité a démultiplié son effet de masse. Il s'est amorcé une réaction en chaîne comme il en existe au cœur de nos réacteurs nucléaires ou au cœur des étoiles. Avec l'augmentation des populations, la réduction de l'espace vital et des ressources, le réchauffement climatique et les foyers d'instabilité de plus en plus nombreux, ce « plasma » humain en phase éruptive/disruptive sera immanquablement soumis à des interactions à l'intensité croissante. Arrivés à ce stade, les lois de la physique et des grands nombres se rappellent à notre mémoire. Le réductionnisme scientifique s'est assez longtemps acharné à nous faire entendre que toute psychologie, tout comportementalisme, fût-il humain, était soumis aux lois physico-chimiques ayant présidé à la naissance de notre univers. Hé bien voilà les réductionnistes satisfaits. Car en effet, arrivés à ce point paroxystique de notre évolution, voilà que les lois physico-chimiques reprennent la main sur notre destin.

Mais si l'égoïsme contre lequel Bergson nous mettait en garde il y a un siècle se traduit chez la plupart par des comportements autocentrés, de surévaluation de soi, voire de repli quasi autistique sur soi encouragé par le modèle social occidental toujours plus « *améri-mé-canisé* » ; il se traduit tout au contraire pour certains – et peut-être le mouvement tendrait-il à terme à s'amplifier – par un besoin impérieux de

renforcement et de complétion dans l'ouverture à l'autre. Être plus, c'est s'unir davantage nous dit Teilhard. Il y a donc fort à penser que cette *union personnalisante* comme il la nomme, se fera par nécessité, mécaniquement, automatiquement, « somnambuliquement » pour reprendre le mot de Bergson. De la même manière que naturellement et mécaniquement s'opérera le schisme entre une humanité du passé et celle de l'avenir. C'est, d'une certaine manière, par excès de densité psychologique que l'humanité, après s'être concentrée, finira par s'effondrer sur elle-même. Du moins, la densité démographique ne sera-t-elle pas étrangère à ce mouvement centripète. Comme si les aspirations particulières, les personnalités, les sensibilités de plus en plus constituées, affirmées, à la conscience de plus en plus raisonnante entraînent en résonance les unes avec les autres. De là cette réaction en chaîne rétroactivement entretenue par une conscientisation humaine de plus en plus étendue et de plus en plus profonde.

Nécessairement donc, mécaniquement encore, ces consciences, parmi les plus hautement synthétisées, ne se sentent plus à leur place. Et d'autant moins que cette place, cette fois-ci spatialement, vient progressivement à manquer. Ayant de la sorte et au fil du temps, grâce à la boucle de rétroaction société-individu, augmenté de manière considérable leurs potentialités psycho-affectives, les esprits ne sont plus en phase avec le rôle qui leur est imparti socialement.

Malgré tout, il semble que ce « supplément d'âme » dont je parlais plus haut, puisse tout simplement naître d'un mouvement de complétion dans la relation à l'autre. Le cadre social, tel qu'il est aujourd'hui constitué, organisé, hiérarchisé,

est soudainement devenu trop étroit. Les « rayons » de la ruche humaine sont trop restreints pour des larves dont la métamorphose impose un nouvel espace vital, relationnel, intersubjectif et peut-être, prioritairement, affectif. Il nous manque la place pour déployer nos ailes sans lesquelles aucun envol comme aucune élévation ne seront possibles.

Dans cette perspective, *Homo perfectus* et ce vers quoi nous devons tendre. Il est cet être accompli, cette femme et cet homme achevés. Il est cet archange, cet être solaire à même d'exprimer toutes les potentialités de l'espèce. Il est cet être de transition, cette forme humaine par laquelle doit s'achever notre espèce dans les deux sens du terme. Il est donc aussi la forme qui doit permettre à l'humanité de s'élever et d'évoluer dans un autre domaine de réalité. Mais il n'est pas encore un être, un individu identifiable en tant que tel avec tous ses attributs. Comme je le disais plus haut, *Homo perfectus* n'est pour l'instant qu'un élan, une dynamique, un désir, un rêve...

Il est en chacun de nous autant de potentialités qui ne demandent qu'à s'exprimer, à éclore, à s'activer. *Homo perfectus* ne naîtra sans doute pas du jour au lendemain à la faveur d'un soudain alignement de planètes. Il est un processus, une maturation, un mûrissement. Comme le furent par le passé nos lointains ancêtres préhominiens, hominoïdes et hominidés. Comme le furent chacun à leur tour Tumaï et Lucy, Neandertal et Cro-Magnon. *Homo perfectus* est encore à construire, à nourrir en chacun de nous comme un embryon, un fœtus, la promesse d'un avenir meilleur. Aussi est-il bien plus qu'un espoir, un idéal ou un rêve... Il est tout simplement une évidence.

Il y a environ 2,5 à 3 millions d'années, un bouleversement climatique à l'échelle de la planète allait littéralement redistribuer les cartes de l'anthropogénèse. Période charnière parmi tant d'autres au cours de laquelle l'environnement essentiellement forestier de l'Afrique orientale allait progressivement laisser la place, hormis quelques îlots verdoyants à l'est du Rift, à de larges habitats secs et ouverts. Or, c'est sans doute à cette période qu'une première sélection radicale s'opère entre hominidés et préhominiens. Ces derniers, chassés de ces îlots verdoyants n'auraient eu d'autre alternative qu'une nécessaire adaptation « à marche forcée » si j'ose dire. Contraints d'explorer de nouveaux espaces et de nouveaux modes de vie et de subsistance, à découvert dans la savane, ils ont dû développer de nouvelles pratiques comme la chasse, le ramassage, la cueillette, parfois la nécrophagie. D'autres pratiques furent également inaugurées comme la fabrication d'outils, le développement de stratégies de survie nécessitant tout à la fois le développement d'un proto-langage en même temps que spécialisations et savoir-faire. Comme l'ont supposé certains spécialistes, nos ancêtres ici étaient vraisemblablement des exclus, des parias, des perdants, handicapés au sein d'un environnement auquel ils n'avaient sans doute pas été préparés. La volonté de vivre dans un premier temps, mais aussi la faculté d'adaptation, l'audace, la curiosité, la créativité, la coopération et la solidarité aussi, sûrement, ont fini par en faire des préhominiens puis enfin, aujourd'hui, des hommes.

Mais l'histoire se répète. La vie n'est-elle pas à composante cyclique ? Le réchauffement climatique qui a déjà commencé ne mettra-t-il pas de nouveau tout ou partie de notre espèce à l'épreuve ? Forçant à nouveau les hommes à s'adapter, à faire

preuve à nouveau d'inventivité, d'audace, de curiosité mais aussi de fraternité.

Mais cette menace pourrait bien en cacher une autre, plus pernicieuse, délétère et destructrice. Non pas tant une menace pour l'humanité en tant que population, mais pour notre humanité en tant que valeur et vertu ; celle que chacun porte en soi et qu'il doit tous les jours entretenir. Car ces événements pourraient bien éloigner les hommes les uns des autres, poussés par la peur, le repli sur soi ou l'égoïsme contre lequel Bergson nous mettait en garde. Une peur dont on sait à quel point elle peut être contagieuse et destructrice quand elle saisit la foule déshumanisante et déshumanisée en de telles circonstances.

Le manque d'eau, les pénuries alimentaires, la réduction de nombreux habitats côtiers, le prix exorbitant des énergies fossiles lié à leur raréfaction sont autant de facteurs qui vont pousser de nombreuses populations à quitter leur pays d'origine. Mouvement qui aura pour première conséquence d'accentuer le choc des civilisations en « nourrissant » paradoxalement tous les populismes, tous les extrémismes. Tous ces fléaux que sont l'insécurité alimentaire, les difficultés d'approvisionnement en eau douce, les événements climatiques extrêmes ainsi que la hausse sensible des températures dans des régions du monde déjà sujettes à une sécheresse endémique mettront à rude épreuve des populations économiquement défavorisées et donc technologiquement peu aptes à toute forme d'adaptation.

On estime à 3,3 milliards les êtres humains vivant dans des contextes (économiques, politiques et géographiques)

particulièrement vulnérables au changement climatique. Le sixième rapport du GIEC (2023) estime que d'ici 2050, environ 1 milliard de personnes seront directement impactées par la montée des eaux consécutives à la fonte des glaces (inlandsis et glaciers). Au-dessus de + 1,5°C de réchauffement global, voire jusqu'à + 2°C, entre 800 millions et 3 milliards de personnes seront exposées de manière récurrente à un stress hydrique dont 1/3 des habitants de l'Europe du sud. La faim touchera 180 millions d'humains supplémentaires. Concernant la santé des populations impactées, elle sera affectée de diverses manières. Tout d'abord, les canicules à répétition vont toucher en priorité les plus fragiles en provoquant mortalités et morbidités accrues. Les phénomènes météorologiques extrêmes ; tempêtes, inondations, cyclones, tornades, du fait de leur soudaineté et de leur fréquence vont fragiliser la santé mentale et nerveuse des populations les plus fréquemment touchées par ces fléaux. Cette vulnérabilité psychologique entraînant à son tour nombre de comorbidités physiologiques.

Le manque d'eau et les pénuries alimentaires, en plus des effets directs de la malnutrition, multiplieront les risques sanitaires liés à ces carences. Les maladies à vecteur telles que la dengue ou la malaria ; les zoonoses telles que récemment la Covid-19 ou les maladies hydriques comme le choléra seront parmi les nombreux fléaux sanitaires directement ou indirectement imputables au réchauffement climatique.

Enfin, mais la liste n'est évidemment pas exhaustive quant aux conséquences du dérèglement climatique sur la santé humaine, la perte de biodiversité suite à l'extinction de nombreuses espèces va inmanquablement détériorer tout un

pan de ce que l'on nomme les *services écosystémiques*. Ceux-ci se traduisent par l'ensemble incommensurable de services rendus à l'homme par la nature. Celui qui vient le premier à l'esprit est la pollinisation. Celle-ci a déjà largement régressé dans certaines régions du monde du fait de l'emploi massif d'insecticides et autres produits phytosanitaires sur les cultures. Pour seul exemple, la province du Sichuan en Chine, a perdu la plus grosse partie de ses abeilles pollinisatrices. Depuis les années 90, cette région grosse productrice de pommes et de poires (65 % de la consommation mondiale) doit assurer la pollinisation de ses fruitiers à la main.

D'autres services écosystémiques sont à terme menacés par le réchauffement climatique à travers la disparition de nombreuses espèces nécrophages ou détritivores. En plus d'éviter la diffusion à l'homme de nombreux agents pathogènes, ces espèces permettent indirectement, de par les chaînes trophiques dont elles sont des maillons incontournables, d'enrichir l'humus. On peut également citer la production d'oxygène ou la fixation du carbone dans le bois qui sont chaque année de plus en plus mis à mal par la déforestation à outrance. Laquelle ne fait qu'amplifier le phénomène de réchauffement par l'incapacité grandissante de forêts de moins en moins aptes à absorber les quantités déjà disproportionnées de dioxyde de carbone dans l'air. Le cercle devient particulièrement vicieux quand on comprend que les gaz à effet de serre s'accumulant, le réchauffement s'accroissant, les incendies de plus en plus nombreux à cause de sécheresses de plus en plus intenses, fréquentes et longues ne feront que réduire d'autant le couvert forestier mondial déjà

mis à mal par les activités humaines. La boucle est bouclée et devient, une fois lancée par l'homme, auto-rétro-régénérative.

N'oublions pas aussi tout ce que l'industrie pharmaceutique et donc la santé humaine doivent à la nature. 50 % des médicaments sur ordonnance bénéficient de molécules d'origine naturelle. Sans compter bien sûr tout ce qui reste encore à découvrir et dont la plupart a sans doute déjà disparu avec l'extinction de nombreuses variétés de plantes et la destruction des forêts tropicales.

Autant dire que ces bouleversements vont définitivement changer la face du monde. Mais ils risquent aussi de conduire la portion de l'humanité la plus à même de s'adapter et de surmonter le changement à se désolidariser du reste de la population humaine. Celle d'ores et déjà la plus indigente, la plus vulnérable et qui est aussi la plus nombreuse. La tentation protectionniste et isolationniste sera d'autant plus forte que les dangers seront grands et les gouvernements conservateurs et nationalistes. De telles circonstances pourraient naturellement pousser l'humanité vers la fracture. Les uns n'ayant d'autre choix que de lutter au quotidien pour leur survie. Les autres n'ayant de cesse de tout mettre en œuvre pour surseoir aux conséquences directes du réchauffement, mais aussi pour se protéger des flots de réfugiés climatiques d'autant plus attirés par un Occident envisagé comme ultime planche de salut.

Pourtant, en dépit des risques nombreux qui pèsent de plus en plus lourd sur notre espèce sinon sur la vie elle-même, un mouvement contraire d'ampleur mondiale semble se confirmer depuis plusieurs années déjà. Un mouvement en proportion de

la montée des dangers qui nous menacent. Cette force, trop longtemps ignorée, négligée, sous-estimée, s'est semble-t-il réactivée à la faveur de la récente nouvelle complexification anthropo-sociale. La multiplication en réseau des interrelations humaines, l'élargissement naturel de la conscience de soi à la conscience de l'« autre » ont ravivé ce potentiel présent en chaque être humain et même au-delà de notre propre espèce. Une attention à l'autre qui, de notre part, semble désormais s'étendre aux autres espèces animales voire à la planète elle-même à travers ce que l'on nomme une biophilie de plus en plus admise et revendiquée.

L'empathie, puisque c'est de cette vertu dont il s'agit, sera à n'en pas douter l'ultime recours face aux risques d'extinction qui se profilent à l'horizon du siècle. Empathie, altruisme, bienveillance et coopération seront les valeurs cardinales à éveiller en chaque petit d'homme et à raviver et développer en urgence au fond de chaque individu comme au cœur de toute société humaine. Face aux périls, le retour à ce sentiment fondateur de notre humanité sera, je le disais, l'ultime recours. Un peu comme l'arme secrète du super-héros lorsque celui-ci semble à la merci des forces du mal. Il nous faut, dans l'urgence, accélérer ce changement radical de direction. Il consistera à nous éloigner sans plus tarder de cette vision dichotomique de l'homme et de la nature qui nous a conduit là où nous en sommes aujourd'hui. S'il n'est pas déjà trop tard, une dimension symbiotique dans notre rapport au monde et à la vie doit impérativement s'imposer. Attitude qui doit d'ores et déjà consister à adapter de plus en plus efficacement nos différentes institutions et systèmes sociaux aux formes organisationnelles que la nature et la vie ont déjà éprouvées

depuis 3,8 milliards d'années. Avec la biophilie, le biomimétisme doit infuser en urgence tous les organes de la société humaine. La démocratie participative, l'anarcho-communalisme, la coopération et le mutualisme doivent s'étendre à tous les niveaux de la société. La décentralisation, la mise en réseau des communications, des énergies, des cycles énergétiques mais aussi productivistes, des informations et des matériaux de manière à la fois fluide et adaptable en seront les premières conséquences. La redistribution équitable des richesses, la participation, l'économie solidaire et circulaire, le commerce équitable, la coévolution, la cogestion, l'auto-organisation, l'auto-régulation, l'auto-régénération et l'interdépendance des systèmes seront autant de déclinaisons sociales incontournables sur la base de cette empathie commune à tous les mammifères. Une empathie dont l'incroyable potentialité n'attend que d'être révélée pour donner toute sa mesure à l'échelle de la planète.

Ce contre-pouvoir qui est aussi super-pouvoir empathique sera-t-il à même d'endiguer la vague submersive et subversive individualiste et consumériste ? Ses digues seront-elles assez hautes et assez solides pour contenir le risque de dévastation à venir ? La contagion positive, l'antidote empathique pourra-t-il se répandre assez rapidement et avec assez d'énergie pour immuniser l'ensemble de la population humaine rongée par l'individualisme ? Rien n'est moins sûr car même si les bases empathiques ont indéniablement progressé grâce à un renouveau de l'éducation, de la culture et des communications depuis les cinquante dernières années, les anciennes valeurs individualistes axées sur la compétition, la performance, la réussite personnelle, la reconnaissance sociale, la propriété et

donc la réussite financière et professionnelle ont encore de nombreuses et profondes racines en chacun de nous. Des racines comme autant de liens qui nous entravent, nous retiennent et nous empêchent d'être enfin nous-mêmes. C'est-à-dire d'être pleinement, intensément et symbiotiquement vivants, unis aux autres comme à toute forme de vie.

Cette aspiration à une vie plus authentique, plus complète, plus intense et donc, quelque part, plus « vivante » s'est considérablement répandue ces dernières années. L'intensification, en même temps que l'étendue et l'approfondissement des relations ainsi que l'interdépendance de nos vies au niveau mondial y ont largement contribué. Pour autant, et en dépit du maintien religieux, moral puis étatique de nos égoïsmes dans les limites du bien commun, l'individualisme a lui aussi largement bénéficié de ces avancées sociales. Tels furent les effets pervers du productivisme, du consumérisme et du libéralisme valorisant durant presque un siècle l'individu et le consommateur à tel point que les deux ont fini par se confondre dans *Homo œconomicus*. Diviser pour mieux régner ! Voilà ce qui a largement prévalu pendant tout ce temps. Voilà ce qu'il faut à présent et dans l'urgence déconstruire en vue d'un « réunir pour mieux vivre » mais surtout pour survivre.

Heureusement, l'empathie elle aussi a bénéficié de cette intensification, de cet élargissement à toute la planète des interrelations et de la circulation quasi instantanée de l'information. Avec les développements à la fois technologiques et informationnels ; avec un accès de plus en plus étendu (pour une certaine population privilégiée de la

planète) à la culture, beaucoup d'humains ont élargi leur conscience. Ils l'ont étendue aux différentes dimensions d'un univers de mieux en mieux mis en lumière par les sciences, les arts, la littérature, l'image et les expériences de mieux en mieux partagées par la population humaine. Par toutes ces découvertes, à commencer par la découverte de l'« autre », le monde, pour chacun, devient chaque jour de plus en plus riche de sensations, d'expériences, de connaissances mais aussi de créatures sensibles. Toutes ces expériences partagées en réseaux ou de mille autres manières, font autant de consciences elles aussi partagées. Lesquelles tendent naturellement à renforcer les liens qui les unissent et par là même, à accroître le niveau empathique de notre espèce.

Mais les choses iront-elles assez vite ? Serons-nous capables, collectivement, de nous mobiliser assez pour renverser la tendance ? À défaut de pouvoir inverser un réchauffement d'ores et déjà enclenché, serons-nous en mesure d'en réduire les effets pour les décennies voire les siècles à venir ? À tout le moins, serons-nous capables d'accomplir ce sursaut empathique propre à nous unir pour faire front commun contre l'adversité ? Quoi qu'il en soit et quelle que soit l'issue – aujourd'hui plus que jamais incertaine, c'est notre humanité qui est en jeu. Et elle l'est doublement dans le sens où c'est bien de l'avenir biologique de l'espèce dont il est question dans un premier temps ; celui de l'urgence. Mais il est un autre déficit dont dépendra notre aptitude à faire face à l'urgence. Il consistera dans notre volonté/capacité, en de telles circonstances, à nous montrer dignes et à la hauteur de ce que nous prétendons être : des êtres humains. Sauver l'humanité en nous sauvera l'humanité sur Terre. Car si nous survivons, si

même une seule petite portion des quelques neuf milliards d'êtres humains à venir parvient à surmonter ces épreuves et à les dépasser, c'est que ces survivants auront incontestablement eu recours à ce qui fait le noyau dur de notre humanité, c'est-à-dire l'empathie. C'est qu'ils auront su s'unir et œuvrer tous ensemble au-delà de leurs différences et de leurs divisions. C'est qu'ils auront su reconnaître en l'autre leur propre humanité afin de pouvoir littéralement lutter et œuvrer *comme un seul homme* à la construction d'un avenir meilleur. En surmontant ces épreuves, ils se seront révélés à eux-mêmes. Face à l'adversité, ils auront pu éprouver la force et le pouvoir de l'empathie. Cette faculté incroyable qu'elle aura, une fois le moment venu et au-delà de la peur, d'unir les consciences en une seule et par là, d'en démultiplier son pouvoir de transformation du monde. Une fois atteint ce degré supérieur de conscience, plus aucun retour en arrière ne sera possible, ni d'ailleurs souhaité. Car qui aujourd'hui, parmi les hommes, souhaiterait revenir à une conscience plus primitive ?

Passée cette période de transition et une fois surmontées, pour tout ou partie de l'humanité, les épreuves dont les ombres ont déjà commencé à nous recouvrir, les survivants seront désormais des *sur-vivants*. À ce titre, ils seront véritablement des sur-humains parce qu'ils auront fait de nécessité vertu. Ils auront investi une vie supérieure à ce qu'elle était avant ces calamités. Ces hommes et ces femmes auront dépassé leur ancienne condition humaine. Ils auront véritablement transcendé voire accompli leur humanité. À travers ces épreuves et ces souffrances, ils auront fait l'intime expérience de l'unité, du partage et de la reconnaissance de l'autre comme prolongement de soi et de nos dimensions humaines. L'homme

complet, *Homo perfectus*, devenant dès lors, par le lien empathique exacerbé, la somme de tous les hommes. La reconnaissance de l'autre devenant le préalable à la renaissance de l'espèce comme il s'en est opéré tout au long des millénaires et des civilisations. *Homo sapiens* se réfléchissant à présent dans la conscience de tous les hommes et laissant alors la place à *Homo perfectus* ; l'homme parfaitement achevé. Le sur-humain succédant à l'humain.

Mais ce changement, cette évolution ne se fera pas tout d'un bloc. Comme par le passé, une révolution intérieure accompagnera les changements sociaux. Une nouvelle machine anthropo-sociale nourrira à son tour et progressivement, par de nouvelles boucles de rétroaction, ces hommes d'un âge nouveau. Comme par le passé, les sociétés, quelle que soit la forme nouvelle qu'elles prendront alors, nourriront patiemment ces embryons d'hommes et de femmes. Ceux-ci à leur tour nourriront de leurs intuitions, de leur créativité, de leur empathie ces nouvelles machines civilisationnelles. Puis une nouvelle contagion se fera à l'échelle de cette surhumanité en devenir. La communication, le partage, les échanges, la restauration des liens avec la Nature et le Cosmos conduiront ces êtres à de nouvelles découvertes, à inaugurer de nouvelles dimensions cognitives, existentielles et affectives. Cette renaissance sera le couronnement d'un patient mûrissement, d'un long travail de collaboration des hommes entre eux comme avec toutes les autres formes de vie dans le respect et l'amour de l'autre. Ainsi, l'essentiel aura été accompli. Celui qui aura consisté à faire germer en chaque être humain la graine de tous les possibles.

Derrière l'horizon

« Si nous parvenons à ne pas être arrogants au point de nous anéantir, nous parviendrons peut-être à franchir les portes étroites de l'adolescence pour entrer dans l'âge d'une civilisation adulte. Qui sait alors quels horizons cosmiques nous attendent ? »

Nathalie A. Cabrol,
À l'aube de nouveaux horizons.

Arrivés à ce moment de notre réflexion, la question à nouveau se pose, lancinante, obsédante parfois, qui sait même, vaine et absurde : Et après ? Quel but, quelle intention, quel objectif la vie, à travers toutes les formes empruntées tout au long de ces 3,8 milliards d'années écoulées, garde-t-elle secrètement enfoui au cœur de ses plus intimes processus ? L'espèce humaine elle-même, si elle survit sous sa forme actuelle ou celle qui lui succédera, a-t-elle quelque rôle à jouer au sein de cette fantastique odyssée ? Toutefois, comme je l'ai déjà évoqué, la question du but ou de la finalité a-t-elle seulement un sens ici ? Ne sont-ce pas tout simplement autant de notions typiquement humaines, comme tant d'autres, que nous transposons aux mécanismes mêmes de la nature ? Un peu comme une scène de crime polluée par nos propres empreintes.

Pourtant, d'un point de vue cosmologique aussi bien que biologique, on peut sans risque admettre aujourd'hui que l'Univers comme la vie qui en est le prolongement, n'est pas purement et simplement cyclique. Quelque chose a bien lieu à

chaque instant qui n'est pas le simple retour du même. Il y a, c'est indéniable, une évidente évolution, c'est-à-dire ici du changement. Sans pour cela y mettre quelque finalité que ce soit, cette évolution traduit bien, à tout le moins, une succession permanente de formes aussi bien cosmologiques depuis le big bang, que biologiques, depuis les premières cellules procaryotes. Il y a métamorphose permanente. Une dynamique est bien à l'œuvre au sein de l'Univers. Laquelle atteste d'un évènement qui suit sa propre logique évolutive même si nous n'en saisissons que la plus infime partie.

Sensation-conscience-sens

L'Univers a-t-il un sens ? La question, des millions de fois posée, n'a jamais apporté la moindre réponse en dehors du champ religieux. Et encore... Pourtant, pas davantage ne pourrions-nous affirmer que l'Univers puisse être absurde, incohérent, bien que dans ses plus grandes dimensions temporelles et spatiales, il soit essentiellement de nature chaotique. Mais ce chaos, nous l'avons vu, n'est qu'un moment dans le mouvement d'ensemble. Il est le plus souvent transitionnel, propositionnel. Il représente des articulations, des foyers d'émergences et de complexités nouvelles. Il est l'huile dans les engrenages, le silence entre chaque note qui permet la mélodie. Il est le substrat, le terreau, l'humus de toutes les fermentations et de toutes les germinations. Le chaos est moteur. Il est, justement et à l'image du fonctionnement des moteurs thermiques que nous connaissons, le moment de « compression/explosion » qui a chaque fin de cycle, apporte sa dynamique et l'élément « moteur » à un système, à une complexité, à une organisation. À défaut donc de trouver

immédiatement un sens, une orientation à tout cela, il n'y en a pas moins cohérence, suite logique, causalité et peut-être déterminisme, en un mot : mécanique.

Sans pour autant y voir une quelconque finalité, le monde n'en est pas pour autant absurde et incohérent. S'il se nourrit et se construit de hasards permanents, il ne va pas au hasard. Il va ! Et non content d'aller son chemin au fil d'un temps assez long mais qui lui appartient, le monde se tient, structuré, cohérent, dynamique, intégré, organisé et complexe. Qui plus est, de toute évidence ici sur Terre, de plus en plus *sensible*, de plus en plus *conscient*, de plus en plus *pensant* et *réfléchissant*. Ici, sinon de manière générale, c'est peut-être bien la rareté qui fait sens de même que c'est le sommet qui fait la montagne.

La cosmologie et ses techniques de plus en plus poussées nous renseignent chaque jour davantage sur l'existence de quantités d'autres mondes au sein de notre galaxie. Mondes statistiquement et potentiellement susceptibles d'abriter la vie sous quelque forme que ce soit. Dans son livre, *À l'aube de nouveaux horizons*, Nathalie A. Cabrol, astrobiologiste, nous dit que dans notre seule galaxie « [...] des milliards de planètes de type terrestre pourraient être situées dans la zone habitable d'étoiles semblables au Soleil¹ ». Cette population de planètes serait de l'ordre de 300 millions à 2 à 3 milliards pour notre galaxie. En reportant ce chiffre à la population estimée de galaxies au sein de l'Univers visible, soit 125 milliards, on obtient le chiffre, sans doute assez approximatif de 250 trillions de planètes potentiellement situées dans la zone habitable de

1 Nathalie A. Cabrol, *À l'aube de nouveaux horizons*, Éditions du Seuil, 2023, p.25.

leurs étoiles respectives. Autant de mondes ayant pu, pouvant ou susceptibles de pouvoir un jour développer certaines formes de vie. Mais ces systèmes existent-ils encore ? Compte tenu des distances et du temps mis par la lumière pour nous parvenir, beaucoup d'entre eux sont sans doute déjà des astres morts et avec eux les civilisations qu'ils auraient pu voir naître.

Malgré cela, la vie semble d'après l'auteure une évolution de plus en plus nécessaire plutôt qu'accidentelle. Parce qu'elle serait le produit inévitable de la thermodynamique. Autrement dit, et comme l'avait écrit prophétiquement Teilhard il y a plus d'un demi-siècle : « Dans l'Univers matériel, la vie n'est pas un accident, mais l'essence du phénomène. » (*L'Avenir de l'homme*. 1959).

Il y a semble-t-il et non seulement une propension de la vie à vouloir se maintenir, sinon se répandre toujours davantage dès que les conditions le permettent, mais, plus en amont, à vouloir apparaître, se manifester voire même s'exprimer. « Les briques de la vie sont faciles à former, écrit encore Nathalie A. Cabrol, et les approches théoriques et empiriques montrent qu'elles peuvent s'assembler dans une multitude d'environnements extrêmement différents¹. » À tel point d'ailleurs que, contrairement aux précédentes théories qui soutenaient une émergence de la vie à un moment unique de l'histoire géologique de notre planète, il se pourrait bien que plusieurs tentatives aient pu se succéder indépendamment, inaugurant autant de « premières fois ». Il se pourrait donc bien que l'émergence de la vie soit non seulement un processus

1 *Ibid.*, p. 59.

moins exigeant qu'on ne pouvait le penser en termes de conditions mais aussi beaucoup plus rapide.

C'est ce qu'ignorait encore Stephen Jay Gould lorsqu'il écrit *L'éventail du vivant* en 1996. Il essaie d'y démontrer l'absence de tout progrès à travers les formes de vie empruntées par l'évolution des espèces. Elles ne sont, selon la théorie darwinienne de la sélection naturelle, que *des adaptations locales à des environnements changeants*. Pour lui, l'apparition de l'homme moderne à la suite de toute une série d'hominoïdes n'est que successions de hasards exceptionnels impossible à réitérer si le monde devait repartir de zéro. Même peut-être de beaucoup moins loin. Si Gould admet volontiers que quels que soient les scénarios envisagés, la vie aurait dans tous les cas fini par émerger de la soupe primitive et par progressivement coloniser la plupart des milieux, les formes auraient été à chaque fois différentes et la lignée anthropoïde autant de fois ignorée ou avortée bien avant que les premiers primates ou même les premiers mammifères ne voient le jour.

Pour Gould enfin, les bactéries, qui sont la forme de vie la plus simple, la plus répandue, la plus adaptable et la plus ancienne – puisqu'elles sont à l'origine de tous les embranchements biologiques – ont de tous temps été la forme dominante de la vie. Or, Gould est biologiste. En tant que tel il ne peut juger de la réussite d'une espèce ou de sa perfection qu'à l'aune de ses qualités « biologiques » : adaptabilité, reproduction, résistance, diversité et longévité. Autant de critères qui font des bactéries les championnes toutes catégories de l'évolution. Reléguant très loin la soi-disant supériorité humaine puisque, et quel que soit notre niveau de

culture ou de technologie, les bactéries nous survivront bien longtemps après notre extinction, naturelle ou provoquée.

Pour autant, les critères biologiques ne font pas tout. Non pas que je remette en cause la capacité d'une bactérie à bien vivre sa condition mais la créativité, l'imagination, la sensibilité, la réflexion, l'amour, la joie, la variété des plaisirs liée à nos cultures valent bien d'appartenir à une espèce tout à la fois fragile, instable et sans aucun doute éphémère comme la nôtre.

Mais, foin de ces arguments mettant en avant des qualités spécifiquement humaines ! nous répondra le biologiste. En quoi sont-elles utiles à la survie de l'espèce ? Surtout quand on voit aujourd'hui à quel point tout ce qui relève de la culture humaine fait peser comme menaces sur la totalité de la vie sur Terre. Exception faite, peut-être, des bactéries.

Aussi, un monde exclusivement peuplé de bactéries, voire même de classes dites « supérieures » telles que les mammifères, ne confinerait-il pas à une forme d'absurdité ? À défaut, à une forme d'inachèvement ou d'incomplétude. Comme le dit Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), à quoi ressemblerait une nébuleuse qui ne serait vue par personne ? Il faut bien un œil et derrière cet œil une conscience pour voir et plus encore, *regarder* le monde. Or, si l'animal voit le monde qui l'entoure, il ne le *regarde* pas pour autant. Pour regarder le monde, il faut y croire. C'est-à-dire le réaliser, le faire exister, l'inventer, le découvrir, le créer, l'objectiver. Et ce geste proprement inaugural, seule une conscience de soi comme sujet peut l'accomplir. Là, la conscience réfléchie est proprement

fondatrice. Elle est le dernier maillon d'une boucle de rétroaction qui fait du monde une réalité auto-constituée, autosuffisante et auto-entretenu. L'émergence, non pas tant de la conscience, mais bel et bien de la réflexion, c'est-à-dire non pas de la seule conscience de soi, mais de la « conscience d'être conscient », a été un évènement fondateur en même temps que disruptif dans l'histoire de l'humanité et de la vie elle-même. La conscience d'être conscient de soi comme sujet, l'émergence de l'*individualité*, mais mieux encore, de la *personne* a immanquablement donné au monde une densité, une consistance, une réalité qu'il n'avait pas jusqu'alors. La relation sujet/objet de connaissance, à travers l'homme, s'est de fait étendue par une sorte de contagion, à tout ce que l'homme était susceptible de percevoir au-delà de lui-même. S'il est toujours délicat d'évoquer quelque progrès que ce soit à travers l'histoire des métamorphoses qui ont jalonné la vie, il semble pourtant bien qu'il y ait une *ligne de progression* qui pourrait se tracer comme suit : sensation-conscience-réflexion-sens.

Cette ligne part donc de la *sensation* à travers tous les êtres sensibles, depuis les premiers organismes monocellulaires jusqu'aux mammifères. Elle se poursuit par l'avènement d'une *conscience de soi*. Laquelle, et contrairement à ce qui est encore trop souvent affirmé, n'est pas le seul apanage de notre espèce. D'ailleurs, qui sait si une conscience de nature pré-réflexive ne fût pas déjà présente et opérante chez les premières formes de vie organique ? Enfin, par l'accumulation d'expériences, de mémoire, de réseaux neuronaux de plus en plus vastes et complexes, cette conscience est progressivement devenue *conscience réfléchie* et conscience du monde et de soi dans le monde. Même si ce monde, corrélativement à cette

conscience d'alors, est encore de dimension réduite, puisqu'il est naturellement circonscrit et limité à l'expérience directe que peut en avoir la conscience. Autrement dit une expérience qui, par nature, se limite aux frontières mêmes de la société au sein de laquelle elle a évolué. C'est, semble-t-il, cette conscience-là qui a de fait introduit un commencement de représentation du monde. Ce faisant, elle a aussi entériné une séparation entre le sujet conscient se représentant son monde, se situant dans le monde et le monde lui-même. Le monde a pris corps quand la conscience s'est justement détachée/autonomisée du corps qui l'avait jusque-là nourrie, construite et introduite ; une fois qu'elle eut replacé ce corps au sein du monde à partir duquel il avait pris forme.

Voilà donc rapidement esquissée cette succession de métamorphoses. Elles ont progressivement conduit la matière « inerte », mais pas pour autant morte, à s'organiser jusqu'à ce que localement, ici sur Terre, mais aussi sans doute ailleurs, la conscience finisse par s'en détacher et faire en sorte que le monde prenne conscience de lui-même. Autrement dit que le monde vienne soudainement « au monde ». Ici, la connaissance est bel et bien synonyme de co-naissance ; de double naissance. L'Univers se réfléchit. Malgré tout, la question qui reste en suspens est celle qui consiste à différencier, au cœur de cette « réflexion », la part du monde *en soi* de la part du monde *pour soi*.

Il n'est pas question ici de dire que l'homme seul endosserait le rôle quasi divin qui consisterait à sortir le monde du néant dans lequel il serait indéfiniment resté si la lumière de la réflexion ne l'en avait tiré. Gould a sans doute raison quand

il nous dit qu'un jet de dé différent de la part de l'évolution aurait dans le même temps écarté toute hominisation. Les formes, les complexités actuelles auraient incontestablement été différentes. Mais dans quelles proportions ? Ces différences n'auraient été que sur la forme, sans doute pas sur le fond. Ces voies différentes, ces bifurcations auraient-elles pour autant écarté toute conscientisation et toute réflexion ? C'est peu probable en fait. On sait à quel point les analogies sont nombreuses au sein du vivant. Sans lien phylétique direct entre elles, certaines espèces n'en ont pas moins développé, indépendamment les unes des autres, des organes visuels et des manières de voir qui leur sont propres. Cela dit bien que, ici la vue, sous des formes très diverses selon les embranchements considérés, s'est avérée une fonction incontournable voire nécessaire. Aussi s'est-elle inventée de mille et une manières. Et si des contraintes et conformations spécifiques à certains milieux ou certaines espèces interdisaient une certaine manière de voir, la fonction ne s'est pas moins développée de mille façons différentes.

On peut faire le même constat concernant quantités d'autres fonctions biologiques différemment mises en œuvre par la sélection naturelle tout au long de l'évolution des espèces. La reproduction, la locomotion – dont le vol, la communication, la nutrition, sont autant de fonctions aux finalités identiques mais diversement explorées et inventées selon les espèces et les environnements considérés. Pourtant, elles se sont imposées comme autant de constantes. Nathalie A. Cabrol nous dit que : « [...] près de 200 types de molécules organiques complexes prébiotiques (les précurseurs de la vie) ont été détectés dans des nuages interstellaires proches du centre de

notre galaxie. Certaines d'entre elles pourraient jouer un rôle dans la formation des acides aminés – les éléments constitutifs de la vie telle que nous la connaissons. Certes, les molécules organiques ne sont pas la vie, mais ce sont les éléments de base que la vie utilise pour sa charpente de carbone et d'hydrogène, et elles sont absolument partout¹. » Autant de constantes donc, du début à la fin, font qu'immanquablement, même si les dés sont jetés de mille manières différentes, le résultat sera toujours compris dans une certaine fourchette de probabilités. Or si les formes seront nécessairement différentes comme elles l'ont d'ailleurs été tout au long de l'évolution actuellement connue de nous, le fond quant à lui sera toujours sensiblement invariant. C'est-à-dire que les fonctions vitales essentielles comme celles précédemment évoquées seront toujours susceptibles d'émerger à un moment ou à un autre à la faveur de tel ou tel environnement, de telle ou telle espèce et des interactions qui les lient.

Aussi, et suivant la même logique, je pense que le phénomène conscient n'est pas différent des autres fonctions biologiques. Comme elles, il peut pareillement emprunter mille et une formes d'évolution dites « convergentes ». Chaque espèce ayant de la sorte et suivant les impératifs propres à son *phylum*, à son histoire biologique et à son environnement, développé une conscience, autrement dit une vision du monde en regard, si j'ose dire, de ces nécessités et de la perception/interprétation qu'elle a primitivement eue de son environnement immédiat.

1 *Ibid.*, p. 25.

Dans ce cas précis, on peut d'ores et déjà reprocher à Gould son manque étonnant d'ouverture d'esprit quand il fait dépendre le phénomène conscient du seul phénomène humain. Sans doute, et comme il le dit, le hasard et la contingence sont aux manettes. Aussi, le temps dont les espèces disposent pour évoluer est-il compté. De même est compté celui de la vie sur Terre pour relancer sa dynamique après chaque extinction massive. Car la vie de notre étoile n'est pas infinie, ayant déjà épuisé la moitié de son carburant. Mais n'oublions pas non plus que les extinctions de masse ne sont jamais des remises à zéro du compteur. Elles ne sont jamais totales. Elles sont autant de « mises à jours ». Par le passé, la vie n'est jamais repartie de rien mais à partir d'espèces déjà avancées dans leur évolution. Chaque catastrophe n'est qu'un élagage, parfois violent et radical à l'endroit de certaines espèces voire certains embranchements, mais elle n'est jamais une « coupe blanche ». Quand, en règle générale, les niches écologiques avant chaque cataclysme, étaient toutes plus ou moins occupées, les extinctions ont eu l'avantage de « faire le ménage ». Autorisant par là les espèces survivantes à de nouvelles conquêtes, à une accélération et une dispersion évolutives renouvelées non seulement sur les plans géographiques et écologiques, mais aussi morphologiques et cérébraux.

Si la Terre était la seule planète susceptible d'abriter la vie dans toute l'immensité de notre univers, sans aucun doute l'absurdité du monde serait évidente, criante, assourdissante. D'autant plus absurde serait-elle quand on voit à quel point notre espèce en est arrivée dans sa logique suicidaire et tout à la fois criminelle à l'égard de toute vie terrestre. Une fois brisé le seul interrupteur de la maison, plus moyen de remettre la

lumière. Le monde et toutes ses beautés seraient condamnés à une nuit sans fin. C'est aussi ce que semble oublier Stephen Jay Gould en omettant l'éventualité d'autres mondes, d'autres vies, d'autres consciences et pourquoi pas aussi, d'autres « humanités ». Il y a autant d'interrupteurs que l'Univers compte d'étoiles. Or c'est bien ce que nous dit Nathalie A. Cabrol à l'appui des plus récentes découvertes en cosmologie et en astrobiologie.

Le débat sur l'éventualité ou non d'un quelconque progrès au sein de l'évolution des espèces ne serait-il pas un faux débat ? Une erreur de perspective ou d'interprétation. La question est peut-être bien ailleurs ou d'un autre ordre. Pourquoi soutenir comme certains, la prééminence de notre espèce sur les autres en effet ? Pourquoi la considérer comme couronnement de tout le processus biologique terrestre ? En ce sens, Gould a mille fois, un milliard de fois raison. Autant de fois raison qu'il aurait pu y avoir de formes de vie différentes à la place de la nôtre. Mais autant de fois aussi aurait-il eu tort, car chacune de ces formes inédites, à sa manière, aurait pu développer une conscience réfléchie et une culture qui lui aurait été propre en lieu et place des nôtres.

Car c'est bien ce que semblent nous dire la vie et l'Univers dans ce qu'ils nous dévoilent chaque jour un peu plus. Seules semblent compter la pluralité et la diversité des mondes et des regards sur ces mondes. Chaque étoile comme chacune des planètes susceptibles de voir la vie se développer à leur surface sont autant de « niches cosmologiques » permettant à la vie de s'exprimer de mille milliards de manières différentes.

Lesquelles sont autant de création du monde chaque fois réitérées.

Pourtant, plus on considère l'infinie diversité des formes de vie au travers des âges, plus notre espèce nous apparaît comme « à part » sinon déviante. Elle jure, elle tranche, elle dénote, elle interpelle. Elle choque aussi la plupart du temps mais elle émerveille tout autant. Qu'est-ce que cette singularité, cet accident, cette monstrueuse difformité ? Qu'est-ce que ce péril, ce danger et cette chance réunis en un seul être : *Homo sapiens* ? Seul être, à notre connaissance, à s'interroger sur lui-même, ses origines, sa destinée, sa légitimité, sa raison d'être. Seule créature aussi à se dépasser, à se surpasser, voire le plus souvent à outrepasser sa propre nature si peu naturelle qu'elle puisse paraître à travers ses excès, ses débordements, ses dérives, ses folies créatrices autant que meurtrières et destructrices ; ses abattements aussi. Autant de traits qui ne se sont trouvés nulle part ailleurs semble-t-il, que dans l'homme. Lesquels traits risquent bien aujourd'hui de ruiner toutes perspectives d'avenir. Où est la cohérence ? Où est la pertinence d'une telle existence, d'une telle venue au monde ? Fallait-il qu'il en soit ainsi ? La Nature, l'Univers peuvent-ils à ce point se fourvoyer ? Mais si *Homo sapiens* est à ce point contre-nature, ne serait-ce pas justement parce qu'il est le dépositaire d'une conscience et d'une sensibilité hors normes ? Lesquelles peuvent s'avérer autant de chances qu'elles peuvent aussi représenter de risques pour l'espèce comme pour toute vie sur Terre.

Cette hyper-sensibilité liée à cette hyper-conscience semblent dans le même temps les causes d'une fragilité

exacerbée au sein de notre espèce. Aucune autre ne semble de la sorte souffrir de ce manque, de cette béance, de cet éternel sentiment d'incomplétude dont *Homo sapiens* est si représentatif. Quand toutes les autres espèces se contentent d'être, l'homme lui veut être plus. Insaisissable et insatiable, affamé de sens et d'existence, inconsolable et incontrôlable, éternel insatisfait de son sort, de sa vie comme des réponses qu'il obtient de son exploration frénétique du monde. Réponses qui ouvrent à chaque fois sur de nouvelles questions et de nouvelles demandes éternellement insatisfaites.

Si l'Univers, au vu des dernières observations scientifiques, semble de plus en plus « habité » par la vie ; l'homme quant à lui, semble d'une certaine manière bel et bien « possédé ». Possédé par ses démons qu'une soudaine prise de conscience semble avoir libérés quand jusque-là son inconscience l'en avait plutôt bien protégé. Un aveugle n'a pas le vertige ! Or, en ouvrant les yeux sur le monde et sur lui-même, l'homme soudain s'est senti vaciller. Pris de malaise face à cet abîme qu'il venait de découvrir partout autour de lui et jusqu'au fond de lui-même. Comment ne pas perdre pied ainsi confronté à l'idée de sa propre mort ? Comment ne pas perdre l'esprit après une telle prise de conscience ?

La complexité anthropo-sociale et la pensée réfléchie, lesquelles s'entretiennent l'une l'autre, semblent pourtant s'inscrire dans la continuité de l'évolution. Celle-ci n'a eu de cesse, depuis les origines connues, de complexifier certaines formes de vie tout en maintenant une évidente diversité. Pour y parvenir, ici et là, à travers hasards et chaos, la vie n'a cessé d'unir, d'intégrer, d'ordonner puis d'autonomiser et

d'individualiser. Puis à nouveau de confronter, de désintégrer, de désorganiser, de diviser provisoirement pour mieux ré-unir et ré-organiser. De toutes les formes de vie qui se sont succédées, certaines, ce faisant, n'ont fait que croître en complexité. À quelque niveau qu'on l'observe, la vie semble un éternel épanouissement, une prolifération, un buissonnement (auquel d'ailleurs elle est si souvent comparée). Après chaque catastrophe et après chaque nouveau départ, c'est une nouvelle explosion de diversité assurée d'environnements, de formes nouvelles, de complexités et de comportements. Mais toujours en lien, en harmonie les uns avec les autres.

Or, il se pourrait bien que ces tendances, à partir des dernières observations, s'avèrent ni plus ni moins des constantes uniformément répandues à travers tout l'univers observable. Comment situer notre existence à partir de là ? Comment nous positionner au sein de ce vaste *melting pot* biologique et universel ? Comment nous définir, nous humains, à la surface de notre planète la Terre ? Sommes-nous l'exception qui confirme la règle ?

Considéré autant que faire se peut dans sa globalité temporelle et spatiale, l'Univers est profusion. Profusion de nébuleuses, profusion de galaxies, profusion d'étoiles et profusion de mondes à la périphérie de celles-ci. Mais sans doute aussi, quand les conditions s'y prêtent pendant quelques centaines de millions d'années, profusion de vies et de diversité à la surface de ces mondes. Au milieu de cette diversité sur Terre et face à cet abîme qui maintenant le surplombe, l'homme devra bientôt quitter l'âge de l'innocence et de l'inconscience pour entrer enfin dans celui de la maturité. Une

dernière initiation est en train de s'accomplir, ultime étape de son émancipation et de la prise de conscience de ses responsabilités. Comme tout un chacun, l'homme en tant qu'espèce est désormais responsable de sa propre destinée et de celle de toutes les autres formes de vie présentes sur Terre. Fini le temps de l'innocence, de la simple survie puis de l'exploitation sans vergogne des ressources physiques et biologiques de la planète. Fini le temps des chicaneries enfantines, de la cruauté, des désirs insatiables, de l'hubris et des plaisirs débridés. Fini le temps de l'insouciance, de l'inconstance, de l'inconscience et de l'insolence. Nous n'avons que trop tardé. Il est enfin temps de parfaire notre humanité, de l'accomplir, de l'achever dans un grand projet commun à la hauteur de tous ces désirs qui menacent de nous détruire parce que nous n'en percevons que les formes les plus grossières sans voir au-delà. Sans comprendre qu'ils sont les symptômes d'un manque bien plus profond. Qu'ils traduisent un seul et unique désir issu des origines même du monde : ÊTRE PLUS !

De l'information à l'UN-formation

Au-delà de l'apparente singularité de notre espèce, tout comme au-delà du simple « vouloir vivre » qui anime toute forme de vie sur Terre et sans doute ailleurs, il se pourrait bien qu'un Principe, une Force, une Dynamique, une Information tende à progressivement se révéler comme le socle commun à toute vie comme à toute dynamique cosmologique ; lesquelles

sont à mon sens synonymes. Non pas une force extérieure/transcendante qui tendrait à infléchir le cours des événements dans un sens clairement défini. Mais une Force/Information intérieure, immanente et inhérente au monde. Ce dernier n'étant en définitive que la partie émergée de l'iceberg cosmologique ; sa face visible. Figure à partir de laquelle nous avons construit mille et une interprétations, lesquelles ne valent justement que pour cette partie observable. Il nous manque l'essentiel : un plan d'ensemble qui soit aussi une vision.

En mécanique quantique, la dualité onde/corpuscule fait état de l'ambivalence originelle de la matière. Selon notre manière de l'observer, d'interagir, de l'appréhender, celle-ci se présente à nous sous deux aspects à la fois singuliers et complémentaires. Pour tenter de cerner de manière logique et conceptuelle cette dualité, il me semble nécessaire de faire appel à une notion tout à la fois singulière et duelle elle-même : la notion d'*information*.

Sur le plan biologique, nous savons que la notion même d'information est à l'origine de la plupart des processus physiologiques, biochimiques voire biophysiques de la vie et de la pré-vie ; qui sait aussi, de l'après-vie... En partant des plus hautes complexités aujourd'hui connues de nous ; les complexités anthropo-sociales, on peut, en gardant à l'esprit l'idée même d'information, reculer jusqu'aux degrés les plus bas sur l'échelle des complexités biologiques sinon moléculaires. Toujours, l'idée d'information est inhérente sinon générative de ces complexités, de ces systèmes, même les plus simples.

Au niveau anthropo-social, nous voyons tous les jours à quel point l'information est le maillage structurel essentiel de nos sociétés modernes. Elle en est la matrice absolue au travers d'une mise en réseaux qui ne cesse de l'amplifier de manière rétroactive. C'est dans nos sociétés qu'elle est aussi la plus évidente, la plus apparente car c'est là qu'elle tombe sous notre regard. Pour autant, son rôle est bien plus ancien voire originel. Depuis les échanges commerciaux de plus en plus frénétiques en passant par tous les réseaux d'informations qui permettent et encouragent ces échanges, les suscitent, les attisent, les nourrissent, les régulent... puis aux échanges continus d'informations qui assurent le buissonnement, le maintien et l'entretien permanent de ces mêmes réseaux d'informations, tout n'est que partage, circulation, intensification, enrichissement, appauvrissement, déformation, restauration, mutation, vente, vol, détournement, falsification, attribution, privation, stockage, accumulation et fuite de l'information.

La culture, la connaissance, les émotions et les sentiments sont eux-mêmes les produits/producteurs d'informations continues ou discontinues. Lesquels contribuent à l'information et à la conformation de chaque être en lien avec ses semblables et avec la société qu'il informe et qui l'informe. Les arts, les sciences, la création de manière générale, l'intuition, l'inspiration, l'imagination et jusqu'aux plus hautes manifestations du génie et de la spiritualité s'inscrivent dans une quête/expression continue d'information sur soi et sur le monde.

Toute information tend à s'actualiser dans une mise en forme à travers un système, une structure, une organisation.

Toute mise en forme se fait à partir d'information. Toute mise en forme génère en même temps qu'elle s'en nourrit, de l'information à travers une organisation.

Exister, qui consiste en une mise en forme permanente sans cesse réactualisée (auto-régénérative) procède d'un échange continu d'informations avec un environnement. Lequel est lui-même une somme, un vivier d'informations par la mise en commun et en relation (écosystémiques) de multiples mises en formes/informations interactives. Exister est une mise en forme de l'information. Autrement dit, l'existence, la vie de manière générale et à tous les niveaux de complexité n'est autre que de l'information perçue par d'autres existences. C'est donc de l'information qui se perçoit elle-même.

Il y a corrélation entre information et énergie. L'information ne peut circuler ou se diffuser que sur la base de transferts d'énergie. L'information continue ou inhérente à un système, même le plus simple qui soit (quark, neutrino, électron, photon...) s'appuie sur une base énergétique. Il y a donc, d'ores et déjà, non seulement corrélation/équivalence entre *matière* et *énergie*, comme la physique des particules nous l'enseigne, mais aussi entre *information* et *énergie*. Nous nous trouvons donc face à une trinité irréductible Information-Matière-Énergie. Laquelle n'a de cesse, depuis la première seconde, de mettre en forme (d'informer) le monde.

La matière est de l'information mise en forme, perçue. L'énergie est le langage, le média, le vecteur de cette information. Une particule élémentaire exprime par sa masse, sa charge, sa polarité, son spin... une certaine information

« élémentaire » ou « parcellaire » de nature non pas analogique, non pas numérique mais énergétique.

Tout échange d'énergie est un échange d'information. Il y a donc, à travers tout échange d'énergie, véritablement *communication* dans les deux sens du terme. Communication d'énergie d'une particule/système à l'autre et communication d'« information » entre deux ou plusieurs systèmes.

À partir de ces premiers présupposés, tout s'éclaire peu à peu d'une lumière nouvelle. *Être plus* consisterait donc à intégrer/exprimer toujours plus d'informations à travers une mise en forme chaque fois renouvelée et enrichie. Cette mise en forme, depuis les origines mêmes de la vie prise au sens le plus large possible – c'est-à-dire à travers la totalité de l'univers perçu et non perçu – se fait sur la base continue de rencontres, confrontations, échanges, pertes, profits, collisions, collusions, interactions et autres associations, coopérations, organisations, désorganisations, réorganisations et complexifications des ondes/particules originelles entre elles. Lesquelles sont donc les aspects fragmentaires, parcellaires et corpusculaires d'une Information/Énergie tout à la fois une et multiple, indivisible et divisée selon la manière dont elle se perçoit elle-même à travers les complexités/organisations/ /consciences au fur et à mesure constituées. Le tout de ce processus et de cette dynamique se traduisant par :

- + de création/expression
- + d'extension de soi
- + d'union
- + de personnalisation
- + de sensation d'être

- + de conscience de soi et du tout
- + de connaissance
- + de joie d'être

Aussi, et depuis 13,7 milliards d'années, toute l'évolution de l'Univers et de la vie sur Terre n'est que l'expression à travers le temps et l'espace d'une Information *matérialisée* ; c'est-à-dire devenue « matière à perception ». Matière qui n'est elle-même que la partie « visible/sensible » de cette Information. Depuis le big bang et jusqu'à la formation des premières macromolécules prébiotiques, la mise en forme de l'Information s'est essentiellement faite sur une base chaotique de confrontations, dissociations, collisions, fissions, fusions, spallations, absorptions et rétrocessions d'énergie/information, laquelle n'est pas encore la matière. Ce n'est qu'à partir de premières formes de vie connues que l'Information change véritablement de dimension. Elle s'émancipe progressivement du chaos – peut-on dire qu'elle s'en libère peu à peu ? – et commence à s'auto-organiser voire à s'auto-déterminer. Les associations se font plus durables. Petit à petit, localement, la récessivité des systèmes ou proto-systèmes qui était jusque-là exclusivement assurée par la dynamique chaotique de l'environnement se déplace de plus en plus au cœur des systèmes/organisations de plus en plus complexes, stables et intégrés. Autrement dit de plus en plus « réels ». Autocatalyse et auto-régénération assurent la réorganisation permanente des premiers organismes monocellulaires. Pour autant, l'échange, la diffusion, la transformation, la perte, le gain, la discrimination, l'intégration et la désintégration des informations se poursuivent entre les systèmes ainsi constitués

et les environnements auxquels ils sont attachés ; desquels ils sont dépendants à travers ces échanges.

D'énergétique puis corpusculaire, l'Information se fait atomique, moléculaire, macromoléculaire puis micro-organique. Pourtant, tous ces aspects, toutes ces mises en forme n'en restent pas moins autant d'expressions d'une Information qui reste toujours attachée à la dualité onde/corpuscule qui en est la première expression connue, identifiée et « représentée » dans notre espace-temps. Cette *Information primordiale* informe à tous les niveaux du réel. Elle met en forme, elle organise, elle oriente, elle influence de l'intérieur les organisations qu'elle a précédemment conçues. Ce faisant, elle se subdivise à l'infini comme l'embryon se subdivise et subdivise avec lui le message génétique dont la première cellule est originellement porteuse. Elle se ramifie à travers autant de systèmes interdépendants, certes, mais s'excluant les uns les autres au fur et à mesure de leur complexification/intégration sinon de leur prim'individualisation.

Sous un certain aspect considérée, l'Information est toujours une et indivisible, non localisée et inchangée. C'est l'UNformation. Sous un autre aspect elle se localise et s'individualise à l'infini à travers métamorphoses et diversité des formes momentanément empruntées. Lesquelles sont toujours les résultats/créations en réaction à la perception qu'elle a d'elle-même et à l'interprétation qu'elle en fait rétroactivement.

Il y a, à partir d'une dispersion primitive de l'Information (big bang), une tendance inverse vers l'union, la restructuration

ou reconstruction, mais au niveau local. Atomes, molécules, cellules, organismes, sociétés animales puis enfin sociétés humaines sont autant de tentatives (parfois avortées, parfois des impasses) et d'explorations à travers formes et organisations dans le but d'intégrer et d'exprimer toujours davantage d'information. Il y a une exploration incessante et foisonnante de l'Information à travers un nombre infini d'organisations/systèmes. Lesquels ont pour objectif de concentrer/organiser/intégrer le maximum d'informations afin de synthétiser/exprimer à un niveau supérieur une conscience/connaissance du monde et de soi-même toujours plus étendue et profonde.

Toute l'évolution des espèces traduit ces innombrables explorations à travers formes et organisations diverses et variées. Chaque règne, chaque embranchement, chaque classe, chaque ordre, chaque famille, chaque genre comme chaque espèce ou variété au sein d'une même espèce est l'expression à travers l'espace et le temps d'un chemin exploré jusqu'aux plus ultimes limites de ce que peut l'évolution en matière d'intégration et de métamorphose/retranscription de l'Information. Une fois engagée dans une voie, plus d'autre issue que de l'explorer et de l'exploiter jusqu'au bout de ses potentialités.

Chaque infime mutation, chaque variation, chaque spéciation est tentative réitérée, possible réorientation, nouveau départ. Pour peu qu'elle soit en accord, en harmonie, en symbiose avec l'environnement et que celui-ci valide chacune de ces initiations.

Car depuis que l'Information s'est dispersée en se matérialisant, elle se trouve, ainsi localisée, confrontée à elle-même absolument partout. Comme prise au piège de ses propres reflets qui sont autant de subdivisions d'elle-même. Chaque complexité édiflée est une tentative de reconstitution, de restructuration de l'Information primordiale. C'est-à-dire d'avant les origines. Chaque complexité/système/organisme est une machine informationnelle à traiter/produire/exprimer de l'information.

Au niveau biologique, l'ADN a été une révolution. Première machine informationnelle de niveau supérieur. Il incarne le lien, le véritable « chaînon manquant » entre complexités « inférieures » (matière inanimée) et complexités « supérieures » (matière vivante). Pour autant, s'il diffuse des informations, s'il *informe* véritablement et dans la double acception du terme, il ne crée pas l'information. Il la traduit, l'interprète, la décline à partir de ce qu'il reçoit des niveaux inférieurs de sa propre structure et dont il est une synthèse ; dont il se fait l'écho à travers sa propre complexité organisationnelle. Il en est une mise en forme à partir des molécules et, plus avant, combinaisons d'atomes/énergies qui le constituent et dont il est la traduction.

Aussi n'y a-t-il pas davantage de hasard au niveau des mutations de l'ADN qu'il n'y en a à tous les niveaux supérieurs de la vie. Tout n'est que contingence et relation de cause à effet. Les mutations au sein des molécules de l'ADN ne s'avèreraient en fait être que des variations locales de l'Information depuis le domaine énergétique, interface entre Information et Matière.

Comme je le disais plus haut, chaque système naturel, du plus simple au plus complexe est une machine à intégrer/traiter/diffuser de l'information/énergie.

Soumises aux forces gravitationnelles, les premières nébuleuses, galaxies et étoiles ont été les premières méta-machines naturelles à intégrer/organiser et rediffuser l'Information primordiale.

Puis les organismes/écosystèmes qui leur ont succédé localement ont poursuivi le travail d'assimilation/concentration/redistribution de l'Information. Les sociétés animales ont prolongé la dynamique jusqu'aux sociétés humaines. Mais, au cœur de toutes ces machines informationnelles de plus en plus complexes et organisées, donc expressives, c'est le même processus qui opère par d'infimes variations/mutations à l'échelle infinitésimale, à l'interface entre l'Information globale et la Matière locale.

Avec l'avènement des sociétés humaines hypercomplexes ; avec leur accélération au sein des grandes cités historiques puis des mégapoles contemporaines, l'émergence, la concentration, l'interaction, l'organisation, la diffusion et la prolifération voire l'explosion de l'information au cœur de la relation espèce/individu/société ont pris des proportions insoupçonnées. Les consciences individuelles, lesquelles se sont incroyablement développées au cœur de ces sociétés hyper-complexes et hyperactives, sont devenues autant d'émetteurs/récepteurs/synthétiseurs de quantités incroyables d'informations comme de désinformations. Lesquelles sont aussi des informations.

Chaque société humaine, chaque mégapole est l'équivalent d'un super-réacteur informationnel au cœur duquel des milliards de réactions/créations interactives contribuent rétroactivement à l'enrichissement et au développement desdites sociétés et des individus qui les composent, les décomposent et les recomposent en permanence. Dans le même temps, cette masse croissante de réactions/interactions tend à augmenter continuellement ce que Teilhard appelait la *température psychique* des sociétés humaines. Température, masse et densité ne pourront donc indéfiniment croître sur une Terre de plus en plus exiguë sans que quelque limite ou sommet paroxystique ne soit un jour logiquement atteint.

Aussi, au milieu de cette frénésie chaotique et prolifique, des singularités se font jour. Si, aux niveaux inférieurs de la complexité, au cœur de l'ADN des êtres vivants, des mutations surgissent opportunément comme autant de propositions évolutives/adaptatives, de même, au cœur de ces réacteurs civilisationnels et informationnels, des éléments singuliers s'élèvent et sortent de la masse indifférenciée des individus et des activités ordinaires. Intuition, imagination, inspiration, créativité, déviances, fulgurances et génie sont autant d'émergences de type éruptif et disruptif de cette Information. Celle qui partout et de toutes les manières cherche à se diffuser, à infuser et à informer le monde ; à le réaliser.

Aux premiers temps des sociétés humaines, l'Information s'est le plus souvent manifestée et répandue par le biais des mythes des origines, des prophéties, visions et autres récits eschatologiques et apocalyptiques. Ils venaient au monde à travers la parole des déviants, marginaux, sorciers, pythies,

sibylles et autres énérgumènes autant craints que respectés ; souvent à la limite du bannissement voire de l'exécution mais aussi de la déification. Les informations certes souvent confuses qu'ils délivraient à ces époques lointaines et eu égard au degré de conscience individuelle et collective, n'en diffusaient pas moins leur message au cœur des sociétés encore primitives. Même perçu au premier degré, leur pouvoir de fédération, de conviction, d'organisation et de structuration des premiers groupes humains a été rapidement opérationnel. Il a conduit, en donnant le plus souvent sens à la vie humaine à travers le sacré, à tous les progrès que l'on sait au cours de l'histoire.

Aujourd'hui, les mythes, les prophéties, les visions comme le sacré lui-même sont autres. Nourris de nos plus récentes découvertes et inventions, ils ont changé d'apparence. Eux aussi se sont adaptés, ont évolué avec les sociétés qui les ont portés et nourris. Mais le fond quant à lui est resté identique. À travers les dernières mythologies de l'atome, de la Mécanique Quantique, du big bang, de la Relativité ou de l'Intrication Quantique, c'est toujours le même message qui tend à vouloir s'exprimer. Celui qui nous parle depuis toujours de l'unité du monde. D'un « lieu » hors du temps et de l'espace où tout et chacun trouverait à la fois son origine et sa résolution. Où la menace de l'absurdité de la vie serait définitivement écartée comme on écarte un mauvais rêve aux premières lueurs du jour. Un « lieu » où ce sentiment de manque permanent, d'incomplétude, d'intranquillité, d'inachèvement, d'absence serait enfin et pour toujours – c'est-à-dire ici et maintenant – comblé par notre incorporation/union/participation au reste du monde. Cette part de nous-mêmes à nous-même étrangère et

pourtant si intime. Le monde et nous c'est tout un ! Par le biais des consciences qu'il a façonnées, il se dote des formes, des couleurs et des parfums que nous lui prêtons le temps de nos vies inachevées. Être plus ! N'est-ce pas en définitive *être plus complet* ?

À l'évidence, et ayant bien considéré l'ensemble des processus physico-chimiques, organiques, anthropiques et cognitifs qui se sont jusqu'à présent déroulés sur Terre, il semble de plus en plus clair que nous ayons encore à vivre quelque métamorphose comme je l'ai si souvent évoqué tout au long de ce travail. L'aventure de la vie n'est sans doute pas encore prête de se terminer. En poursuivant sur notre lancée, comment ne pas imaginer ce que pourrait être la suite de l'histoire ? Une suite tout à la fois naturelle et sur-naturelle ou hyper-naturelle. Autrement dit dépassant notre relation au monde en la parachevant, de la même manière que nous avons parachevé l'humain dans le Surhumain : *Homo perfectus*. Mais toujours *dans* et *par* la matière. Une matière dont les dimensions n'ont de limites que dans notre aptitude à la percevoir au-delà du simple donné.

Après les crises et les bouleversements qui ont déjà commencé, de nouveaux êtres vont progressivement essaimer à la surface de notre monde. Ils incarneront de nouvelles complexités comme ce fût le cas à maintes reprises par le passé à chaque révolution biologique. *Homo perfectus*, nous l'avons vu, sera cette nouvelle génération. Celle par laquelle la vie et la conscience pourront à nouveau s'élever et se révéler.

Compte tenu des infinies potentialités de la matière que nous n'avons fait ici que survoler, il n'est pas interdit pour autant d'imaginer que chaque organisme, chaque complexité nouvellement constituée au fil de l'évolution soit à même de synthétiser, grâce aux machines organiques que sont les corps, une entité mnésique de nature purement énergétique/informationnelle à même de lui succéder, de la prolonger voire de l'éterniser. Cet organisme de synthèse, pur produit de l'évolution, convergence entre l'organique et l'informationnel, relèverait dès lors du pur domaine quantique ou sub-quantique, donc d'une pure immanence. Ce nouveau « corps informationnel » regrouperait à la fois toutes les expériences à la fois objectives, subjectives et affectives collectées telles un nectar tout au long de l'existence.

Depuis les origines, chaque système/organisation/société de particules/cellules/animaux a toujours été la matrice d'une mémoire/conscience supérieure. Arrivés à notre niveau actuel de maturation à la fois biologique, sociale et conscientique, ne sommes-nous pas appelés à terme à quitter ce plan d'existence qui est le nôtre aujourd'hui pour accéder à un autre niveau ? Je l'ai abordé dans la section du chapitre II consacrée à la révolution quantique. Le phénomène aujourd'hui mille fois vérifié et attesté par la science de l'*intrication quantique* et de la non-séparabilité ou non-localité des particules implique un « lieu » où toute l'*Information universelle* serait de la sorte, et selon l'expression bohémienne, « repliée », sur elle-même. Un « Centre » hors de l'espace et du temps, échappant de la sorte à toute dimension et à toute formalisation puisqu'étant dans le même temps leur point d'origine. Sorte de « graine » ou de « noyau » informationnel et affectif primordial et terminal

(*Alpha et Oméga*) déployant dans l'espace et le temps (qu'il façonne) et à travers la perception/actualisation, toutes les potentialités contenues en lui. David Bohm a décrit ce « lieu » comme le *Potentiel quantique*.

Toutes les expériences vécues ne seraient-elles pas en mesure de constituer, en « lieu et place » de ce *Noyau primordial*, une mémoire sinon une conscience une et indivisible, indéfiniment décomposée et recomposée, renouvelée et constituée de la somme infinie de toutes ces potentialités actualisées interactivement et rétroactivement à travers l'épanouissement même de notre univers ?

Grâce à la physique quantique nous savons qu'il y a interaction entre le monde et la perception que nous en avons. Nos interactions mutuelles ne sont pas neutres. Elles suscitent un champ d'interférences qui contribue localement, à chaque fois qu'il y a perception, à la manifestation du « réel ». Ces interactions auto-entretiennent et auto-révèlent nos existences réciproques. Il y a certes un *monde en soi*. Mais ce monde n'est sans doute que « matière première » ou *Principe* selon saint Augustin. une glaise primordiale encore informe mais pleine de toutes les potentialités qu'une conscience créatrice (la nôtre comme tant d'autres avec elle), autrement dit une perception attentive et libre est à même de révéler et de mettre en lumière. On peut dire que, d'une certaine manière, la réalisation du monde dépendra de notre aptitude à nous entendre afin de le percevoir « comme un seul homme ».

Dans *Le monde comme volonté et comme représentation* (1818), Arthur Schopenhauer (1788-1860) écrit : « Nous

pouvons nous représenter la forme sans la matière, mais non l'inverse, parce que la matière, dépouillée de la forme, serait la volonté même, et que celle-ci ne s'objective qu'en se pliant au mode d'intuition de notre intellect, c'est-à-dire en se revêtant de la forme¹. » Autrement dit, c'est bien à travers la volonté s'opposant à, ou se percevant elle-même que l'Information prend forme. Toute perception qui est un acte de volonté libre, participe de la mise en forme de la volonté elle-même. La matière est une *représentation* de la volonté, elle-même *manifestation* de l'Information. Comme le dit ailleurs le philosophe : « Chaque chose tend à exprimer à l'extérieur sa "forme" intérieure [...]². » La création du monde elle-même apparaît de toute évidence comme une co-création et une auto-révélation.

Ce faisant, ne serait-il pas envisageable que le Surhumain, au terme d'une expansion, d'une socialisation et d'une conscientisation pleinement achevées, ne parvienne lui-même au seuil d'une forme totalement nouvelle dont il n'aurait été que l'étape préparatoire ; la forme transitionnelle ?

Dans toute représentation théâtrale, tout nouvel acte implique un tombé-de-rideau souvent prélude à un renouvellement du décors. Dans le monde comme représentation au sens où l'entend Schopenhauer, ce renouvellement du décor signifie peut-être un renouvellement des corps et jusqu'à celui du monde lui-même.

1 Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, PUF, 1966, p. 1027.

2 *Ibid.*, p. 282.

La métamorphose de certains insectes (papillons, abeilles, fourmis, coléoptères...) entraîne au sein de la chrysalide la dislocation totale du corps ancien de l'insecte. Au creux de son cocon et durant la phase dite de pupation, tous les organes de la larve sont réduits à une masse homogène au sein de laquelle de petits amas de cellules embryonnaires initieront la recomposition de l'insecte terminal.

Arrivé à ce stade ultime sinon sommital de son développement terrestre, l'espèce, ici surhumaine, ne serait-elle pas et de façon inévitable, soumise à semblable métamorphose ? Au terme de son développement social, conscientique voire même spirituel, l'espèce entière ne serait-elle pas contrainte, pour sur-vivre, de justement et pareillement devoir mourir provisoirement et morphologiquement ? Tout changement de dimension implique de facto un changement de milieu. Or, si toute mort individuelle vient inévitablement clore un processus d'évolution personnelle, un même processus d'évolution collective, à plus forte raison mené jusqu'à son terme, ne nous destinerait-il pas à une mort globale ? Une mort non pas tant programmée que véritablement « déclenchée », au même titre qu'un accouchement, par un flux d'informations émis par l'inconscient collectif d'une espèce arrivée à maturité.

Avec la disparition totale autant que soudaine de l'espèce, c'est tout un univers qui disparaîtrait avec elle, à l'image de la nébuleuse de Merleau-Ponty. C'est une représentation du monde qui prendrait fin. Pour autant, comme au cœur de la chrysalide où l'ensemble de l'information est intégralement conservé et réorganisé en vue de former un nouvel insecte, le chaos post-apocalyptique serait dès lors lui-même le « lieu »

d'une semblable conservation sous forme d'Information/Énergie surhumaine en même temps que l'opportunité de la recréation d'un monde, ici Ultra-humain.

Dans cette perspective, certes extrême, mais néanmoins plausible, les extinctions précédentes n'auraient été que de simples « crises de croissance » de type initiatique. Lesquelles ne furent jamais des extinctions totales parce que les formes de vie qui devaient se trouver épargnées avaient encore toute latitude pour se développer et évoluer sur un astre et au sein d'un univers spatio-temporel encore riche de potentialités et de promesses.

Dans le cas ici envisagé, le Surhumain serait le développement ultime de l'espèce sur Terre. Une Terre et un monde devenus d'une certaine manière inadaptes pour de futurs développements ultra-humains.

Et les autres espèces se dira-t-on ; *quid* de leur survie et de leur avenir ? Toutes ces autres formes de vie innocentes seraient-elles condamnées à mourir avec le Surhumain mais quant à elles, sans aucun espoir de régénération et d'accomplissement à venir mais comme faisant partie du décors ? Devraient-elles être sacrifiées après avoir tant et tant souffert de notre présence sur Terre ? Après avoir si largement contribué et profité à l'élévation de l'homme lui-même. Quel non-sens ce serait une fois encore ! Quelle criante injustice ! Quelle absurde monstruosité métaphysique ! Je pense que si une telle métamorphose devait avoir lieu, elle n'emporterait avec elle que notre seule espèce laissant sur Terre la vie accomplir de nouvelles évolutions.

Si la Terre par contre devait disparaître, alors sans doute toute vie sensible et consciente serait pareillement conservée dans ce *plasma énergétique*, cette *nymphé informationnelle de transition*.

À l'inverse, il se pourrait bien aussi que l'évolution du Surhumain emprunte d'autres chemins qui ne soient pas de traverse. Il se pourrait que l'Univers soit assez vaste et assez peuplé ; que ses forces et ses énergies soient elles aussi assez diverses pour permettre à la vie de s'exprimer toujours davantage par le biais du Surhumain, de l'Ultra-humain ou de tout autre forme de vie. Lesquelles seront à même de poursuivre toujours plus avant la création de notre monde et l'invention de tous ceux encore à venir.

CONCLUSION

L'HUMANITÉ : UNE ESPÈCE SANS AVENIR ?

L'homme contemporain est incontestablement une espèce sans avenir. Précisément parce qu'il est contemporain, que les temps changent et avec eux, depuis nos origines, les formes de notre humanité. Plus que n'importe quelle autre espèce d'ailleurs, le genre humain est aujourd'hui bien davantage exposé à ces changements. Ses intenses activités, ses découvertes, ses avancées liées à des modes de vie de plus en plus frénétiques, intensifs voire excessifs et éruptifs en font une proie d'autant plus facile pour le temps qui passe. C'est en nous agitant dans les sables mouvants de la causalité la plus ordinaire que nous nous ensevelissons un peu plus chaque jour. Voués à disparaître sous d'autres formes de vie.

S'il ne fallait retenir qu'une seule image de ce travail sur l'homme et sa place au cœur de la nature ce serait celle d'un « univers chrysalide ». Réseau inextricable tissé de nos désirs, de nos peurs, de nos rêves et de nos peines emmêlés. Nous

l'avons vu tout au long de ces pages, toutes nos vies, toutes les vies sont un inextricable réseau d'interconnexions, d'interrelations et d'intersubjectivités. Depuis le plus intime de nos cellules, de nos corps et de nos esprits jusqu'aux plus lointaines et inaccessibles perceptions/interprétations individuelles et tout à la fois collectives que nous avons du monde. Lequel n'est ni plus ni moins que l'image que nous nous en faisons.

Nous sommes enfermés, retenus dans cet univers que nous avons lentement tissé au fil de nos interactions, de nos perceptions, sensations et évolutions. Au fil enfin de nos désirs et de nos illusions sur le monde et sur nous-mêmes. Peut-être et surtout sur nous-mêmes. Un monde en soi issu de nous. Lequel ne s'avère en fait et dans toutes ses dimensions perçues, qu'un monde *pour soi*.

Mais ce monde n'est jamais que le cocon d'une métamorphose qui, selon toute évidence, est sur le point de parvenir à son terme. Sous les fibres serrées de nos instincts, de nos rêves, de nos aspirations, de nos manques et de nos dérèglements aussi, on sent bouger la forme naissante d'une humanité en devenir. Sous les pressions, les contraintes, les chevauchements, les antagonismes, les exacerbations de toute nature ; sous les convulsions spasmodiques et les douleurs d'un corps soumis aux plus profondes perturbations, la chrysalide universelle elle-même n'est plus très loin de se fissurer ; de se déchirer à travers nos propres déchirements.

Sans conteste, l'espèce humaine, de par les crises multiples qui la secouent de plus en plus fréquemment et intensément

semble à l'aube de grands bouleversements. Lesquels à n'en pas douter seront les ferments de nos futures évolutions.

À partir de ces premiers constats, j'ai tenté tout au long de ce travail d'imaginer le mouvement d'ensemble d'une espèce, certes singulière, mais dont la dynamique évolutive demeure, contre toute apparence, en phase avec ce que l'évolution des espèces a été de tous temps. Ce sont toujours les mêmes processus, les mêmes dynamiques, les mêmes ressorts qui ont assuré et assurent encore aujourd'hui la continuation de l'évolution, le renouvellement incessant et la propagation de la vie à la surface de notre planète comme partout ailleurs dans l'Univers.

Foisonnements, rayonnements, diversités, complexités, désintégrations, réintégrations puis élévation des niveaux d'organisation et d'interdépendance des systèmes ainsi constitués. Telles sont certaines des constantes à l'œuvre autour de nous comme en nous. L'espèce humaine, loin de s'en affranchir par ses progrès sociaux, culturels, scientifiques, technologiques et cognitifs en est au contraire la plus vivante illustration.

Notre histoire fut de la sorte ponctuée de micro-évolutions. Jusqu'à ce que des plans d'organisation plus complexes soient de loin en loin atteints. Ils imposèrent des révolutions/évolutions plus radicales, inaugurant à chaque fois un monde nouveau.

Nous sommes à l'aube d'une de ces prochaines grandes évolutions/métamorphoses.

À travers ces transformations permanentes, nous est-il pour autant permis d'entrevoir un but quelconque, une finalité, une résolution, un accomplissement... voire tout simplement une solution au problème de la vie ? Mais la vie en soi est-elle vraiment un problème ? N'est-ce pas plutôt la mort qui en est un ? Du moins pour tous ceux qui voit en elle l'ennemie de la vie parce qu'ils ne voient de la vie que sa plus petite dimension. Quand la mort en est une composante essentielle, nous l'avons vu. Vaincre la mort ! C'est tout le combat des transhumanistes. Lesquels ne comprendront que trop tard, lorsqu'ils auront vaincu la mort, qu'ils auront aussi vaincu la vie.

Toutes ces notions, tous ces mots ne faussent-ils pas de manière insidieuse notre vision du phénomène et les tentatives d'interprétation que nous réitérons vainement depuis plus de vingt siècles à son endroit ? N'y a-t-il pas depuis le départ, dans l'énoncé même de la question une incohérence, un défaut, une contradiction, un « angle mort » qui ferait que la réponse semble en permanence nous échapper ? Mais ce décalage est-il dû au monde ou à notre manière de l'appréhender ? Le *Principe de parcimonie* nous enjoint bien évidemment d'opter pour la seconde solution. Comme souvent, nous appliquons à la nature des grilles de lecture et des concepts inadéquats. Ils ne sont en fait que des outils, au même titre que les membres dont nos corps ont été initialement pourvus par l'évolution. Ils en sont d'ailleurs les prolongements cérébraux. Or tous ces outils, organiques, mécaniques ou conceptuels, n'ont jamais été prévus qu'à des fins exclusivement pratiques ; autant dire vitales. Aucun de ces développements, jusqu'à la pensée et la parole, n'ont été primitivement conçus pour apporter quelque

réponse existentielle que ce soit. La question avait-elle seulement lieu d'être posée ? On n'attrape pas l'éternité avec un filet à papillon.

Le corps a développé la main. La main a rétroagit sur le corps et le cerveau. Le couple main/cerveau a édifié des sociétés de plus en plus étendues et complexes. Elles ont rétroactivement complexifié les cerveaux et prolongé les mains. Puis l'individu est apparu dans sa singularité. Il a renforcé les sociétés, les a étendues encore davantage. Il a tissé et consolidé de nouveaux liens. Il les a prolongés en réseaux tout d'abord d'échanges, puis commerciaux et financiers. Enfin culturels, cognitifs et affectifs. La chrysalide humaine est devenue de plus en plus dense, inextricable et hermétique. Isolant de plus en plus l'humain de son environnement naturel.

Si la notion de survie individuelle et collective demeure encore le socle commun à toutes les sociétés humaines au-delà de leurs disparités économiques et technologiques, quelque chose d'autre est venu progressivement se surajouter à ces premières nécessités vitales. De plus en plus, au sein de notre espèce, le développement des esprits, des consciences, des personnes a suscité des interrogations et des besoins d'un autre ordre. Chacun aujourd'hui sent bien au fond de lui que la seule survie individuelle et collective ne se suffit plus à elle-même. Toute être un peu lucide sur sa vie ressent en lui comme un manque, une incomplétude doublée d'un vertige qui traduit à lui seul une absence, un défaut de sens et de cohérence. Comme si arrivés au point où nous en sommes aujourd'hui, il nous manquait une dimension, un élément, un milieu qui nous soit presque plus vital et essentiel que l'air que nous respirons.

Nous le voyons tous les jours au sein du monde moderne occidental dans lequel nous vivons. La société, qui était originellement conçue pour nous protéger, pallier à nos insuffisances, à nos faiblesses toutes humaines, devient aujourd'hui notre prison et notre camisole. Les diktats du « tout-sécuritaire », du « tout-sanitaire », du « tout-numérique » et du bien-être pour tous ne tarderont plus à faire de nous des sous-hommes. Ce qui manque à beaucoup aujourd'hui, c'est de se sentir vivre. C'est de se sentir appartenir à la vie, possédé par elle et ses forces créatrices. Beaucoup d'hommes et de femmes aujourd'hui ressentent au fond d'eux cette aspiration à ÊTRE PLUS. Plus intensément, plus authentiquement, plus sensuellement, plus affectivement et plus consciemment HUMAIN. Comme si l'évolution des sociétés et des esprits à travers elles n'avait été là que pour nous forcer à en sortir une fois atteinte une certaine maturité consciemment et spirituelle. Comme si cette progression n'était que l'amorce d'un retour d'autant plus éclairé et consenti vers la Mère Nature. Reflux humain chargé de l'écume de nos expériences individuelles et collectives, de nos sensations, de nos émotions, de nos rêves et de nos illusions.

Aussi ce manque, cet appel en nous à l'adresse du monde n'est pas la conséquence de nos actuels modes de vie. Même si ceux-ci n'en font que souligner davantage l'évidence et l'urgence. Cet appel vient de plus loin, sinon même des origines. Et la complexité actuelle de nos consciences et de nos sentiments n'a fait que le révéler en nous comme point ultime et culminant de nos actuels développements.

À l'évidence, le retour vers la nature, la reconnexion en conscience avec les forces primitives du monde combleront, dans un premier temps, ce manque qu'une socialisation devenue trop aveugle a mis en lumière. Ce que nous avons gagné en conscience, nous l'avons payé, si j'ose dire, « en nature ». Il fallait cependant en passer par là. L'histoire de la vie elle-même nous a montré que toutes les évolutions s'accompagnent d'une quantité proportionnée de renoncement et de mort. Ils ne sont jamais que les préludes à de nouveaux commencements.

Homo perfectus, le Surhumain, sera de ces commencements. Il incarnera ce besoin de vérité et de retour vers une nature fondatrice, nourricière et détentrice des plus lointains secrets. Il sera l'incarnation de l'homme et de la femme véritablement accomplis. C'est-à-dire un être s'abandonnant en confiance aux forces créatrices de la vie. Un homme et une femme re-naturés, reconnectés. Il sera l'homme et la femme plus résonnant que raisonnant. Il se fera l'écho du monde, de ce qui l'entoure tout en le prolongeant. Il se fera écho-système.

Il ou elle sera à la fois homme et à la fois femme tout en n'étant ni l'un ni l'autre puisque sa part masculine sera représentée dans les mêmes proportions que sa part féminine. Chez le Surhumain au masculin, le féminin ne sera plus refoulé ni découragé. Pas davantage ne sera refoulé ou découragé le masculin chez le Surhumain au féminin. Ils seront l'un *et* l'autre, l'un *en* l'autre, l'incarnation d'une androgynie accomplie sinon restaurée.

Comme je l'ai évoqué dans les chapitres consacrés à *Homo perfectus*, celui-ci sera l'être d'une hyper-sensibilité, d'une hyper-sensorialité et d'une hyper-réceptivité du réel et des informations qui y circulent à travers ses multiples dimensions. Il aura su redécouvrir ses sens, son intuition et son cœur afin d'en capter les signes. Peu à peu il comprendra au fil de ces nouvelles perceptions nées de cette Alliance nouvelle, que la vie se suffit à elle-même, à l'instar d'une étoile ou d'une fleur des champs. Que la joie de se sentir appartenir et participer au miracle, de pouvoir y exprimer à la fois tout ce qu'on est et tout ce que la vie exprime à travers soi de diversité, de vérité et de beauté sont peut-être les seules réponses qui vaillent.

Dans ma totale impuissance à vérifier l'authenticité du témoignage de mes sens, quelle différence cela fait-il de savoir si l'impression qu'ils font sur moi correspond aux objets extérieurs, si Orion se trouve bien tout là-haut dans le ciel ou si quelque dieu en peint seulement l'image au firmament de mon âme ? [...] Que la nature bénéficie d'une existence concrète ou qu'elle ne soit qu'une vision de l'esprit, c'est tout aussi bon pour moi et tout aussi vénérable¹.

À l'issue de cette métamorphose dont le Surhumain sera la forme préparatoire, la renaissance qui s'en suivra s'apparentera à une reconnaissance, à une rencontre, à des retrouvailles. Les sentiments, les émotions, les sensations qui prévaudront alors seront de ceux que l'on éprouve lorsqu'après une longue absence on retrouve les êtres et les lieux que l'on pensait à jamais perdus.

1 Ralph Waldo Emerson, *La Nature*, Éditions ALLIA, 2009, pp. 57-58.

Qu'est-ce que l'humanité sinon un épiphénomène parmi tant d'autres à la surface de la vie, océan infini dépourvu d'horizon ? Frémissement, onde insaisissable, écume légère et passagère, éternel miroir... La Vérité seule est sans limites.

S'il ne fallait s'attacher qu'à l'essentiel comme on s'attache à une embarcation de fortune après un naufrage, je dirais qu'au-delà de toutes les apparences que peut prendre la vie, demeurent en tout et pour tout trois certitudes qui n'ont guère changé depuis que la vie est apparue sur Terre il y a près de 3,8 milliards d'années.

La première de ces certitudes est qu'un évènement qui s'appelle pour nous l'Univers, lequel s'étend à tout ce que nous percevons, a bien eu lieu et qu'il se poursuit encore aujourd'hui. Et si même les notions de temps, d'espace et de matière sont de plus en plus relatives eu égard aux autres formes de vie et sous le regard de plus en plus relativiste des sciences contemporaines, un phénomène qu'on appelle ici la Vie a bien lieu en ce moment, ici et maintenant.

Deuxième certitude, c'est que je suis conscient de cet univers-évènement avec d'autres de mes semblables, ici et maintenant. Et je sais aussi, aujourd'hui, qu'il aura été, ici et maintenant, pour celui que je ne serais plus demain et qu'il sera encore pour d'autres mais sans moi.

Troisième certitude, laquelle vient en corollaire des deux précédentes : rien ne peut naître de rien. Dès lors qu'un phénomène a lieu, c'est que sous une forme ou sous une autre, il EST, de manière irréductible, et de toute éternité. L'idée d'un monde absurde, « fermé » ou « ouvert » est à écarter de

manière définitive. L'Univers est pour toujours et à jamais le lieu de tous les possibles puisque par sa présence même, il atteste, par le fait, que tout est possible. À nous d'y consentir et de laisser en nous s'épanouir ce Sentiment d'Éternité.

L'humanité est comme un nouveau-né dont les yeux, petit à petit, s'accommodent d'une lumière nouvelle. Notre vision se fait chaque jour plus nette en découvrant les infinies dimensions et possibilités d'un monde extraordinaire. Et plus notre vision se développe, s'affine, s'approfondit aussi, plus l'Univers nous paraît vivant et « habité ». Il semble aussi que, rétroactivement, en développant notre vision, en approfondissant notre compréhension du monde, c'est dans le même temps notre sensibilité, notre connaissance et notre conscience qui s'en trouvent elles aussi renouvelées. Élevées à des degrés chaque fois supérieurs dans notre perception du phénomène et de la mutuelle participation qui nous unie.

Or si ces mondes et ces dimensions nous semblent pour l'instant encore si lointains et inaccessibles, ils ne le sont que parce que nous ne sommes pas encore prêts à les envisager, à les investir. Comme tout nouveau-né, nous voyons avant que de savoir marcher. La suite viendra naturellement, sans forcer, à force de patience, de confiance, d'amour et d'émerveillement. En sachant chaque jour mieux regarder et voir sur quoi nous pourrons nous appuyer. À partir de quels éléments nouveaux soudainement révélés à notre regard, nous pourrons orienter notre marche vers l'avenir.

Le 21 avril 2024

TABLE

TABLE

| | |
|---|-----|
| DU MÊME AUTEUR..... | 4 |
| INTRODUCTION - L'ÂGE DE TRANSITION..... | 9 |
| CHAPITRE I - L'HOMME INACHEVÉ..... | 19 |
| La démesure de l'homme..... | 27 |
| Évolution et progrès..... | 35 |
| Quelle sélection ?..... | 44 |
| Sens et non-sens..... | 54 |
| Le « dernier homme » ou l'imposture transhumaniste... | 61 |
| Séparation..... | 67 |
| Contrainte et évolution..... | 70 |
| CHAPITRE II - LA JUSTE MESURE DE L'HOMME..... | 81 |
| Le sentiment immédiat de la vie..... | 85 |
| Naissance et renaissance..... | 94 |
| Participation..... | 98 |
| Mouvement perpétuel..... | 102 |
| La révolution quantique..... | 106 |
| Nouveaux horizons..... | 110 |
| L'homme re-naturé..... | 115 |
| Le sixième continent..... | 129 |
| CHAPITRE III - REFONDATION..... | 141 |
| Transition..... | 144 |

| | |
|--|-----|
| Vers la source..... | 154 |
| <i>Homo perfectus</i> : le meilleur de l'homme..... | 168 |
| Le Surhumain et son ombre..... | 173 |
| Généalogie du Surhumain..... | 188 |
| Les possibles héritiers..... | 201 |
| Surhumain <i>Vs</i> Surhomme..... | 211 |
| | |
| CHAPITRE IV - RENAISSANCE..... | 221 |
| Dans le sens du courant..... | 224 |
| Nouvelle ère de « je »..... | 239 |
| L'ordre nouveau..... | 256 |
| L'évolution de l'Évolution..... | 277 |
| Derrière l'horizon..... | 294 |
| De l'information à l'UN-formation..... | 309 |
| | |
| CONCLUSION - L'HUMANITÉ : UNE ESPÈCE SANS AVENIR ?..... | 329 |
| | |
| TABLE..... | 339 |

Photo de couverture
Source : shutterstock site watson.ch
Composition : Sébastien Junca

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE
Achevé d'imprimer en avril 2025
chez Messages SAS
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com

Homo Perfectus

L'Avenir de l'Espèce

Sébastien JUNCA

Les temps que nous vivons sont un commencement. De nouvelles crises et catastrophes à la fois climatiques, géopolitiques, sanitaires, économiques et sociales sont encore à venir. Plus nombreuses, plus intenses et plus dévastatrices aussi.

À cette période critique de notre histoire où les fondements mêmes de notre civilisation occidentale se lézardent de toute part, le progrès reste la dernière grande croyance de ce XXI^e siècle en crise. Aussi, le transhumanisme se pose comme la voie toute tracée pour une humanité en quête de sens et d'espoir. Mais ce nouveau rêve prométhéen ne serait-il pas l'ultime cauchemar ?

Une autre voie est possible cependant. Plus humaine, plus empathique mais surtout, plus universelle et cosmique. Au surhomme transhumain gavé de nouvelles technologies et de certitudes scientistes, une alternative doit s'imposer comme ultime recours à la déshumanisation qui menace.

L'espèce humaine est amenée à évoluer. Comme par le passé, cette évolution ne se fera pas sans une certaine dose de renoncement. Les changements qui s'imposent ne se feront pas sans la disparition de tout ou partie de l'ancien monde. Quant à l'ampleur des souffrances que susciteront ces prochains bouleversements, elle sera en proportion de notre résistance et de notre attachement aux formes anciennes de notre civilisation.

Un être humain plus achevé est en train d'advenir. Il est déjà là, potentiellement présent en chacun de nous. Une humanité définitivement porteuse d'espoir, seule à même d'inaugurer une nouvelle dialectique avec la Terre, la Vie et le Cosmos dans son insondable immensité.

*Essayiste, poète, autodidacte épris de philosophie, Sébastien JUNCA est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages dont **Au cœur de la crise** (2014) préfacé par Gérard MORDILLAT. Tous sont disponibles en auto-édition sur CoolLibri.com.*



14 €